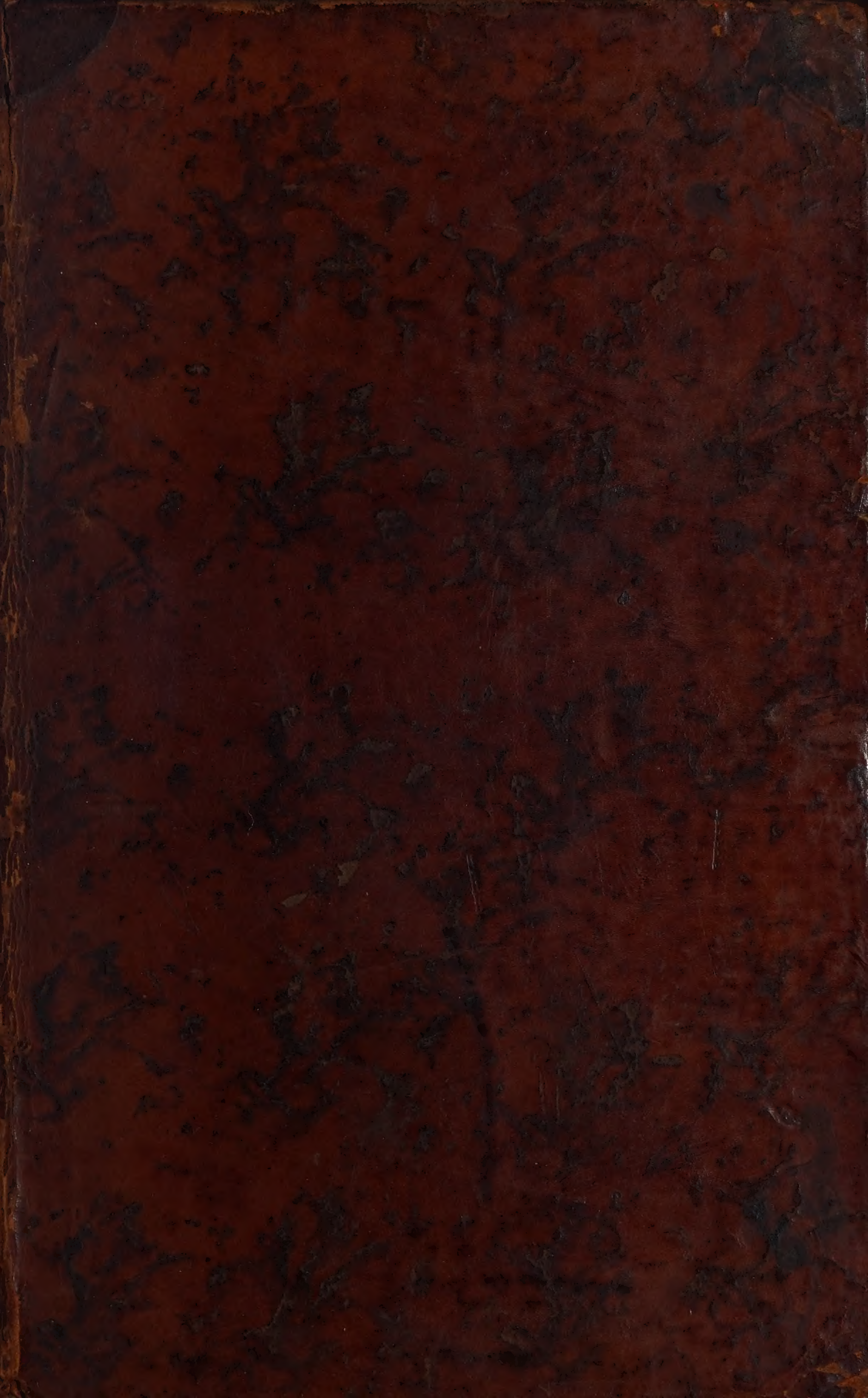
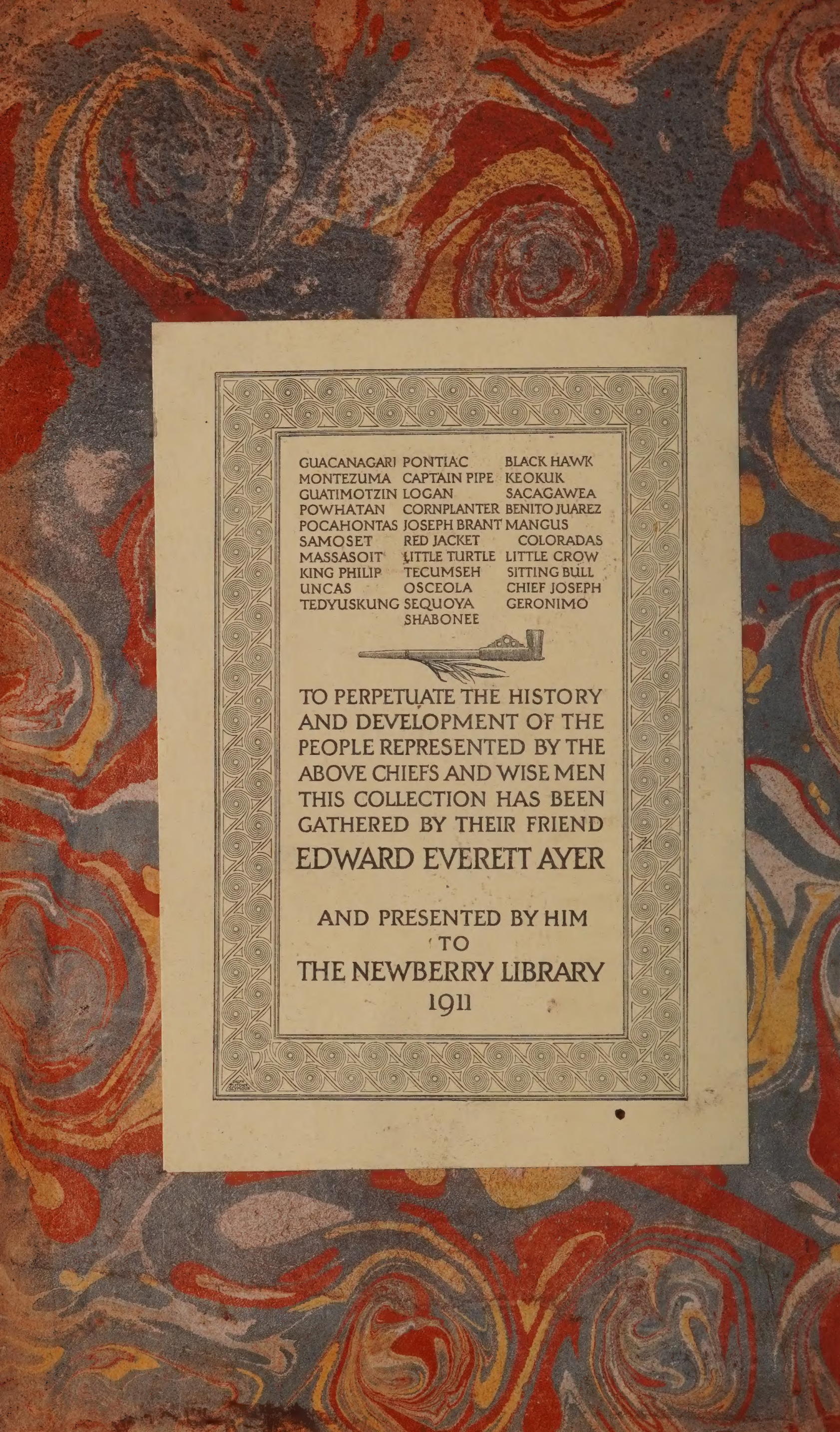








RECHERCHES
HISTORIQUES
ET GÉOGRAPHIQUES
SUR LE NOUVEAU-MONDE.

. . . . . . Venient annis
Sæcula ſeris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxat, & ingens
Pateat tellus, Typhiſque novos
Detegat orbes, nec ſit terris ultima Thule.

Seneca, in Medea.

RECHERCHES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES SUR LE NOUVEAU-MONDE.

Par Jean-Benoît SCHERER, *Pensionnaire du Roi; Employé aux affaires étrangeres; Membre de plusieurs Académies & Sociétés littéraires; ci-devant Jurisconsulte du College Impérial de Justice à Saint-Péterſbourg, pour les affaires de la Livonie, d'Esthonie & de Finlande.*



A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains.

M. DCC. LXXVII.



A MONSIEUR

ALEXANDRE-CONRAD

GERARD,

Conseiller-Secrétaire du Roi, Syndic de la ville de Strasbourg, premier Commis des affaires étrangeres, Seigneur d'Ensweiler & autres lieux.

MONSIEUR,

En vous offrant cet Ouvrage, je remplis tout-à-la-fois les devoirs de la justice & ceux de la reconnoissance : vous y avez toujours pris le plus grand intérêt ; & vous avez même permis que M. votre Neveu en revît le style.

Jaloux de votre suffrage, Monsieur, je serai flatté que vous jettiez les yeux sur

ces Recherches, & qu'elles aient l'avantage de vous plaire.

Que je ſerai glorieux ſi je vous en parois plus digne de cette amitié & de ces bontés dont vous m'avez toujours honoré, & qui m'ont attaché pour la vie à une perſonne qui ne ſe plaît qu'à faire des heureux !

Pénétré, attendri de vos bontés, l'expreſſion me manque pour peindre ma reconnoiſſance & mes vœux ; & je ne puis que vous demander la continuation d'une amitié ſi précieuſe, & que je mérite par les ſentimens avec leſquels je ſerai juſqu'au tombeau,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
SCHERER.

PRÉFACE.

LA découverte de l'Amérique a donné lieu à deux grandes queſtions : ſi les Anciens connurent cette moitié de notre globe, & quelle fut l'origine de ſes habitans. On s'attacha d'autant plus à les réſoudre, qu'on en eſpéroit de grandes lumieres ſur le commerce & ſur la conſtitution des anciennes nations ; mais ce qu'on a écrit juſques à préſent ſur ce ſujet eſt ſi inſuffiſant, que je n'ai pas héſité à mettre ſous les yeux du Public ce que des recherches pénibles m'ont fait découvrir pour la ſolution de ces objets. J'oſe me flatter qu'en faveur des lumieres qui en ſont la ſuite, & de mon ardeur pour découvrir la vérité, on uſera d'indulgence au ſujet des défauts que je n'aurai pu éviter, & ſur-tout en écrivant dans une langue qui n'eſt pas ma langue maternelle.

Quant au plan & à la méthode que

j'ai ſuivis dans la compoſition de cet Ouvrage, mon premier ſoin a été de raſſembler tous les témoignages que les plus anciens Géographes nous ont tranſmis. En rapprochant ce qui nous reſte de ces différens ouvrages, on eſt tenté de croire que les Anciens ont connu l'Amérique ; mais ce ſont plutôt des probabilités que des démonſtrations. L'inſuffiſance de ces ſecours & les idées ſingulieres que les Anciens ſe ſont formées de la terre, ont donc été un double motif pour ne pas m'abandonner entiérement à leur conduite ; & après en avoir donné des exemples, j'ai cru être en droit d'en tirer ces conſéquences : que les découvertes géographiques, ainſi que la connoiſſance de l'origine des peuples, peuvent ſe perdre, & qu'après un eſpace de pluſieurs ſiecles elles peuvent être retirées de l'oubli où elles étoient plongées.

L'inſuffiſance de ces mêmes témoigna-

ges m'a conduit à embraſſer une autre méthode pour découvrir l'origine des Américains. J'ai fait ces trois ſuppoſitions:

Que les Américains ſont des Autochtones, ou des habitans originaires, qui ont été de tout temps en poſſeſſion de l'Amérique ;

Ou des Colonies qui y ont été tranſplantées des autres parties du monde ;

Ou des peuples qui ont eux-mêmes fait paſſer des Colonies dans l'Ancien-Monde.

Après avoir conſtaté l'improbabilité de la premiere & de la troiſieme, j'embraſſe la ſeconde ſuppoſition, & je rapporte tout ce qui peut contribuer à la prouver. Pour ne pas m'égarer dans une route auſſi difficile, j'ai recours, 1°. à la langue ; mais comme par malheur tout ce que nous avons dans ce genre ne conſiſte que dans des prieres remplies de termes myſtiques, & autres nouvellement fabriqués, pour exprimer dans leur

langue des idées qui leur étoient inconnues, je me vois obligé d'adresser à ceux qui sont en état de le faire, la priere de nous donner un alphabet avec quelques centaines de mots originaires des langues des peuples américains, pour les comparer à ceux des peuples du continent de l'Asie dont j'ai donné plusieurs vocabulaires.

En second lieu, je rapproche toutes leurs coutumes, je les compare à celles de l'Ancien-Monde, & je prouve particulierement la conformité qui se trouve entre celles des Péruviens & des Chinois, des Américains en général, & des Africains orientaux. Après avoir mis en évidence la conformité qui se trouve à cet égard entre ces différens peuples, je jette un coup d'œil sur le commerce qui s'exerçoit dans l'Antiquité la plus reculée, & j'en tire une troisieme preuve en faveur de mon opinion.

Enfin j'emploie ce que me fournis-

ſent ſur cet objet les nouvelles découvertes faites par les Ruſſes, de Kamtſchatka en Amérique, & principalement ce que nous a tranſmis le fameux M. *Steller*, Membre de l'Académie des Sciences de Saint-Péterſbourg, qui a eu part à ces découvertes; ce qui donne lieu de croire que l'Amérique a été ſurtout peuplée par les nations de l'Aſie limitrophes de l'Océan. La relation de ce Savant m'a mis en état d'indiquer, 1°. d'où vient cette quantité de ſapins & de melezes que la mer du Nord & la mer Glaciale jettent vers les bords de l'Iſlande, &c. Elle m'a mis à portée de faire voir en ſecond lieu que la mer Glaciale diminue, & de quelle maniere cette diminution s'opere; & troiſiemement, que le défaut de métaux dans ces pays éloignés du nord, n'eſt qu'un préjugé que nous avons adopté ſans fondement.

Après avoir rapporté tout ce qui pou-

voit rendre probable mon opinion ſur l'origine & l'antiquité de la population de l'Amérique, j'ai cru qu'il n'étoit pas étranger à mon ſujet de parler de la diſſemblance qu'il y a entre les habitans des différentes parties de la terre, de même que de l'origine & de la génération des animaux qui ſe trouvent en Amérique.

Enfin j'examine l'opinion de M. *de P.* ſur l'origine des Chinois, & je fais voir que cet Auteur n'a rien moins que puiſé dans les vraies ſources.

Tel eſt en peu de mots le plan de tout l'Ouvrage : ſon enſemble intéreſſera ſans doute la curioſité du Public, & lui paroîtra digne d'approbation.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit ayant pour titre : *Recherches Hiſtoriques & Géographiques ſur le Nouveau-Monde*, *par* Jean-Benoît SCHERER, *Penſionnaire du Roi*, *Employé aux affaires étrangeres*, *&c.* Cet Ouvrage annonce beaucoup d'érudition, & préſente les conjectures les plus vraiſemblables. Je crois que l'impreſſion n'en peut être que très-utile & agréable au Public. A Paris, ce 13 Janvier 1777.

DE SANCY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sieur JEAN-BENOIT SCHERER, notre Penſionnaire, Employé aux affaires étrangeres, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Recherches Hiſtoriques & Géographiques ſur le Nouveau-Monde*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage au-

tant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur

ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le onzieme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix-ſept, & de notre Regne le quatrieme. Par le Roi en ſon Conſeil. LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 827, fol. 375, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, article IV, à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs, ou autrement; & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit exemplaires preſcrits par l'article CVIII du même Réglement.

A Paris, ce 21 Juin 1777.

LAMBERT, Adjoint.

Nous ſouſſignés, *Scherer*, Penſionnaire du Roi, demeurant ordinairement à Verſailles, & Pierre-Prudence *Brunet*, Libraire à Paris, ſommes convenus de ce qui ſuit: ſavoir, moi

Scherer, de donner à mondit ſieur *Brunet* tous mes Ouvrages & privileges d'iceux, pour être imprimés, & aux prix & aux conditions deſquels nous conviendrons ; & moi *Brunet*, de recevoir de mondit ſieur *Scherer* tous ſes Ouvrages & privileges d'iceux, à la charge de les faire imprimer, & de les lui payer le prix que nous arrêterons entre nous ; au moyen de quoi, moi *Scherer* ne pourrai prendre d'engagement avec d'autre Libraire ; & nous convenons de fixer ce prix après l'impreſſion de la ſeconde feuille. Fait double entre nous à Verſailles, ce 28 Juin 1775.

Jean-Benoît SCHERER.

Pierre-Prudence BRUNET.

Regiſtré la préſente Ceſſion ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 552, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Fév. 1723. A Paris, ce 21 Juin 1777.

LAMBERT, Adjoint.

RECHERCHES



RECHERCHES HISTORIQUES, ET GÉOGRAPHIQUES SUR LE NOUVEAU-MONDE.

CHAPITRE PREMIER.

Fragmens géographiques sur la connoissance que les Anciens avoient du Nouveau-Monde.



PARMI les Arpedonaptes, qui passoient chez les Égyptiens pour les gens les plus savans, il y avoit une classe uniquement destinée à étendre les connoissances de la Géographie. Ces Savans connoissoient déjà l'usage des cartes géographiques, dont les Mingreliens firent usage long-temps après; mais leur science en ce genre étoit sans doute

très-bornée : il eſt aiſé de s'en appercevoir, quand on conſidere qu'ils regardoient, comme la carte de l'univers entier, des cartes particulieres qui ne repréſentoient que le plan des conquêtes de leur fameux Roi Seſoſtris.

Quoique leurs Prêtres n'euſſent pas fait de grands progrès dans la Coſmographie, ils avoient cependant quelques connoiſſances ſecretes & approfondies du globe terreſtre : ce ſont eux en effet qui ont parlé les premiers de la grande Iſle Atlantique. Les Prêtres de Saïs ne donnerent pas ſeulement à Solon des notions ſur ſa poſition ; ils ajouterent qu'indépendamment de cette Iſle, il s'en trouvoit d'autres dans la mer Atlantique, & qu'au-delà étoit une terre ferme à l'occident de l'Afrique. Ces Iſles ne peuvent avoir été que la Jamaïque, Cuba, Hiſpaniola, &c., & la Terre-ferme qui eſt au-delà, que l'Amérique ; car il ſeroit impoſſible d'en faire l'application à aucun autre pays.

Les Iſles Fortunées, autrement appellées les Canaries, étoient connues des Anciens du temps d'*Homere* & d'*Heſiode* ; il ſuffit de lire ℣. 169, 172, *oper. & dies.* Il y avoit dans ces Iſles un temple dédié à Saturne, dont parle *Pindare*, *Olymp. od. II.* ℣. 127, &c.

Solon, ce fameux Légiſlateur des Athéniens,

composa un Poëme sur l'Isle Atlantique, après avoir puisé ses recherches à cet égard dans les ouvrages des Prêtres de Saïs.

Platon lui-même, en nous donnant des relations sur cet objet, ne fit que copier les écrits de *Solon*; nous lui avons cependant l'obligation d'avoir décrit particuliérement la position de cette Isle : il dit qu'elle étoit située hors du détroit de Gibraltar, & que c'étoit par ce même détroit que les peuples qui habitoient l'Espagne pouvoient y arriver en peu de jours. Suivant le rapport du même Historien, elle étoit plus grande que la Lybie & l'Asie; sa puissance étoit telle, qu'elle tenoit sous ses loix toutes les Provinces adjacentes jusqu'à l'Egypte, & toute la partie de l'Europe qui s'étend jusqu'à la mer Tyrrhénienne; il rapporte enfin que cette malheureuse Isle fut submergée par un déluge, & détruite par un tremblement de terre qui dura vingt-quatre heures.

Diodore de Sicile parle également d'une grande Isle vers laquelle les Phéniciens, qui faisoient voile le long de la côte orientale de la mer Atlantique, firent naufrage dans une tempête : il ajoute que les Tyrrhéniens, qui formoient alors une puissance maritime formidable, voulurent y envoyer une Colonie; mais que les Carthaginois qui avoient intérêt de se conserver une retraite

dans cet endroit, s'y opposerent constamment.

Aristote, de Mirabil. p. 1157, dit que les Carthaginois trouverent au-delà des Colonnes d'Hercule une Isle abandonnée, parsemée de forêts & de rivieres poissonneuses, & où croissoient différentes sortes de fruits ; mais que cette Isle étoit à plusieurs journées de distance de leur pays ; que les Carthaginois alloient souvent visiter cette Isle à cause de sa fertilité & de la richesse du terroir, & qu'ils y avoient formé des établissemens ; mais que le Sénat, pour empêcher que personne n'entreprît de partager les avantages qu'espéroient en retirer les Carthaginois, fit défense, sous peine de la vie, à qui que ce fût, de s'y transporter.

Si *Platon* seul eût parlé de la grande Isle Atlantique, on pourroit regarder ce qu'il nous en dit comme des contes inventés dans l'effervescence d'un enthousiasme poétique, ou comme des allégories ; mais puisque Solon & les Prêtres Égyptiens se sont rencontrés dans les rapports qu'ils nous ont faits de cette Isle, nous devons sans doute y ajouter foi ; car pour ce qui regarde *Diodore de Sicile*, ses récits, à en juger par le simple titre de son Livre, ne sont que des histoires fabuleuses, qu'il avoue lui-même n'être qu'une compilation faite sur des rapports vagues & peu sûrs ; en sorte

que l'Isle contre laquelle il dit que le vaisseau a échoué, pourroit aussi-bien être prise pour l'une des Canaries, que pour l'Irlande ou la Grande-Bretagne. Les Prêtres Égyptiens, Platon & Solon méritent donc seuls notre confiance sur cet objet, d'autant plus que les Géographes & les Historiens les plus expérimentés de l'Antiquité conviennent qu'au-delà de l'Isle Atlantique existoit une très-grande terre qui ne pouvoit être que l'Amérique. C'est ainsi qu'*Elien*, *lib. III. var. hist.* 18, dit, d'après Théopompe, » qu'au-delà de notre hémisphere, il existe un continent d'une grandeur » immense & presqu'infinie ». *Plutarque*, *lib. de facie in orbe Lunæ*, confirme la même chose en disant « qu'au-delà des Isles Atlantiques » on trouve un grand continent ». *S. Jérôme*, *sur le chap. II de l'Epître aux Ephés.*, demande » s'il existe des temps pour d'autres mondes que » celui-ci, pour ceux au sujet desquels Clément » s'est exprimé ainsi dans son Epître : Existe-t-il » un Océan & d'autres mondes au-delà de celui-» ci, ou notre monde est-il unique » ?

Pline, dans son *Histoire naturelle*, l. 4, p. 481, tom. I, semble être de même avis, en rapportant que les Phéniciens, ayant fait un voyage dans ces Isles, en revinrent chargés de tant de richesses & d'argent, que n'ayant point de place

pour les mettre dans leurs vaisseaux, ils furent obligés de faire faire en argent massif leurs ancres & tout ce qui étoit composé autrefois de fer.

Ces Navigateurs cachoient avec le plus grand soin la route qu'il falloit tenir pour se rendre à ces Isles ; & ils étoient jaloux de leur secret au point de faire échouer leurs propres vaisseaux, & de les abandonner sur le sable, plutôt que d'en indiquer le chemin aux vaisseaux étrangers.

Strabon, *liv. III. p.* 265, après avoir dit que les Phéniciens faisoient souvent voile de Cadix aux Isles Cassiterides, & qu'ils cachoient soigneusement leur route, ajoute qu'un jour un vaisseau phénicien s'étant apperçu qu'un bâtiment romain le suivoit d'assez près pour observer sa marche, & profiter des informations qu'il en pourroit tirer, il se laissa lui-même engraver, afin que le bâtiment romain échouât sur le sable ; & en effet les deux vaisseaux périrent ; mais les Phéniciens eurent le bonheur de se sauver par d'autres voies, & furent dédommagés, pour s'être aussi bien conduits, de la valeur de la cargaison qu'ils avoient été obligés de sacrifier ; & ce dédommagement fut pris sur le trésor public de la Patrie. C'est par de pareilles récompenses, décernées au vrai mérite & à l'amour de la patrie, que les anciennes Républiques parvinrent au

point de grandeur qui nous les fait admirer.

On ſera ſans doute bien aiſe de voir ici les paſſages les plus remarquables des anciens Géographes, relatifs à cette Partie du monde, que nous appellons aujourd'hui le Nouveau.

Les Anciens ont parlé beaucoup des Iſles Caſſiterides & des Iſles Heſperides. *Strabon*, l. 3, dit des Caſſiterides : « Les Iſles Caſſiterides ſont au » nombre de dix, & peu éloignées les unes des » autres : elles ſont vers le nord....... Une eſt » déſerte ; les autres ſont habitées par des hommes » de couleur brune. Les Phéniciens ſeuls y com- » merçoient autrefois ; ils s'embarquoient dans » cette vue à Cadix ». Ces Iſles Caſſiterides ſont les mêmes ſuivant *Denys d'Alexandrie*, ℣. 564, que l'on appelloit auſſi les Iſles Heſperides.

Pline, l. 6, ch. 31, rapporte ceci au ſujet de ces Iſles : « On dit qu'au-delà des Gorgades, on » trouve les deux Iſles Heſperides ; & que Statius » Seboſus étant parti des premieres de ces Iſles, » il arriva à ces dernieres après quarante jours de » navigation ». *Diodore de Sicile*, l. 5, ch. 4, dit : « On aſſure que les Amazones demeurent dans » l'Iſle Heſperus, à laquelle on donna ce nom, » parce qu'elle eſt ſituée au couchant ». En confrontant ces paſſages avec *Pline*, l. 5, ch. 5 ; *Solin*, ch. 37 ; *Apollodore*, l. 2 ; *Euripide in Hyp-*

polyt. coron. & in Herc. fur.; *Hygin*, l. 2, *Poet. aſtron.*, on verra qu'il faut entendre par-là les Indes occidentales. A ces témoignages ajoutons-en un plus frappant encore, celui de *Pline*, l. 5, ch. 1, où il dit : « On traverſe la contrée des » Autoles pour arriver au mont d'Afrique, appellé » d'après la Fable, Atlas. On aſſure qu'il s'éleve » au ciel du milieu des ſables ; qu'il eſt eſcarpé & » affreux du côté où il s'étend, juſqu'au rivage de » l'Océan auquel il donna ſon nom, tandis qu'il » eſt couvert de forêts, & rempli de ſources & » de fontaines du côté où il regarde l'Afrique, » en ſorte qu'il produit naturellement des fruits » en abondance ; qu'on n'apperçoit jamais pen- » dant le jour aucun de ſes habitans ; que tout n'y » reſpire que l'horreur de la ſolitude, en ſorte » qu'on y eſt ſaiſi d'une frayeur religieuſe, ſur- » tout lorſqu'on parvient au-deſſus des nuages ; » & que la nuit il eſt reſplendiſſant de mille feux ; » tandis que l'air retentit du chant laſcif d'Egipan » & des Satyres, qui ſe réjouiſſent au ſon des flûtes, » des trompettes, des tambours & des cymbales ».

La deſcription que ce même Auteur ajoute au ſujet des arbres de coton & de pluſieurs autres ſimples, s'accorde avec celles des Indes occidentales ; les inſtrumens même dont il eſt queſtion dans ce paſſage, viennent originai-

rement & doivent leur invention aux Phéniciens. Ce ſont eux, ſuivant le témoignage de *Julius Pollux*, l. 4, c. 10, qui ont inventé les flûtes : « *Eſt quædam*, dit-il, *tibi Gingras lugubrem & » flebilem vocem fundens, Phœniſſa quidem juxta » inventionem* ». La deſcription exacte de ce Pays, qui convient en tout avec les productions de l'Amérique, & la reſſemblance des inſtrumens dont on y faiſoit uſage, qui vinrent originairement des Phéniciens, prouvent, à ce qui me paroît, que les Phéniciens doivent avoir eu connoiſſance de l'Amérique.

Diodore de Sicile nous fournit une autre preuve que les Anciens connurent les Indes occidentales : ce paſſage eſt d'autant plus remarquable, que ſon contenu eſt confirmé par *Strabon* & par *Pline*. Cet Hiſtorien s'exprime ainſi, *liv. 6; ch. 7* : « A » pluſieurs journées de diſtance de la Lybie, on » trouve dans l'Océan une Iſle très-étendue & » très-fertile, parſemée de montagnes & de cam- » pagnes agréables, & arroſée par des fleuves que » les vaiſſeaux peuvent remonter. Cette Iſle ayant » été ſans doute ſéparée du reſte de l'univers dans » des temps très-reculés, & étant demeurée in- » connue, fut découverte ſingulièrement. Des » Phéniciens qui navigeoient dans l'Océan au- » delà de la Lybie, furent pouſſés ſur cette Iſle

» par des vents violens qui soufflerent pendant
» plusieurs jours ; ces voyageurs s'assurerent de
» sa nature & du bonheur dont jouissoient ses
» habitans, & ils en instruisirent leurs contem-
» porains ». Ce témoignage considéré en soi-
même, & comparé avec la maniere dont les
Espagnols découvrirent pour la seconde fois
l'Amérique, nous fait voir clairement que ces
deux peuples, les Phéniciens & les Espagnols,
arriverent aux Indes occidentales par la même
voie, par le même passage, par le même hazard :
on n'a pour s'en convaincre qu'à lire *Mariana*,
de rebus Hisp., l. 26 : « Un vaisseau, dit-il, étant
» allé pour son commerce sur les côtes d'Afrique,
» fut porté par les vents vers des terres incon-
» nues où il aborda. La plupart des passagers &
» des matelots étant morts de faim, le Capi-
» taine (*), avec trois ou quatre de ses compagnons
» de voyage, aborda à l'Isle de Madere, qui ap-

(*) Ce Capitaine de vaisseau, le premier qui après les Phéniciens a été en Amérique, seroit entiérement demeuré en oubli, si Aldrete, *in popularibus Hispaniarum historiis*, n'avoit pas rétabli sa mémoire : « Il est certain, » dit-il, que Christophle Colomb eut la premiere con-» noissance du Nouveau-Monde par Alphonse Sanchez de » Huelva, homme de mer, natif de cette même ville de Huel-» va, qui, ayant essuyé une grande tempête sur l'Océan, &c.

» partenoit déjà aux Portugais, plus semblable
» à un mort qu'à un vivant. Christophle Colomb,
» Génois, se trouva alors dans cette Isle; car il
» avoit épousé une Portugaise. C'étoit un homme
» d'un génie rare, hardi & très-expérimenté dans
» l'art de la navigation, ce qui étoit un grand
» point. Il reçut chez lui ce Capitaine, qui mou-
» rut bientôt de fatigue, & qui laissa à Colomb
» le journal de ses voyages ». Ce même rapport
se trouve confirmé par *Joseph à Costa*, l. 1, ch.
19, & par *Garcilasso de la Vega, in suis Commen-
tariis*, l. 1, ch. 3.

Si un pareil événement fit découvrir aux Es-
pagnols les Indes occidentales, si nous voyons cet
exemple en quelque façon sous nos yeux, si per-
sonne ne peut le contester, pourquoi serions-nous
assez obstinés pour mettre en doute un pareil
événement rapporté par des Géographes véridi-
ques, & arrivé aux premiers peuples de l'Univers,
& pour ne pas croire que le même hasard les
conduisit & leur fit connoître un pays aussi
éloigné.

George Hornius auroit donc eu raison d'assurer
dans son livre sur l'origine des nations de l'Amé-
rique, que l'Atlantique a fait partie de l'Amé-
rique: il en seroit de même de *Jonas Bircherodius*,
qui fit un ouvrage auquel il donna le nom de

Traité *ſur le Monde appellé mal-à-propos nouveau.* (De Orbe novo non novo).

Le nom de l'Iſle Atlantique eſt lui-même un mot égyptien & phénicien. *Atlas* fut chez eux l'inventeur de l'Aſtronomie, *Diodore de Sicile, III*, 5 ; ce qui fit dire à *Virgile*, *Æn. I*, 741, en parlant de l'Aſtronomie, « ce qu'enſeigna le » très-grand Atlas » : & *Tzetzes*, Chil. XII, v. 136 : « On dit que le premier Atlas fut un Aſtrologue » contemporain d'Oſiris, de Noé, de Bacchus & » de l'Hercule Egyptien, qui en apprit l'Aſtro- » nomie ». Il ne ſeroit donc pas étonnant que les Phéniciens, qui ſe ſervoient toujours dans leurs courſes maritimes de la connoiſſance des aſtres dont ils étoient redevables à Atlas, euſſent par reconnoiſſance impoſé ſon nom à cette grande Iſle : par les principes aſtronomiques, Atlas leur tendoit les bras, & leur offroit ſes richeſſes.

Il réſulte clairement, à ce qu'il me paroît, de ces divers détails, que les Iſles de la mer Atlantique, à l'occident de l'Afrique, étoient anciennement connues des Égyptiens, des Phéniciens & des Carthaginois ; mais comme l'on a tenu ces découvertes fort cachées, & que perſonne n'a oſé y aller, d'après les défenſes expreſſes portées par les loix de Carthage, l'on aura fait ſans doute courir le bruit que toute cette Iſle ou ce

pays avoit été englouti ſous les eaux de l'Océan; ce qui dut produire néceſſairement des défectuoſités dans les cartes géographiques des Anciens, de même que dans le rapport des anciens Géographes ſur ces objets ; car les uns n'ajoutoient point foi à ces récits obſcurs : les autres n'étant point en état d'approfondir cet objet, en parlerent auſſi vaguement que ſans preuves. En effet, dès qu'un peuple qui connoît ſeul quelque contrée de la terre en dérobe avec ſoin la connoiſſance à tous les autres, on n'en parle qu'obſcurément. Comment eſt-ce qu'un Géographe répandra quelques lumieres ſur cet objet? Telle étoit cependant la conduite des Phéniciens à l'égard de leurs découvertes. *Strabon*, l. 17, dit expreſſément « que » les Carthaginois faiſoient périr les étrangers qui » navigeoient en Sardaigne & aux Colonnes d'Hercule, & que c'eſt par cette raiſon qu'on re» jettoit la plupart des choſes qu'on débitoit ſur » des contrées occidentales ». Cette incertitude fut donc la cauſe de la diverſe maniere dont on parle de ce pays, en diſant tantôt avec *Herodote*, l. 4, que le voyage n'en étoit poſſible qu'aux Dieux; tantôt que ces terres étoient brûlées par la chaleur, ou glacées par le froid; tantôt que les mers en étoient impraticables à cauſe des bancs de ſable dont elles étoient remplies. Cependant, en

rapportant ces difficultés, les mêmes Géographes ajoutent toujours: « mais les Phéniciens connoiſ-» ſent ces terres ».

L'attachement que l'on avoit pour le pays dans lequel on étoit né, fit que nos Ancêtres négligerent de ſe procurer les cartes des peuples anciens, & que nous ſommes ſi peu inſtruits des connoiſſances que quelques peuples s'étoient procurées ſur les différentes parties du monde.

Combien pourroit-on ajouter de réflexions qui démontreroient cette vérité ? mais comme ce n'eſt pas là mon but, je me bornerai à une remarque qui ſemble être la ſuite naturelle de ce que je viens de dire: c'eſt qu'il ne ſeroit pas impoſſible, & qu'il eſt même probable que les anciennes découvertes géographiques ſe ſont perdues, & qu'après une longue ſuite de ſiecles, l'on a fait ces mêmes découvertes de nouveau.

Quantité de preuves hiſtoriques viennent à l'appui de cette préſomption: l'Hiſtoire nous apprend, par exemple, que, ſur la fin du Royaume d'Iſraël, l'Oracle ordonna au Prince de l'Iſle de Chera, d'envoyer une Colonie en Lybie; mais celui-ci ne ſavoit comment exécuter cet ordre, ignorant dans quel coin de la terre ce Pays étoit ſitué, quoique les Phéniciens l'euſſent occupé 800 ans auparavant. Il fit heureuſement la rencontre

d'un certain Carobius, qui faisoit le négoce de draps teints en pourpre; cet homme avoit été jetté autrefois par une tempête sur les côtes de la Lybie: il offrit donc ses services au Prince, & après avoir fait sa convention avec lui, il le conduisit à l'Isle de Platea en Afrique.

Nous lisons également dans l'Histoire des Grecs qu'ils étoient persuadés que la fin & l'extrémité de la terre se trouvoient près du détroit de Gibraltar, que la mer y étoit impraticable, & que plus loin il n'y avoit qu'un chaos & une nuit perpétuelle. C'est en conséquence de cette opinion populaire que leurs Poëtes, en faisant la description du coucher du soleil, disoient qu'il se précipitoit chaque soir avec un grand bruit dans la mer près de Cadix & de l'Ebre. C'est d'après la même idée que Lycophron assigne à l'aurore, comme le point où elle se leve, l'Isle de Crené.

Hérodote, dont les ouvrages nous prouvent qu'il étoit aussi bien instruit de la Topographie des pays soumis à la domination des Persans, qu'il l'étoit peu sur la situation des pays qui se trouvent hors de l'Asie; *Herodote*, dis-je, nie absolument, d'après les mêmes raisons que nous venons de rapporter, qu'il y ait une mer qui environne tout le globe terrestre; il se moque même de la confiance que les Géographes de son temps avoient

dans le témoignage des Phéniciens, quoiqu'il avoue lui-même qu'il connoiſſoit peu les frontieres de l'Europe, ainſi que les pays d'où l'on tiroit l'étain & l'ambre, c'eſt-à-dire, l'Angleterre & la Pruſſe.

Ariſtote, qui parut après l'Hiſtorien que nous venons de citer, ignoroit tellement la ſituation des différentes parties du monde, qu'il s'imaginoit que les terres ſituées aux environs du détroit de Gibraltar étoient contiguës aux Indes.

Lorſque les Macédoniens eurent conquis, ſous la conduite d'Alexandre, la Perſe, l'Egypte & une grande partie de l'Aſie, juſqu'au fleuve Indus, ils conçurent le projet de s'emparer du Tanaïs, en ſoumettant les Scythes qui habitoient ſes bords. Cette entrepriſe leur parut ſupérieure à toutes les victoires remportées ſur les Perſans; mais ſi leurs armes victorieuſes mériterent l'admiration des Hiſtoriens, il n'en eſt pas de même de leurs connoiſſances géographiques; car lorſqu'ils furent arrivés aux montagnes de l'Inde, ils les prirent pour le mont Caucaſe des Scythes, & par conſéquent le fleuve Jaxartes, que les Perſans appellent aujourd'hui Sihun, pour le Tanaïs. L'Hiſtoire nous fournit mille exemples de pareilles erreurs.

C'eſt ainſi qu'*Alexandre Beckoviz*, ſous Pierre I, chercha auprès de la mer Caſpienne l'embouchure

chure du fleuve *Daria*, ignorant que le mot *Daria* n'eſt qu'un nom appellatif, qui, chez les Chinois, forme la terminaiſon de chaque fleuve. Cette faute de géographie coûta cher à *Beckoviz*: il en fut la victime, ainſi que tout ſon équipage. Mais nous-mêmes, combien y a-t-il de temps que nous ſommes en état d'affirmer que les Groënlandois & les Eſquimaux ſont originairement le même peuple? Il n'y a que quelques années que nous ſavons avec certitude qu'il y a entre ces peuples un parfait accord pour le langage, les mœurs, la religion & les cérémonies, puiſqu'ils s'appellent freres. Les Groënlandois ſe nomment entr'eux, comme les Eſquimaux, *Innuit*, c'eſt-à-dire, hommes ou habitans. Afin de diſtinguer leur nation des autres, ils lui ont donné le nom de *Karalit* ou *Karlik*, & au pluriel, *Kalalit*, *Karait*; or, dans l'Hiſtoire généalogique des Tatares, écrite par Abul-Gaſi-Bayadour-Chan, il eſt queſtion de ce même peuple long-temps avant l'ere chrétienne.

A s'en rapporter au témoignage des Groënlandois & des Eſquimaux eux-mêmes, on en acquiert une nouvelle preuve, puiſqu'ils diſent que leur premier fondateur s'eſt appellé *Kallak*, & que c'eſt de lui qu'ils s'appellent encore aujourd'hui *Kalalit*, *Karalit* ou *Karait*. Ces peuples, connus du temps d'Abul-Gaſi, tomberent enſuite dans

l'oubli ; & ce n'eſt que depuis peu que nous ſavons que les Groënlandois, ſortant de la terre de Labrador & du pays des Eſquimaux, vinrent s'établir dans le Groënland, en traverſant, entre le 66ᵉ & le 69ᵉ degré de latitude ſeptentrionale, le détroit qui ſépare l'Aſie ſeptentrionale du nord de l'Amérique, & en faiſant le tour du détroit de Davis ou de la baie de Baffin (1).

La preuve la plus convaincante qu'on puiſſe donner de leur origine commune, eſt celle qui ſe tire de la conformité de leur langage. On verra par la table ſuivante que celui des Eſquimaux ne

---

(1) Suivant le rapport des Groënlandois de la baie de Diſco, ſous le 69ᵉ degré, le Groënland eſt une Iſle ; ce que leur a fait conclure le grand courant qui vient du nord, & qui tient le milieu de la mer, dégagé de glaces : ils rapportent auſſi qu'étant d'un côté du Golfe, ils ont parlé à des gens qui étoient de l'autre côté ; que leur langage étoit le même ; mais que les bêtes du pays différoient de celles du Groënland : ils ajoutent qu'il n'y a qu'un petit détroit qui fait la ſéparation du Groënland & de l'Amérique ; que ce détroit eſt ſi étroit, que ceux qui ſe tiendroient ſur les deux bords pourroient harponner le même poiſſon ; que la Terre-Ferme vers le nord eſt entiérement couverte de glaces, de ſorte qu'il n'y a que les Iſles qui ſoient découvertes ; & qu'on trouve dans ces Iſles des Rennes, des Oies, des Canards, &c. en ſi grande quantité, qu'elles en ſont couvertes.

differe presque point de celui des Groënlandois.

FRANÇOIS.	ESQUIM.	GROENLAND.
La Renne.	Caribu.	Caribu.
L'Isle.	Kikertak.	Kekertak.
La Barriere.	Stuiktok.	Stuiktok.
Le Rendez-vous des Baleines.	Arbaktok.	Arbaktok.
Une place propre à jetter l'ancre.	Kissekſakut.	Kissekſakut.
Un Étranger.	Kablunæt.	Kablunæt.
Comment t'appelles-tu ?	Kena evlet ?	Kina ivlit ?
Deux.	Marguk.	Marlukou, Mardluk.
Le Péché Originel.	Tekelarpok.	Tikerarpok.
Une chose percée, un Fusil.	Auleisiut.	Putusiut.
Le grand esprit.	Torngarsuk.	Torngarsuk.
L'Air, l'Esprit, le Monde.	Silla.	Silla.
Il voit.	Tekkoa.	Tekkoa.
Le Tonnerre.	Kallek.	Kallek.
Des Harengs.	Angmarset.	Angmarset.
La Mer.	Esaro.	Esaro.
Un Homme.	Angut.	Angut.

Se seroit-on jamais avisé de chercher dans les gorges du mont Caucase (1) les restes infortunés

(1) Telle est l'étymologie du mont Caucase : *Kouh* signifie en Persan une montagne, & *Cas* ou *Kesch* est un nom commun à plusieurs montagnes connues sous le nom de *Casius*; ainsi de ces deux noms se forme le nom de *Kouh-Kesch* ou Caucase. Cette étymologie répand du jour sur ce que dit Ptolomée, qui place les monts Caucasiens dans l'endroit où est l'*Hindou-Kesch*, c'est-à-dire, la

des Hussites chassés de leur ancienne demeure, si les freres Moraves, qui se sont établis depuis quelque temps près de Zarizin ou d'Astrachan, après y avoir bâti la ville de Sarepta, ne nous en eussent donné des témoignages irrévocables? Croiroit-on que les Lapons, les Finlandois & les Hongrois ont été originairement le même peuple? Cependant nous allons en donner une preuve des plus authentiques, par l'analogie frappante qui se trouve dans leur langue.

FRANÇOIS.	HONGROIS.	LAPON.	FINLANDOIS.
Branche.	Aagh.	Akse.	Oxa.
En bas.	Ala.	Vuollen.	Alla.
Plus bas.	Alah.	Vuollehin.	Alamhi.
Face.	Artza, Ortza.	Arodea.	Ortza.
Aride.	Azzu.	Azzok.	Asnet.
Sauter.	Eeszokolom.	Soskelam.	Soskelam.
Malade.	Beteg.	Buotsek.	Buotsek.
Planche.	Deszka.	Tjæskes.	Tjaskes.
Integre.	Eep.	Abb.	Abb.
Forêt.	Erdeü.	Orda-radde.	Orda-radde.
Ceinture.	Euw, ew.	Auwe.	Vyo.
Sur	Fel.	Pajel.	Pæel.
Oreille.	Feül.	Pelje.	Pelje.
Nuée.	Folhos.	Palwos.	Pilwes.

montagne d'où prend sa source le célebre fleuve Indus. Voyez *Éclaircissemens Géographiques sur la Carte de l'Inde*, par M. d'Anville; Strahlenberg, *partie du nord & du levant de l'Europe & de l'Asie*, p. 327; M. Bayer, *Historia Regni Græcorum Bactriani.*, p. 8.

FRANÇOIS.	HONGROIS.	LAPON.	FINLANDOIS.
Neige.	Fonni.	Podnet.	Ponoa.
Bain.	Fordo.	Parta.	Pirti.
Percer.	Furo.	Perits.	Puras.
Jetter.	Hagitom.	Haiketam.	Heiten.
Inclination.	Haylas.	Hallot.	Heilu.
Beau-pere	Ip.	Wuoppa.	Appi.
Manchon, Gant.	Keſztw.	Kiſta.	Kinta.
Chacun.	Kiki.	Kaik.	Kaiki.
Pareſſeux.	Laibat.	Laike.	Laiſka.
Sauce.	Lew.	Lahma, Lama.	Liemi.
Gâteau.	Malom.	Mylla.	Mylly.
Terme.	Megye.	Mokke.	Mokka.
Départ.	Ment.	Mannet.	Mennyt.
Belle-fille.	Meny.	Mangie.	Miniæ.
Quoi.	Mit.	Maite.	Mitæ.
Mode.	Mod.	Muddo.	Muoto.
Belle-mere.	Napad.	Næpat.	Næpain.
Courage.	No.	Nau, Nou.	No.
Vomir.	Okaàni.	Vuokſot.	Oxentna.
Saleté.	Pot.	Puoskes.	Paſca.
Antique.	Regio.	Rakeje.	Rakeje.
Vîte.	Reuvid.	Rouves.	Rouwa.
Gale.	Senyedek.	Sanjitet.	Sanghats.
Nombreux.	Sok.	Suggai.	Sangæn.
Donc.	Tahat.	Tieti.	Tæhden.
Epaule.	Vaal.	Alge.	Olca.
Chercher.	Vadaſzom.	Wuottam.	Wuotteſtam.
Ou.	Vagi.	Waj.	Waj.
Corneille.	Varya.	Vuorats.	Varis.
Porter.	Viſzom.	Veſtam.	Vettæen.
Verge.	Veſzſzo.	Biaſſo.	Vilza.
Tache.	Zeplo.	Tehle.	Tæhle.

On peut encore aſſocier les Mæſo-Goths aux Finlandois, aux Lapons & aux Hongrois, ſans

parler des coutumes & des usages communs à tous ces peuples, la conformité de leur langage fait connoître l'identité de leur origine.

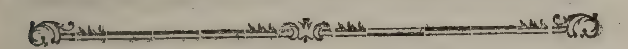
FRANÇOIS.	FINLANDOIS.	MÆSO-GOTH.
Etroit.	Ængæn.	Aggvus.
Paille.	Æana.	Ahana.
Penser.	Ahjan.	Agjan.
Unique.	Ainoa.	Ainoha.
Légat.	Airuns.	Aihruns.
Mere.	Aeitin.	Aitei.
Si ce n'est.	Elle.	Alja.
Office.	Ammatti.	Ambahti.
Poutre.	Ansas.	Anz.
Avoir pitié.	Armo.	Arman.
Gratis.	Arvjo.	Arujo.
Vaste étendue.	Autio.	Authid.
Mérite.	Ansio.	Azneis.

Cette analogie se trouve encore entre les peuples dont je viens de parler & les Islandois.

FRANÇOIS.	FINLANDOIS.	ISLANDOIS.
Onde de la mer.	Alto.	Alda.
Mine de fer.	Bauta.	Raud.
Péril.	Hætæ.	Hæta.
Luxe.	Hecuma.	Hægoma.
Gosier.	Curcku.	Curcku.
Coutume.	Adun.	Æde.
Intelligence.	Æly, Ælyn.	Eljon.
En-pente	Callas.	Hallas.
Borne.	Mæræ.	Mære.
Pain.	Leipæ.	Leif.
Noir.	Ruma.	Romur.
Epée.	Miecka.	Mækir.
Chaumiere.	Kota.	Kot.
Chemin bordé de haies.	Kuja.	Kui.

Ces exemples démontrent que les découvertes géographiques, auſſi bien que l'origine des peuples entiers, peuvent ſe perdre, & ſe reproduire quelques ſiecles après.

Ce principe, une fois poſé & reconnu, me ſervira dans la ſuite de fondement & de baſe, pour en déduire les faits & les opinions que l'Hiſtoire ſemble autoriſer.



CHAPITRE II.

De la conformité des Langues, 1°. entre les extrémités de l'Amérique & celles de l'Aſie; 2°. entre les Peuples de l'Amérique & de l'Afrique.

LES connoiſſances géographiques des Anciens ne nous apprennent rien de précis ſur la queſtion dont il s'agit. Il faut donc recourir à la conformité des langages & à celle des coutumes. Si nous trouvons ces rapports entre l'Ancien & le Nouveau-Monde, on en pourra conclure que la population de ces deux hémiſpheres a une origine commune. Mais l'Ancien-Monde a-t-il peuplé le Nouveau, ou le Nouveau a-t-il peuplé l'Ancien? Telle eſt la queſtion qu'il faut conſulter.

Il ne peut s'élever que trois opinions pour ſavoir de quelle maniere s'eſt peuplée l'Amérique, & de quelle région vinrent ſes habitans.

1°. Que les Américains ſont des Autochtones, c'eſt-à-dire, des peuples nés dans leur pays, & qui n'y ſont pas venus d'ailleurs.

2°. Qu'ils ſont des Colonies qui s'y tranſporterent des autres Parties du Monde.

3°. Que ce ſont eux-mêmes qui ont fait paſſer des Colonies dans l'Ancien-Monde, & qui l'ont peuplé. A l'égard de la premiere & de la troiſieme opinion, on pourroit ſe permettre quelques légers argumens en leur faveur, ſi la révélation ne s'accordoit avec une ſaine phyſique, pour élever contr'elles un mur indeſtructible. En vain les Philoſophes de l'ancien Continent ont-ils eſſayé de ſoutenir l'éternité du monde; leurs paradoxes ſont retombés dans la nuit d'où ils avoient été tirés. En vain pluſieurs peuples, & les Athéniens ſur-tout, ſe ſont épuiſés en raiſonnemens ſur une origine ſans génération; les différentes opinions que le ſiecle actuel a vu naître ſur ce ſujet n'ont pas eu plus de ſuccès, & n'ont pu ébranler l'autorité de l'Écriture-Sainte.

Quant à ce qui regarde la troiſieme ſuppoſition, les Mexicains, dit-on, étoient dans la perſuaſion que les Rois d'Eſpagne étoient des deſcendans

de leur premier Souverain Quezalkoal, & que par conféquent ils avoient été maîtres de l'Efpagne plufieurs fiecles avant la découverte de l'Amérique. Mais cette prétention, lors même que les Mexicains auroient été affez vains pour l'avoir, eft trop oppofée aux faits pour être admife un inftant. Les Mexicains étoient à cet égard dans les mêmes préjugés que la plupart des peuples qui s'imaginent que les autres nations leur doivent leurs fciences & leurs connoiffances, & qu'ils font les inventeurs de tout ce qu'on trouve chez les autres. C'eft par un préjugé à-peu-près de la même efpece que tant de Savans penfent que Pythagore fut le premier qui dut aux Égyptiens la doctrine de la Métempfycofe ; cependant nous favons, à n'en pouvoir douter, que déjà avant la deftruction de Troye, le philofophe Mochus foutint la doctrine des atômes ou de la matiere premiere, qu'il avoit puifée dans la même fource.

Sanchoniaton, Hiftorien célebre dans l'Antiquité, qui vécut après Mochus, nous donne une grande idée de fon favoir par les précieux fragmens qu'il nous a laiffés, & qui nous ont été confervés par les Grecs.

Phérécyde, le premier Philofophe grec, trouva les principes de la fageffe dans la lecture des livres phéniciens.

Dracon, Légiſlateur des Athéniens, forma ſes loix d'après les connoiſſances qu'il tira des Écrivains phéniciens.

Pythagore, ainſi que les autres Philoſophes grecs, n'apprit pas les principes de la ſageſſe & de la morale dans ſa patrie, mais chez les Phéniciens & chez les Indiens; c'eſt une erreur de dire qu'ils les ont tranſmis aux Indiens.

Si j'ai rapporté la premiere & la troiſieme ſuppoſition, ce n'eſt pas parce que j'y trouve quelque vraiſemblance; mais pour faire voir qu'une opinion, quelque fauſſe qu'elle puiſſe être, trouva toujours un défenſeur prêt à lui donner les couleurs de la vérité, & à la préſenter ſous un point de vue propre à ſéduire. Il ne me reſte donc qu'à examiner la deuxieme propoſition, ſavoir, que les Américains ont été tranſplantés des autres Parties du Monde dans leur Continent.

Jamais nation au monde, eût-elle habité ſous le ciel le plus rude ou ſur le ſol le plus ingrat, ne quitta ſa patrie de bon gré; elle l'a toujours préférée à tout autre pays, au climat le plus ſerein, au ſol le plus fertile. L'expérience nous fournit des traits ſi ſinguliers à cet égard, qu'en examinant mille fois ce je ne ſais quoi qui nous attache au lieu de notre naiſſance, on eſt toujours obligé de convenir qu'il eſt impoſſible de donner

une raiſon qui caractériſe cet effet de la nature. Entre cette multitude de faits, je me contenterai d'en rapporter un ſeul: Les Eſquimaux, quoique fort à plaindre dans leurs propres foyers, conſervent le plus grand attachement pour leur patrie. L'on en a vu pluſieurs, après avoir été faits priſonniers dans leur jeuneſſe par les Indiens méridionaux, & après avoir été tranſportés aux factories angloiſes, regretter encore leur pays natal, quoiqu'ils euſſent vécu long-temps parmi les Anglois; il eſt même arrivé qu'un de ces Eſquimaux, qui s'étoit accoutumé au genre de vie des Anglois, ſe trouvant un jour préſent lorſqu'un Anglois écorchoit un veau marin, ſe jetta ſur l'huile qui en ſortoit, & avala avec une avidité étonnante tout ce qu'il en put ramaſſer avec les mains, en s'écriant: Ah que je regrette mon pays natal, où je pouvois me raſſaſier de cette huile!

Les ſeules raiſons pour leſquelles un peuple quittoit ſa patrie étoient celles-ci:

1°. Lorſque la population s'augmentoit de façon que les moyens de ſubſiſtance venoient abſolument à manquer, alors on choiſiſſoit des Chefs pour conduire une partie de la nation dans des contrées plus heureuſes & plus fertiles. Tels étoient les premiers peuples qui ont habité la terre; ſe ſouciant peu de l'or & de l'argent, le luxe

& la délicateſſe ne les avoient point gâtés ; ils vivoient du travail de leurs mains ; ils n'occupoient qu'autant de terrein qu'il leur en falloit pour ſubvenir à leurs beſoins. Auſſi-tôt que leur ſol étoit trop circonſcrit, ils cherchoient ailleurs des terres plus vaſtes, & capables de leur fournir les premiers beſoins de la vie. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à voir l'exemple d'Abraham, lorſqu'il dit à Lot : » La terre eſt devant nous ; ſépare- » toi de moi ; ſi tu vas à gauche, j'irai à droite ; » ſi tu vas à droite, j'irai à gauche ».

2°. Le ſecond motif qui pouvoit les obliger à quitter leur patrie, étoit l'eſprit de conquête ou l'oppreſſion qu'ils ſouffroient chez eux : c'eſt ainſi que Salmanaſſar ayant emmené les Juifs en captivité, ceux-ci, après un voyage d'un an & demi, vinrent dans un pays inhabité, nommé *Arſareth*. *Arza* ſignifie un *Cedre* dans la langue chaldéenne & arabe, & *Arſareth*, le *Pays des Cedres*. Les Mongoles donnent encore aujourd'hui le nom d'*Ars* à un arbre ſingulier qui croît chez eux. Ce paſſage peut faire ſoupçonner que ceux qui cherchent ailleurs, en Amérique par exemple, les Tribus juives qui ſe ſont perdues, ſont dans l'erreur.

C'eſt ainſi que les Daces, qui tiroient leur origine des Getes, abandonnerent la Moldavie,

la Valachie & la Tranſilvanie, lorſqu'ils s'apperçurent que l'Empereur Trajan vouloit les réduire ſous la domination des Romains. De-là vient que de nos jours on parle encore dans ces Provinces un langage peu différent de la langue latine, parce que les Romains, qui faiſoient perdre aux peuples vaincus les traces de leur origine, en les enveloppant pour ainſi dire du nom romain, extirpoient auſſi leur langue, en introduiſant la leur.

Telles ſont les cauſes qui ont pu engager des peuples entiers à quitter leur patrie; car je n'entends pas parler ici de ces eſſains de brigands, auxquels l'eſprit de rapine a ſouvent fait faire de nombreuſes émigrations.

Voyons préſentement comment & par quelles nations l'Amérique a pu être peuplée avant la découverte qui en a été faite dans le quinzieme ſiecle. Pour décider cette queſtion, il ne ſuffit pas de poſſéder une ou pluſieurs langues de celles qui ſe parlent dans les différentes Parties du Monde; il ne ſuffit pas non plus de ſavoir en général que les peuples de la terre different ou ſe reſſemblent plus ou moins entr'eux par la forme de leurs viſages, par leur religion, par leurs mœurs, leurs coutumes & leurs manieres de vivre: il faut encore les comparer ſous tous ces points de vue.

Ce n'eſt en effet que par une longue ſuite de

comparaiſons qu'on peut trouver la véritable clef de l'origine des peuples les moins connus. Que l'on confronte les mœurs & les uſages des peuples de l'ancien Continent avec ceux du nouveau, & ſuivant leur analogie ou leur diſſemblance, l'on pourra établir la poſſibilité ou l'impoſſibilité de leur extraction commune.

A l'égard des Langues, je ne prétends pas qu'un Hiſtorien qui veut remonter à la ſource de la premiere population d'un pays, ſoit obligé de ſavoir parfaitement tous les idiômes qui ſe parlent dans les différentes Parties du Monde, ni toutes les Langues anciennes ; mais il n'eſt pas douteux que, pour développer par exemple l'origine des Colonies qui s'établirent les premieres en Amérique, il ſeroit néceſſaire de trouver un homme inſtruit, en état de dreſſer une table de comparaiſon des Langues uſitées ſur les côtes occidentales de l'Afrique, avec les différentes eſpeces d'idiômes connus aux Antilles & au Bréſil. Il ne ſeroit pas impoſſible d'en venir à bout à la longue, & de former peu-à-peu un recueil d'une centaine de mots tirés de toutes les Langues connues, tant en Afrique qu'en Amérique. M. de la Condamine croyoit que c'étoit le véritable moyen de conſtater l'origine des Américains. Un tel vocabulaire ſeroit plus utile cent fois pour notre deſſein que le *Pater*

noster, dont nous avons des traductions ſans nombre en Langues ſauvages, & que M. Chamberlayne, Compilateur anglois, s'eſt donné la peine de recueillir. Quelque pieux que puiſſe avoir été le motif des Traducteurs, il faut convenir que les Sauvages, n'ayant point de mots propres pour exprimer les termes de notre morale & ceux de notre métaphyſique, il étoit impoſſible de bien traduire cette priere.

Tout le monde conviendra d'ailleurs que lorſqu'il s'agit d'apprendre une Langue quelconque, l'on doit commencer, comme en toute autre choſe, par ce qu'il y a de plus aiſé; & ce n'eſt qu'après avoir applani pas-à-pas les petites difficultés, qu'on peut affranchir les grandes: il ſemble au contraire que, dans la collection de M. Chamberlayne, on ait voulu renverſer l'ordre naturel.

Remarquons encore que ſi dans un recueil de ſynonymes l'on trouvoit par hazard, entre une centaine de mots, quelques-uns qui euſſent une certaine analogie, tant pour la conſonnance que pour la ſignification, avec les mots d'une Langue étrangere, il faudroit bien ſe garder d'en conclure tout auſſi-tôt que les deux Langues ont enſemble un rapport immédiat & une conformité inconteſtable. Qui par exemple ſeroit aſſez inſenſé pour dire que la Langue latine & la groënlandoiſe ont

entr'elles une très-grande affinité, parce que dans ce dernier jargon, le mot *ignach* signifie *feu*, comme en latin le mot *ignis?*

D'un autre côté, il faut s'abstenir du sentiment de ceux qui, malgré les rapports de l'identité qui se rencontrent dans plusieurs mots de différentes Langues, en méconnoissent la ressemblance, parce que certaines lettres se trouvent transposées ou remplacées par d'autres.

Toutes ces erreurs proviennent de ce qu'on ne prend pas assez garde à la prononciation, qui varie chez toutes les nations, dont les unes abregent les syllabes, tandis que les autres les allongent; & de ce qu'on néglige d'observer qu'il est peu de peuples qui n'aient dans leur alphabet des lettres qu'un autre n'a pas, & qu'il ne sauroit pas même prononcer.

En réfléchissant sur ces principes, on sentira pourquoi, en comparant deux Langues entr'elles, on trouve dans certains mots, qui ont réellement la même étymologie, des syllabes & une consonnance tout-à-fait changées : il peut arriver aussi, comme nous l'avons vu plus haut, par un effet contraire, mais qui n'a point du tout la même cause, que la rencontre fortuite des caracteres de l'alphabet dispose tellement les syllabes, qu'un mot soit approchant d'un autre dans une Langue

tout-à-fait

tout-à-fait étrangere, & de laquelle il ne dérive nullement, quoique ce ſoit un jeu de haſard infiniment rare.

Comme qu'il en ſoit, on n'eſt pas moins fondé à conclure que ce n'eſt que par une longue ſuite de comparaiſons entre les mots qui ſemblent ſe correſpondre dans pluſieurs Langues, & qui paroiſſent ſynonymes, tant pour la ſignification, que pour l'étymologie, qu'on pourroit parvenir à fixer des principes invariables ſur leur affinité : ainſi il faudroit, comme nous l'avons déjà dit, pour les pays qui avoiſinent l'Amérique, & pour l'Amérique elle-même, compoſer une table polyglotte, où les racines de chaque mot ſeroient raſſemblées, la transformation des lettres & la différence de la prononciation ſommairement expliquées ; travail qui demanderoit beaucoup de ſoin & d'exactitude : mais auſſi par ces coups de lumiere ſeroit-on en état de juger, & de l'analogie de pluſieurs Langues que nous ne connoiſſons pas encore, & du rapport que ſeroient préſumés avoir en conſéquence les peuples qui les parlent.

Un tel vocabulaire applaniroit bien des difficultés, & ſerviroit à conſtater tout ce qui ſera dit dans le cours de cet ouvrage ſur l'origine des Américains ; car ce ſeroit peine perdue d'attendre la publication de leur hiſtoire ou plutôt de leurs

traditions, vu qu'il n'y a pas d'apparence que les Indigenes aient pris ſoin de conſerver la mémoire de ces événemens.

Cependant, en attendant une connoiſſance plus parfaite des Langues de ces contrées, j'ai dit qu'il reſtoit encore une voie pour connoître l'origine des peuples du Nouveau-Continent ; c'eſt de comparer leurs manieres de vivre, leurs mœurs & leurs coutumes avec les coutumes & les mœurs des peuples de l'Ancien-Monde. C'eſt ce que je vais faire à l'égard des Américains, en ajoutant à la fin de l'ouvrage les obſervations faites par les Savans & par les Marins que la Cour de Ruſſie a employés pour faire des découvertes dans l'Amérique, en partant du Kamtſchatka.



CHAPITRE III.

Sur la conformité des Mœurs & des Coutumes des Peuples de l'Ancien-Monde, comparées avec celles du Nouveau-Monde.

DEUX Nations très-éloignées l'une de l'autre, peuvent sans doute se ressembler à plusieurs égards dans leurs manieres de vivre, sans néanmoins sortir de la même souche ; mais aussi-tôt qu'on trouve chez deux différens peuples dont on peut prouver la communication, une ressemblance frappante de coutumes fantasques, & quelquefois atroces & contraires à la nature, c'est une marque convaincante qu'ils les ont prises & empruntées les uns des autres ; ou bien il faudroit dire qu'ils les ont inventées eux-mêmes, chacun séparément, ce qui n'est pas possible. Jamais des gens sensés ne se persuaderont que des nations entieres aient pu imaginer d'elles-mêmes, sans se consulter, des usages bizarres, & cependant semblables ; au lieu qu'il n'est que trop ordinaire de voir des usages ridicules & même superstitieux s'accréditer & trouver des Sectateurs.

Combien pourroit-on trouver de coutumes

romanefques & extravagantes qui ont infenfiblement pénétré, & fe font introduites par communication d'un peuple chez un autre : ce rapport même de fingularités entre deux nations prouve que l'une tient fes mœurs, fes ufages & fes coutumes de l'autre, avec laquelle elle eft cenfée avoir autrefois vécu fous une domination commune ou dans une étroite relation.

Il ne refte donc, pour découvrir l'origine des Américains, qu'à faire l'application des maximes qui viennent d'être établies, en choififfant pour objet de comparaifon les coutumes de l'Ancien-Continent les plus fingulieres & les plus remarquables.

I.

Doctrine d'un bon & d'un mauvais principe.

Le dogme de deux principes a été établi chez tous les anciens peuples de l'Orient; il a exifté même dans nos contrées, pendant qu'elles étoient plongées dans le paganifme. Les premiers Sauvages, effrayés des accidents & des défaftres qui affligent l'humanité, privés d'ailleurs des fecours de la révélation, n'ont pas eu affez de pénétration pour lire dans les deffeins de la providence :

ils n'imaginerent pas que si Dieu envoie des fléaux sur la terre, c'est tantôt pour nous punir de nos fautes, tantôt pour nous détacher de ce monde, & porter nos espérances vers un avenir plus heureux : ils n'attribuerent au contraire les maux de cette vie qu'à des génies persécuteurs. L'imagination ébranlée & craintive dressa aussi-tôt des autels aux esprits malfaisans pour les appaiser.

Selon la Mythologie des Orientaux, plus complette que celle des Grecs & des Romains, il a dû exister un état parfait avant le cahos ; ils prétendent que ce bouleversement n'est qu'une suite du péché originel ou de l'avilissement des créatures ; car Dieu, disent-ils, ne peut créer le mal.

C'est sur cette hypothese que les Grecs avoient fondé le dogme, d'après lequel ils ajoutoient croyance aux manes : ils avoient, comme les Kalmaks, les Mongoles & les Chinois, adopté l'existence de deux principes primitifs, l'un bon & l'autre mauvais ; ou, ce qui revient au même, la lumiere & les ténebres.

Le dogme des deux principes s'est étendu jusques chez les Américains. La Religion des Caraïbes se bornoit à croire un bon & un mauvais principe ; la Divinité tutélaire & bienfaisante ne les occupoit guere, mais ils redoutoient beaucoup l'être malfaisant.

Les Esquimaux, peuples de l'Amérique septentrionale, reconnoissent un être d'une bonté infinie, qu'ils appellent *Ukkev-ma*, c'est-à-dire, le grand Chef; ils le regardent comme l'auteur de tous les bienfaits dont ils jouissent, & en parlent avec le plus grand respect, en chantant ses louanges dans des cantiques & des hymnes dont le ton est grave, pompeux & assez harmonieux. Ils reconnoissent de même un autre être qu'ils appellent *Vittikka*, & qu'ils représentent comme l'instrument de leurs maux & de leurs malheurs; ils le redoutent extrêmement, & de la même maniere que les Chrétiens craignent le démon.

II.

Ordre de succession particulier à certains Royaumes.

Dès qu'un Prince d'Europe a fait reconnoître son mariage, son épouse lui devient égale en dignité, & les enfans qui naissent de ce lien respectable, suivent la condition du pere; ils sont censés lui appartenir (selon la Loi romaine, *Pater est is quem nuptiæ demonstrant*); aussi une Princesse qui vouloit se faire respecter de son époux, lui disoit un jour: Je puis bien faire des Princes

ſans vous ; mais vous, vous ne pouvez pas en faire ſans moi.

Ce droit du mari d'élever ſa femme à ſon rang, & de lui tranſmettre ſes privileges d'honneur & de diſtinction, & ce reſpect pour les deſcendans des Princes de mâles en mâles, n'ont pas lieu chez tous les peuples de l'Univers.

Dans le Calecut, aux Indes orientales, lorſque le Samorin, qui en eſt le Souverain, vient à décéder, ce n'eſt pas ſon fils qui lui ſuccede, mais le fils de ſa ſœur.

La ſucceſſion à la Couronne eſt réglée de la même maniere dans le Malabar. Les Princes de cette contrée ne ſe marient point avec des Princeſſes, mais avec des filles de Naires; en ſorte que leurs enfans ne ſont point regardés comme Princes : les Princeſſes au contraire ſe marient communément avec les Brames; leurs enfans naiſſent Princes, & ſont déclarés capables de ſuccéder au Trône. La claſſe des Princes compoſe ainſi la branche royale, & a la prééminence ſur toutes les autres : après la mort du Roi, le Prince le plus âgé prend les rênes du Gouvernement; en ſorte qu'il n'y a jamais diſpute pour la ſucceſſion à la Couronne, & qu'on ne voit jamais paſſer l'adminiſtration de l'État entre des mains trop jeunes.

Dans toutes les contrées de l'Afrique habitées par les Negres, depuis le Senegal jusqu'au Rio da Volta, le Roi se prend toujours dans le sein de la Famille royale : mais ce ne sont pas ses enfans mâles en ligne directe qui lui succedent ; ce privilege n'est accordé qu'à la branche féminine.

En Amérique, dans l'Isle Hayti, aujourd'hui Saint-Domingue, les Principautés étoient héréditaires, mais lorsqu'un Cacique venoit à mourir sans héritier en ligne directe, les enfans de la sœur succédoient à l'exclusion des enfans du frere.

Dans la partie septentrionale de l'Amérique, chez les Iroquois, les Hurons & les Natschés, près le fleuve Mississipi, lorsque le Chef vient à décéder, ce sont toujours les enfans de la sœur de sa mere, c'est-à-dire, ses cousins germains du côté maternel, qui lui succedent : ils alleguent pour raison qu'on peut s'assurer plutôt que les fils de la sœur sont du véritable sang de la branche des Princes, que les enfans du pere ou du frere du pere.

III.

Coutumes barbares pratiquées dans les Obſeques.

En liſant l'Hiſtoire ancienne & moderne, l'on trouve que chez différens peuples ſauvages il a été & il eſt encore d'uſage d'enterrer des perſonnes vivantes avec les morts; & qu'aux obſeques d'un Seigneur de diſtinction, l'on enſeveliſſoit avec lui quelques-unes de ſes femmes, & des eſclaves pour le ſervir & pour lui tenir compagnie dans l'autre monde.

Selon *Hérodote*, la même barbarie exiſtoit chez les Scythes du Boriſthene ou du Dnieper. Lorſqu'un de leurs Souverains venoit à mourir, ils enfermoient dans le même tombeau un grand nombre de perſonnes vivantes, particuliérement ſes femmes, ſon échanſon, ſes cuiſiniers, ſes écuyers & valets, ſon coureur avec ſes chevaux & ſes vaſes d'or. *Lucien* rapporte la même choſe des Grecs.

Les Romains faiſoient quelquefois des ſacrifices de victimes humaines, choiſiſſant un certain nombre de priſonniers de guerre, qui étoient obligés de ſe battre juſqu'à ce quils ſe fuſſent tous paſſés au fil de l'épée, pour appaiſer les manes de ceux qui avoient été tués dans la bataille.

César nous apprend que les Soldures qui formoient une partie de la nation gauloise, partageoient avec leurs patrons les commodités de la vie, ainsi que les horreurs de la mort; il dit aussi que l'usage de brûler, avec les cadavres des Seigneur de distinction, leurs favoris, leurs domestiques & les ustensiles du ménage, étoit à peine aboli de son temps.

Les anciens Danois, pour faire voir leurs soins envers les morts, ensevelissoient les femmes vivantes avec les maris décédés; leur inhumanité, si nous en croyons *Olof Dalin*, ne trouvoit que trop d'imitateurs chez les anciens Suédois.

Nous lisons dans les savantes recherches de M. *de Guignes* que les Hoeiques, nation turque, étoient dans l'usage d'enterrer les femmes avec leurs maris, lorsqu'elles n'en avoient point eu d'enfans.

Si de l'Europe nous passons en Asie, nous verrons la même coutume sanguinaire régner dans les Indes orientales. Lorsqu'on enterre, dit *Marc Paul*, le corps du grand Chan des Mongoles, les officiers qui accompagnent le cortege funebre tuent chemin faisant tous ceux qui se présentent devant eux, pour lui tenir lieu de courtisans dans l'autre monde. Lorsqu'on fouille dans les monumens sépulcraux des Mongoles, faits en forme

d'obéliſques, l'on trouve à côté du corps d'un Chan ou d'un grand Seigneur, pluſieurs ſquelettes d'hommes qui, ſelon toute apparence, ont été enterrés avec lui.

Combien de fois les habitans de Jakuzk, qui, avant d'être ſoumis à la domination des Ruſſes, ſervoient dans les armées du Chan des Mongoles, ont-ils donné des preuves de ce fol enthouſiaſme! On voyoit celui des eſclaves que le défunt avoit pris de ſon vivant le plus en affection, s'immoler gaiement ſur un bûcher dreſſé dans cette vue, & ſe précipiter dans les flammes par attachement pour ſon maître, & pour le ſervir dans le ſéjour de l'immortalité.

Il eſt vraiſemblable que ce même fanatiſme a eu lieu chez les Mandzhures ou Mantcheoux; car le P. *Duhalde* nous rapporte que Schuntſchi, fondateur de la famille aujourd'hui régnante chez cette nation, après avoir ſucceſſivement perdu ſon fils & ſon épouſe, voulut perſuader à une trentaine de perſonnes de ſe donner la mort, pour ſatisfaire les ames des défunts. Kang-hi, ſon ſucceſſeur, fut, ſelon le même *Duhalde*, le premier qui parvint, non ſans peine, à abolir un uſage auſſi barbare.

Il ſubſiſte encore chez les Afghanes, peuples

des frontieres de la Perſe, & chez les habitans des Iſles Philippines.

Helvetius attribuoit à ces ſacrifices humains une ſinguliere origine, chez les habitans des côtes du Coromandel. Un de leurs Légiſlateurs, dit-il, s'étant apperçu que les femmes, pour s'affranchir du joug importun de l'hymen, empoiſonnoient leurs maris, imagina, afin de pourvoir à la ſûreté de ces derniers, de forcer les femmes à ſe brûler ſur le tombeau de leurs époux.

Les Royaumes de Vhidah ou Juidah & de Benin, ſur les côtes occidentales de l'Afrique, & qui ſe rapprochent plus de l'Amérique orientale qu'aucune autre contrée de l'Ancien-Monde, ne ſont point exempts de cette malheureuſe ſuperſtition. L'Hiſtoire nous apprend qu'encore aujourd'hui, aux funérailles de leurs Rois, ces peuples enterrent avec le défunt quantité de perſonnes vivantes, pour augmenter la pompe funebre par le nombre de ces victimes infortunées.

L'Amérique nous offre la même inhumanité. Lorſqu'une veuve mouroit parmi les habitans de l'Iſthme de Darien, on enterroit avec elle ceux de ſes enfans que la foibleſſe de leur âge mettoit dans l'impuiſſance de pourvoir à leur ſubſiſtance.

Dans l'Iſle de Saint-Domingue, au décès d'un

Cacique, on enſeveliſſoit avec lui pluſieurs perſonnes de tout ſexe, principalement un grand nombre de ſes femmes, qui ſe diſputoient cet honneur. On prétend qu'elles étoient de meilleure foi que les Africains; car *Helvetius* remarque que les femmes de la ville de Meſurade en Guinée ſe diſputent auſſi l'honneur du bûcher, mais en faiſant tout ce qu'elles peuvent pour l'éviter.

Preſque toute l'Amérique en un mot a été infectée de ce fanatiſme, qui ſe répandit juſques chez les Mexicains, chez les Péruviens, même chez les Natſchés, qui habitent ſur les bords & aux environs du fleuve Miſſiſſipi.

La philoſophie, qui adoucit les mœurs, auroit pu déraciner ces reſtes de barbarie dans les Indes, ſi elle n'étoit traverſée par l'intérêt des Brames, qui, s'appropriant les dépouilles des veuves ſacrifiées, s'oppoſent à la deſtruction de ces cruels excès.

IV.

Epreuve du fer chaud.

Si les recherches que nous allons mettre ſous les yeux de nos Lecteurs ne flattent pas l'imagination, elles prouveront du moins que les cou-

tumes usitées chez les anciens peuples de notre Continent ont pénétré jusqu'en Amérique, & qu'il y a eu une communication générale entre tous les peuples de l'Univers.

L'épreuve du fer chaud a été en usage chez les plus anciens peuples de la terre. Cet étrange moyen de se laver d'une accusation, existoit chez les Scythes dès l'origine de leur puissance : l'accusé étoit obligé de marcher pied nud sur un fer chaud, ou de le porter dans ses mains. Les premieres Loix des Scandinaves ordonnent que dans tous les cas où les preuves ne seroient pas suffisantes pour convaincre le coupable, le Juge doit ordonner l'épreuve du fer ardent. Le sort du jugement est abandonné à Dieu.

Si l'accusé n'est endommagé par aucune brûlure, il doit être absous ; mais si au contraire l'on apperçoit la plus légere altération, la moindre cicatrice, alors il doit être sévérement puni, suivant l'énormité du crime.

En Suede, les Moines se sont servis de cette épreuve, même du temps du Christianisme.

Sophocle nous apprend que cet usage a eu lieu chez les Grecs, puisqu'il fait dire, dans une de ses Tragédies, aux gardes de Créon : « Seigneur, pour » prouver que nous n'avons aucune part au cri- » me dont vous nous accusez, nous sommes prêts

» à ſubir dès cet inſtant l'épreuve du feu, & à
» prendre les Dieux à témoin de notre innocence ».
Antig. ℣. 274.

Ces épreuves, qu'on devroit appeller plutôt injuſtes que judiciaires, ſont encore de nos jours ſuivies par les Kalmaks. On fait rougir au feu une hache, & l'accuſé eſt obligé de la porter à une demi-verſte de diſtance (*Journal des voyages de M. Pallas.*). Les mêmes peuples ſe ſervent auſſi du fer rouge dans les occaſions où il faut prêter ſerment de fidélité.

L'épreuve du fer chaud a été pratiquée pendant pluſieurs ſiecles en Europe. L'an 803, Charlemagne fit ajouter aux Loix Saliques la diſpoſition ſuivante : « *Si quis accuſatus de parricidio factum* » *negaverit, ad novem vomeres ignitos, judicio* » *Dei examinandus accedit* ». Lindebrogius, p. 352.

Louis premier obtint du Pape Eugene III l'approbation de l'épreuve par l'eau froide : « *Eu-* » *genius III, Papa, precibus Ludovici, Caroli* » *magni filii, annuens judicium aquæ frigidæ,* » *edicto firmavit* ». Lindebrogius, *Cod. LL. AA.*

L'eau bouillante ſervoit d'épreuve en Eſpagne, comme l'eau froide en France. Cet uſage y fut introduit, ſelon le même Auteur, par Flavius Égiga, Roi des Viſigoths. *Lindebrogius*, Cod. LL. AA, *Lex Viſi-Goth.*, l. 6, tit. 1.

Les Empereurs grecs n'étoient pas plus raisonnables dans la maniere dont ils faisoient constater l'innocence. A Constantinople même, dans les formalités justificatives, on employoit le fer chaud. L'accusé prenoit d'une main hardie un fer rouge, qu'on appelloit le fer saint; il se préparoit à cette épreuve par le jeûne & par la priere trois jours de suite, pendant lesquels il tenoit sa main enveloppée dans une écharpe, & scellée du sceau du Prince, pour qu'on ne le soupçonnât pas d'user de quelque remede qui pût arrêter ou diminuer l'activité du feu.

George Pachymeres, qui a écrit la vie de Michel Paléologue & d'Andronic son fils, dit avoir vu avec étonnement dans sa jeunesse des accusés qui empoignoient un fer chaud, sans en ressentir aucun mal. Que ce fait soit vrai ou non, il n'est pas moins certain que l'usage de cette épreuve existoit alors: ce fut ce même Empereur, Michel Paléologue, qui, désapprouvant cet usage, le défendit sous de séveres peines. Il fut également aboli dans l'Occident par l'Empereur Frédéric, qui ne le laissa subsister que pour certains cas réservés. *Cod. LL. Salicarum*, l. 11, tit. 32 & 33.

Dans les Indes, lorsqu'un homme en accuse un autre d'un crime qui mérite la mort, le Juge doit demander à l'accusé s'il se croit en état de

soutenir

ſoutenir l'épreuve du feu ; s'il répond que oui, alors on fait chauffer un morceau de fer, juſqu'à ce qu'il ſoit tout rouge, puis on le lui applique ſur la main : le patient ſe promene pendant un certain temps ; il jette enſuite le fer : auſſi-tôt on enveloppe ſa main d'une poche de cuir, qui eſt cachetée avec le ſceau du Prince : au bout de trois jours il doit comparoître devant le Juge, en diſant qu'il n'a ſouffert aucune brûlure ; on lui ordonne de montrer ſa main, & ſi effectivement le feu n'y a laiſſé aucune trace, il eſt déclaré innocent & délivré du ſupplice dont il étoit menacé, & l'accuſateur eſt condamné à ſa place.

Croiroit-on que des moyens auſſi déraiſonnables que cruels ont été employés dans une grande partie de l'Aſie ? Comment pouvoit-on exiger d'un homme, qui demandoit à ſe laver d'une accuſation, qu'il marchât ſur des charbons ardens, qu'il avalât du riz prétendu enſorcelé, ou enfin qu'il demeurât ſous l'eau autant de temps qu'il plairoit aux Juges ? Ces épreuves judiciaires ſont cependant encore pratiquées chez les Siamois & ailleurs. Telle eſt encore, au rapport d'*Odoardo Barboſa*, celle qu'impoſent les Indiens de Calecut à l'accuſé qui ſe préſente pour ſe juſtifier : il eſt obligé de plonger deux doigts dans l'huile bouillante ou

dans du beurre fondu : trois jours après, on défait l'enveloppe, & malheur à l'accusé, si on apperçoit des traces de brûlure ; on le tue sans autre forme de procès. Si au contraire sa main est saine & intacte, l'accusateur subit la peine du talion.

Nicole de Conti rapporte que cette coutume regne dans les deux Indes, de même que celle de faire lêcher un fer rouge, ou de le faire prendre avec la main.

Guillaume Dampierre, dans son Histoire autour du Monde, atteste que l'épreuve du fer chaud est suivie par les Tunquinois & par les Negres de la Guinée. Ces derniers ne sont pas les seuls en Afrique qui nous fournissent des exemples de ces superstitieuses épreuves. Les Cafres (1) de Mosambique contraignent ceux qui sont soupçonnés de quelque crime capital, d'avaler du poison, de lêcher un fer rouge, ou de boire de l'eau bouillante, où ils ont fait cuire des herbes ameres.

(1) Ce mot, qui signifie infidele, marque toute sorte de gens non Mahométans, & particuliérement les Chrétiens. Il vient de *Sciafer*, terme arabe, qui signifie, *ne croire point*. Les Portugais en ont fait le nom de *Cafre*, qu'ils donnent à leurs esclaves Negres ; & celui de *Cafrerie*, qu'ils donnent à cette partie d'Afrique d'où on les tire. *Chardin, dans ses Voyages*, tom. VII, p. 123.

Les Negres de Loango & plusieurs autres des côtes occidentales de l'Afrique, donnent aux accusés un breuvage dans lequel ils font tremper des racines qui le rendent amer comme de la suie; & chez les Angolois, dans le Congo, rien de plus ordinaire que de voir subir l'épreuve du fer ardent.

En Amérique, lorsqu'un homme est accusé de vol, & qu'il s'éleve de fortes présomptions contre lui, on l'oblige de prouver son innocence, en trempant sa main dans une chaudiere d'huile bouillante; dès qu'il l'en a retirée, on l'enveloppe également d'un morceau de toile, & on y applique un cachet vers le poignet: trois jours après, l'on visite sa main, & s'il n'y paroît aucune marque de brûlure, il est déclaré innocent. Avant que de commencer l'épreuve, on fait laver les mains à l'accusé, & on lui coupe les ongles, de peur qu'il n'eût quelque remede caché qui l'empêchât de se brûler.

On prépare aussi dans plusieurs autres parties de l'Amérique un grand vase rond, avec une ouverture si étroite, que la main y entre à peine. On renferme dans ce vase un de ces serpens dont la morsure est mortelle, si on n'y remédie sur l'heure: l'accusé est obligé de saisir cette vipere avec sa main; ou bien l'on verse dans le vase de l'eau

bouillante, & l'on jette au fond un anneau que l'accusé est contraint de retirer.

On lit aussi dans les Loix Saliques les mots suivans : *ad æneum mallari, id est, ad judicium aquæ ferventis citari*, c'est-à-dire, *être cité au jugement de l'eau bouillante.*

Et on voit dans *Gregoire de Tours* un usage parfaitement semblable à celui que nous venons de rapporter pour l'Amérique : la cérémonie de l'anneau jetté dans l'eau bouillante, & qu'il en falloit retirer pour être justifié. *Liv. I, ch.* 18.

Ces usages remontent d'ailleurs à la plus haute antiquité.

V.

Usage de se faire couper ou raser les cheveux en signe de deuil.

Cet usage s'observoit du temps du paganisme, & nous trouvons dans l'Écriture-Sainte la défense expresse que Dieu en fait faire par Moyse à son peuple.

Chez les Anciens, on coupoit les cheveux, même aux mourans, parce qu'on s'imaginoit que l'ame du mort ne pourroit jamais entrer dans le Royaume de Pluton, sans avoir préalablement

fait cette opération : auſſi les Poëtes ne l'oublient pas à l'égard d'Alceſte & de Didon. Inſenſiblement les parens des morts couperent auſſi leurs propres cheveux, pour donner une preuve ſenſible de leur douleur.

Les Scythes du Boriſthene ſe coupoient les cheveux autour de la tête, toutes les fois, dit *Herodote*, qu'on enterroit quelqu'un de leurs Souverains.

Les Poëtes grecs & latins font ſouvent mention d'une ſemblable offrande pour les morts ; & c'eſt le nom qu'Ovide donne à cette cérémonie, lorſqu'en parlant d'Hécube, il dit que cette Reine avoit laiſſé ſur le tombeau de ſon fils Hector ſes larmes & ſes cheveux gris en forme d'offrande.

Si nous ouvrons les ouvrages de Pétrone, nous trouverons que la Matrone d'Epheſe s'étant arraché les cheveux, les avoit poſés ſur la poitrine de ſon mari qui venoit d'expirer.

L'Orient nous offre les mêmes traits. *Buſbeck*, envoyé en qualité d'Ambaſſadeur de Ferdinand, Roi de Hongrie, vers le Sultan Soliman, dit qu'on trouve des cheveux d'homme ſur la plupart des tombeaux des Serviens, & qu'ils y étoient attachés comme une marque de deuil par les parens du défunt.

Dans l'année 1716, un Seigneur de la ſuite de l'ambaſſade chinoiſe étant venu à mourir à Sama-

roujam, petite ville, à l'embouchure de l'Irtiſch, on fit à cette occaſion des cérémonies funéraires; & pour conſacrer une offrande au défunt, on coupa à ſon premier domeſtique ſes cheveux par-derriere, & on en jetta l'extrémité dans le même feu qui ſervoit à brûler le corps de ſon maître.

L'on a vu un Mataram, ou grand Seigneur de l'Iſle de Java, ordonner en l'honneur de ſon frere, quoiqu'il fût mort rebelle, de magnifiques funérailles, & ſe faire couper les cheveux pour témoigner ſon deuil.

En Amérique, les Caraïbes des Iſles Antilles ſe coupent les cheveux par le même motif; les femmes les font raſer tout-à-fait.

Celles de Virginie coupent leurs cheveux quand leur mari vient à mourir, & les jettent ſur ſon tombeau.

Celles du Bréſil ſe font entiérement raſer la tête, & leur deuil ne finit chez elles que lorſque leurs cheveux ſont revenus.

Lorſque les Apalaches, nation de la Floride, prennent le deuil à la mort de leurs parens, leur plus grande marque d'affliction conſiſte à ſe couper une partie de leur chevelure; mais à la mort de leur Souverain, ils ſe raſent toute la tête, & ils ne laiſſent pas recroître leurs cheveux avant que le corps du défunt ſoit enterré, ce qui n'a lieu qu'au bout de trois ans.

Les Iroquois, hommes & femmes, portent le deuil de la même façon en se coupant les cheveux. Les femmes de cette nation outre cela n'osoient sortir de leur cabane, tandis qu'elles étoient dans cet état; elles étoient obligées d'y attendre que leurs cheveux revinssent: mais comme cet usage les détournoit infiniment de leurs affaires, elles ne coupent plus aujourd'hui, du consentement de leurs parens, qu'une petite partie de leurs cheveux, qu'elles jettent au pied du tombeau de leurs maris.

Remarquons que dans tout autre cas que le deuil c'étoit une flétrissure que d'avoir les cheveux coupés. Il n'y a point de déshonneur plus sensible pour les femmes du Canada que de leur couper les cheveux, puisqu'elles n'osent pas se présenter dans un état pareil. Les hommes se croyoient aussi très-fort déshonorés lorsqu'on leur coupoit la barbe. Le Sultan Bajazet, en faisant couper la barbe aux Ambassadeurs de Tamerlan, leur fit la plus grande insulte & le plus outrageant de tous les affronts.

C'est ainsi qu'en avoit agi Hanun, Roi des Ammonites, à l'égard des Guerriers que lui avoit envoyés David, pour le féliciter de son avénement au trône. Regardant ces Guerriers comme des personnes envoyées pour reconnoître le pays, il leur fit couper la moitié de la barbe & la moitié

de leurs robes ; ce qui occaſionna une guerre entre ces deux Rois, qui finit par la ruine preſqu'entiere des Ammonites.

Cette même ſuperſtition ſubſiſte encore aujourd'hui chez une grande partie des Ruſſes ; ils mettent une eſpece de ſainteté à conſerver leur barbe ; & ils préferent, plutôt que de la couper, de payer annuellement un impôt aſſez conſidérable, pour obtenir la permiſſion de la porter : auſſi, quand il leur tombe quelques poils de la barbe, ils les gardent ſoigneuſement, & les portent toujours ſur eux comme des reliques très-précieuſes.

V I.

Deſtruction des cabanes après la mort de ceux qui les habitoient.

L'uſage de renverſer & de détruire les tentes des Officiers qui venoient à décéder exiſtoit déjà chez les anciens Mongoles ; encore aujourd'hui ces peuples, au décès de leur Chan ou de ſa premiere épouſe, ſont dans l'habitude de quitter ſur le champ leur demeure ; les Chefs de leurs tribus changent alors tout leur camp, & ne ſe laiſſent pas voir durant tout le temps du deuil.

Les Telengutes détruiſent de même les cabanes de leurs morts.

Les habitans de Jakuzk étoient autrefois dans l'habitude de laiſſer les morts dans les cabanes où ils étoient décédés ; mais ils abandonnoient cette demeure pour s'établir dans quelqu'autre contrée.

Ces deux peuples, les Telengutes & les habitans de Jakuzk, different d'ailleurs en ce que les premiers ſont une tribu des Uirats ou Oelots, auxquels on donne communément le nom de Kalmaks; tandis que les derniers, à en juger par leur langage, ſont une colonie de Tatares. Ils peuvent avoir reçu tous les deux cette coutume des anciens Mongoles.

Les Perſans ont en horreur la demeure dans laquelle leur pere ou quelqu'autre de leurs parens eſt mort ; auſſi ne l'habitent-ils plus. Quant aux maiſons & aux palais des grands Officiers qui ont été tués par ordre du Schach, perſonne n'en veut, ni à titre de préſent, ni moins encore ſous condition d'y demeurer. Les Perſans regarderoient ces offres comme le funeſte préſage d'un pareil ſort ; c'eſt par cette raiſon qu'on voit en Perſe quantité de beaux édifices & de palais vuides & abandonnés qui tombent en ruine.

Les Lapons ont la même coutume : à peine un de leurs compagnons a-t-il rendu le dernier ſoupir, que les autres emportent ſon corps, quittent ſa cabane & la détruiſent.

Auſſi-tôt que le Roi des Vidahs, qui ſont des

Negres de la partie occidentale de l'Afrique, eſt mort, on démolit ſon palais, & l'on en bâtit un autre au goût du nouveau Roi.

En Amérique, les habitans des Iſles Caraïbes renverſent la cabane du pere de famille lorſqu'il meurt, & l'on en bâtit une nouvelle dans un autre endroit, ſans qu'il prenne jamais envie à perſonne de conſtruire une cabane ſur l'ancien emplacement.

Au Pérou, à la mort d'un Incas, on muroit toutes les chambres qu'il avoit occupées dans ſon palais.

Cette horreur pour les cabanes des morts prit ſon origine dans les idées ſuperſtitieuſes des Idolâtres, qui s'imaginoient que les morts dans l'autre monde s'occupent du même art & du même métier qu'ils ont exercé dans cette vie; & qu'en conſéquence le défunt a beſoin des mêmes uſtenſiles dont il a fait uſage ici-bas. C'eſt par la même raiſon qu'on jette dans leur tombeau, non ſeulement tous leurs uſtenſiles, mais encore tout ce qu'ils ont aimé de plus dans ce monde. Le préjugé eſt tel à cet égard, qu'on eſt perſuadé que, ſi l'on n'enterroit pas tout avec eux, ou qu'on leur enlevât quelques-uns de leurs meubles, l'ame du défunt n'auroit point de repos, & tourmenteroit par de fréquentes apparitions ceux qui auroient eu l'au-

dace de receler quelques uns de leurs effets. Ces visites des revenans accréditées par l'ignorance, n'étant pas fort du goût de ceux qui survivent, ils lui laissent tout ce qui appartient à un mort, sans toucher à la moindre chose, & ils s'enfuient sur le champ, & abandonnent sa cabane à son esprit & à ses manes, qui, selon eux, y fixent leur résidence; ou bien, ils la détruisent de fond en comble.

Le seul souvenir de ceux que la mort leur a enlevés leur paroît affreux & digne d'horreur; c'est pourquoi, on n'ose jamais prononcer devant eux le nom d'un défunt. Ils observent cela si rigoureusement, que s'il se trouve dans la caste un homme du même nom, il est obligé d'en prendre un autre. Delà vient qu'un mort est regardé chez eux comme s'il n'avoit jamais été au monde; delà vient encore leur ignorance en fait d'histoire & de généalogie pour ce qui regarde leur propre pays.

Quand ils sont dans la nécessité absolue de parler des personnes défuntes, ils ne disent pas, un tel est mort; mais ils se servent d'une expression plus adoucie, en disant: *il a été, il a vécu*, comme les Grecs & les Romains: *vixit, fuit*; d'où est venue l'expression françoise, *feu un tel.*

VII.

Maris alités à cause de l'accouchement de leurs femmes.

Strabon nous rapporte que les habitans de la partie ſeptentrionale de l'Eſpagne ſe mettoient au lit après les couches de leurs femmes, & qu'alors les femmes étoient obligées de les ſoigner. Ce ſingulier uſage ſe maintient encore aujourd'hui, à ce que l'on prétend, dans quelques Provinces de la France limitrophes de l'Eſpagne, dans leſquelles on appelle cet uſage *faire la couvade.*

Diodore aſſure qu'il a vu pratiquer la même choſe chez les Corſes, & *Apollonius Rhodius* en dit autant des Tibareniens, peuple du Pont-Euxin dans l'Aſie mineure.

Marc Paul rapporte que dans la Province d'Arcladam ou Ardandam, les femmes, preſqu'auſſi-tôt qu'elles ſont accouchées, quittent leur lit; tandis que les maris viennent prendre leur place, & reſtent alités quarante jours de ſuite, pendant leſquels ils prennent ſoin de l'enfant nouveau né. *Marc Paul: Traduction françoiſe de ſa relation des peuples orientaux.*

Cette coutume s'obſerve de la même maniere au Japon.

Quant à l'Amérique, dès que les femmes des Caraïbes font accouchées, les maris fe mettent en bonnet de nuit, fe couchent, contrefont les malades, comme fi réellement ils fentoient les douleurs de l'accouchement; en cet état, ils reçoivent les vifites de leurs voifins, qui viennent les voir, pour les confoler fur leurs prétendues fouffrances: mais ce qu'il y a de plus original, c'eft qu'on regarde ces minauderies comme un devoir fi férieux, que rien ne peut délivrer les maris de cette bizarre coutume, & que, s'ils étoient abfens à caufe de quelque guerre, ils feroient, à ce qu'on prétend, obligés, dès qu'on leur annonceroit que leur femme eft accouchée, de retourner chez eux fe mettre au lit de parade.

Labat ajoute à ce que nous venons de dire que le pere de l'enfant eft tenu d'obferver dans ces fortes d'occafions un carême de trente à quarante jours; mais il fait en même temps la remarque qu'il n'eft aftreint à ce jeûne qu'à la naiffance du premier enfant: car fans cela, dit-il, les pauvres maris qui ont fouvent cinq ou fix femmes feroient obligés d'obferver des carêmes plus rigoureux que les Moines de la plus ftricte obfervance.

Cet ufage où font les maris de s'aliter, lors des couches de leurs femmes, eft confirmé par le témoignage de *Fermin*, dans fa defcription de

Surinam ; cependant celui-ci ne dit rien du jeûne imposé au pere de l'enfant.

Dans l'Amérique méridionale, les femmes sauvages du Brésil, à ce que rapporte *Guillaume Pison*, Médecin d'Amsterdam, se retirent au fond des bois, dès qu'elles sentent les douleurs de l'enfantement ; & après être accouchées, elles coupent avec une coquille le cordon ombilical de l'enfant nouveau né, le cuisent avec l'arriere-faix, & mangent le tout ensemble : les maris au contraire se font servir les mets les plus succulens, & s'en rassasient, sous prétexte de rétablir leurs forces épuisées.

Woodes Rogers, Capitaine de vaisseau anglois, raconte de même au sujet des Brésiliennes, qu'elles sont dans l'habitude de s'enfoncer dans les bois pour y accoucher, & que là elles se lavent avec l'enfant, tandis que le mari se met au lit pendant vingt-quatre heures, pour rétablir ses forces, comme si c'étoit lui qui eût mis l'enfant au monde. Le Pere *Lafiteau* nie qu'à cette occasion les hommes se fassent servir de bons repas ; il se donne même beaucoup de peine pour nous persuader que cette cérémonie est une coutume religieuse, & qu'ils observent six mois de suite un jeûne presque continuel, & accompagné de divers exercices de la dévotion & de la piété la plus

auſtere, comme une œuvre de ſatisfaction & de pénitence à cauſe du péché originel. Mais il faudroit ſuppoſer que l'idée du péché originel paſſa de l'Ancien-Monde dans le Nouveau, & qu'il ſe repandit ſucceſſivement par toute la terre; propoſition dont je laiſſe avec plaiſir la diſcuſſion au Pere *Laſiteau* Du reſte, ce Jéſuite convient avec *Labat* que cette rigoureuſe abſtinence ne s'obſerve qu'à la naiſſance du premier enfant; mais au lieu de ſix mois ce dernier Auteur ne la fixe, comme nous l'avons dit ci-deſſus, qu'à trente ou quarante jours tout au plus.

Voilà ſans doute plus d'exemples qu'il n'en faut pour conſtater que l'uſage dont il eſt ici queſtion a paſſé de l'Ancien-Continent dans le Nouveau. Inutilement voudroit-on chercher à découvrir la cauſe qui l'a pu produire. Parmi les Auteurs qui ont propoſé leurs opinions là-deſſus, les uns ont prétendu que le mari ne s'alite que pour faire une ſorte de pénitence, & que frappé de honte & de repentir d'avoir donné le jour à un être de ſon eſpece, il s'impoſe un jeûne des plus rigides; d'autres croient que les maris, en ſe mettant au lit lors des couches de leurs femmes, veulent faire connoître qu'ils ont eu autant de part qu'elles à cette naiſſance, & que la fatigue a été la même de part & d'autre. Ce qui peut

confirmer cette opinion, c'eſt que dans ces circonſtances les maris ſe font ſervir les mets les plus délicieux, comme pour réparer leurs forces épuiſées.

Cependant aucun de ces ſentimens ne peut expliquer le fait dont il s'agit. Quant au premier, indépendamment de ce que l'article du jeûne eſt conteſté par nombre d'Hiſtoriens, jamais perſonne ne ſe perſuadera que des gens mariés doivent rougir & faire pénitence de ce qu'il leur eſt né un fils, puiſque tel eſt l'ordre de la nature. La ſeconde opinion n'eſt pas plus raiſonnable que la premiere: pourquoi ſeroit-ce au moment des couches de la femme que le mari ſe plaindroit d'être épuiſé? Diſons qu'il exiſte des coutumes bizarres, dont il eſt impoſſible de trouver d'autre cauſe que la bizarrerie même de l'eſprit humain.

VIII.

FLECHES, marque d'une révolte ou d'une guerre générale.

On ſe ſervoit anciennement de fleches pour annoncer une guerre générale, ou pour former une conſpiration. C'étoit des javelots émouſſés ſans être empennés; ils reſſembloient plutôt à de petites baguettes qu'à des fleches.

Dion

Dion Caſſius dit qu'anciennement les Medes ſe ſervoient de pareils javelots pour découvrir l'avenir. On écrivoit l'objet de la queſtion ſur deux fleches, dont l'une approuvoit la choſe qu'on vouloit entreprendre, & l'autre la défendoit; il y en avoit une troiſieme ſur laquelle on n'écrivoit rien. On mettoit les trois fleches dans un vaſe couvert; & en en tirant une, on étoit auſſi-tôt inſtruit de ce qu'on avoit à faire. L'inſcription portoit-elle, oui, on pourſuivoit ſon projet; diſoit-elle, non, on s'arrangeoit d'une autre maniere : mais ſi on tiroit la fleche ſur laquelle il n'y avoit rien de marqué, on ſuppoſoit que le temps convenable pour mettre le projet à exécution, n'étoit pas encore arrivé.

Nous trouvons dans l'Écriture-Sainte, & notamment dans *Ezechiel*, ch. 21, ℣. 21, que cette maniere de tirer au ſort exiſtoit chez les Babyloniens; & *Oſée*, ch. 4, ℣. 12, fait des plaintes contre les Iſraëlites au ſujet de ces mêmes baguettes.

Cependant, ce n'eſt pas des fleches qui ſervoient à tirer au ſort que nous allons parler ici; nous ne nous entretiendrons que de celles qui ſervoient de ſigne pour les déclarations de guerre, & qui faiſoient courir toute une nation aux armes. On ſe ſervoit de cette eſpece de fleches, principale-

ment dans les Royaumes du Nord. « Lorſqu'une
» armée arrive, dit la loi de Norvege, ou lorſ-
» qu'il y a une révolte générale, on doit briſer
» un bâton qui avertiſſe de la rupture de la paix,
» & l'envoyer par tout le pays ».

Ce même ſignal étoit autrefois en uſage parmi les Suédois, pour convoquer tout le peuple aux lits de juſtice, auſſi-bien durant la paix qu'en temps de guerre.

Lorſque la Sibérie a été conquiſe, l'on a trouvé l'uſage de ces bâtons établi dans ces contrées aſiatiques, & principalement chez les Vogules, les Oſtiakes & les Tatares.

Tel eſt auſſi le ſymbole de guerre uſité chez les Américains du Chili, qui, encore aujourd'hui, n'ont ni Rois ni Souverains; mais ſeulement des Chefs de famille indépendans, qu'on nomme Caciques. Lorſque ces Sauvages, dit *Barlœus*, ſont dans l'intention de faire la guerre aux Eſpagnols, ils envoient à leurs voiſins confédérés des fleches auxquelles ils attachent un ruban ou une corde; & dès qu'un Chef a reçu la fleche, ſes troupes ſe raſſemblent & marchent: alors il fait un nœud à la corde ou au ruban, comme ſigne de la meilleure intelligence & d'un nouveau traité; il envoie enſuite la fleche aux autres: ceux-ci en font de même; & quand le meſſager a fait ſa

tournée, on le renvoie dans ſon canton avec ſes fleches, & autant de nœuds au ruban ou à la corde qu'il y a de confédérés.

Dans la relation du Voyage autour du Monde de M. *le Gentil*, nous trouvons une autre explication de ces nœuds, qui, ſelon ce Voyageur françois, ſont de différentes couleurs; en ſorte que les peuples qui ſe communiquent ces nœuds, peuvent déchiffrer par la couleur dont ils ſont nuancés, non ſeulement le projet qui a été formé, mais auſſi l'endroit & le jour auquel il ſera exécuté.

Don Antoine de Ulloa ne parle pas, il eſt vrai, d'une variété de couleur dans les nœuds; mais il s'accorde d'ailleurs parfaitement ſur tout le reſte avec les deux Écrivains que nous venons de citer.

Quelques-Savans prétendent que les Gouvernemens établirent cette coutume pour faire connoître leur volonté; en ſorte que ces bâtons tenoient lieu de lettres circulaires. On rend ſans doute raiſon par-là des rubans & des cordons qu'on ſuſpendoit à ces bâtons; mais le choix de ces bâtons même, & l'autorité qu'on leur accordoit, paroiſſent avoir une toute autre origine. Les premieres occupations auxquelles la nature força les hommes, furent l'agriculture & le ſoin de conduire des troupeaux. Des deux enfans d'Adam,

le premier fut un berger, le ſecond cultiva la terre. Les houlettes prirent naiſſance avec les paſteurs. Comme elles étoient une marque de leur autorité ſur leurs troupeaux, les hommes convinrent de prendre le bâton pour ſymbole de la puiſſance ou du commandement. C'eſt ainſi qu'*Homere* appelle Agamemnon *le Paſteur des peuples*, à cauſe du bâton de commandement qu'il portoit. *Eſchile* ſe ſert de la même expreſſion pour déſigner un Roi. Les Grecs donnerent à ce bâton le nom de *Sceptre.* Il n'étoit pas auſſi court que celui de nos Monarques; c'étoit un bâton long ſur lequel ils pouvoient s'appuyer. Les Dieux, les Rois, les Princes, les Peres de famille eurent un ſceptre en ſigne de leur pouvoir. On connoît tous les prodiges que Moyſe opéra par le moyen du ſien. Delà eſt venu l'uſage de la baguette pour découvrir les mines, les ſources d'eau, les tréſors, &c.

Le mot *Sceveth*, employé dans les Nombres 34, 17, ſignifie un bâton ou une verge. Ces mêmes raiſons offrent l'origine du *Caducée* de Mercure.

Nos Évêques, appellés Paſteurs, n'ignorent point que ces bâtons paſtoraux, dont ils ſe parent aujourd'hui, ne ſont autre choſe que ces anciennes houlettes, ou ces bâtons ſans ornement que portoient les premiers ſucceſſeurs des Apôtres,

comme une marque de leur juriſdiction ſur le Clergé de leur dioceſe.

Cette marque d'autorité & de juriſdiction attachée aux bâtons des Anciens, les a fait regarder comme la marque de la puiſſance ſouveraine. Celui qui les envoyoit ne pouvoit être que le Maître, le Chef, le Prince de la nation; & comme tel, il avoit le pouvoir de faire la guerre, & d'inviter ſes voiſins à venir à ſon ſecours.

I X.

Figures couſues au viſage & dans pluſieurs parties du corps.

Ces ſortes de marques n'avoient pas la même ſignification chez tous les peuples. Dans un pays, elles ſervoient à diſtinguer les eſclaves & les ſoldats; ailleurs, elles étoient des ſignes de liberté & de nobleſſe; ſouvent elles étoient ignominieuſes & diffamantes. Deux Moines eurent l'imprudence de donner des avis à l'Empereur Théophile; ce Prince choqué de cette hardieſſe, leur fit imprimer ſut le front une épigramme qui expliquoit la cauſe de cette punition.

Dieu défendit aux Juifs de ſuivre l'exemple des Égyptiens, qui portoient des ſtigmates en

l'honneur des Dieux qu'ils adoroient ; mais voulant en même temps se prêter à l'idée reçue parmi eux, il leur ordonna de suspendre à leur bras, & d'attacher à leur front des bandelettes sur lesquelles seroient écrites certaines paroles de la Loi, comme une marque de leur attachement au vrai Dieu. Ces signes furent appellés par les Hébreux *Téphillim* ou *Totaphal*, & *Phylacteres* par les Grecs.

Chez les Thraces, au rapport d'*Hérodote*, des figures percées ou incrustées dans la peau étoient la marque d'une extraction noble.

Ammien Marcellin dit que les Huns avoient grand soin, quand il leur naissoit un garçon, de ciseler différens ornemens ou diverses figures sur ses joues, pour empêcher qu'il ne lui poussât de la barbe. Cette raison ne paroît cependant pas la véritable, puisque les anciens Huns, ainsi que les Chinois leurs voisins, avoient naturellement peu de barbe, n'ayant au menton que quelques poils clair-semés, qui ressembloient plutôt à du poil follet qu'à de la barbe.

Les Pictes, qui étoient jadis une nation de la Grande-Bretagne, & les Gelons, peuples d'origine grecque, demeurans autrefois sur les bords du Dnieper, étoient les uns & les autres, dit

Claudien, dans l'habitude de tracer des figures ſur leur peau avec un inſtrument de fer.

Lorſque les anciens peuples de la Scandinavie, dit *Tacite*, liv. 17, ch. 43, alloient en guerre, ils peignoient non-ſeulement leurs boucliers en noir, mais ils ſe barbouilloient de même le viſage & les mains, pour avoir l'air du diable, & inſpirer plus de frayeur aux ennemis: exemple ſingulièrement imité par un des plus grands Conquérans de ce ſiecle, qui, dans les dernieres guerres, eut à ſa ſolde des Huſſards habillés entiérement de noir, qui ſe frottoient les ſourcils & la mouſtache avec du charbon & de la ſuie, & portoient des têtes de mort ſur leurs bonnets, ſur leurs écuſſons & ſur leurs houſſes, comme des furies échappées de l'enfer, afin de ſemer par-tout l'épouvante & la terreur.

Les Medes traçoient de grands cercles noirs au-deſſous des ſourcils, ce qu'ils regardoient comme une grande beauté. Ils faiſoient en effet paroître par ce moyen leurs yeux beaucoup plus ſaillans.

Comme dans tout l'Orient les yeux noirs, grands & bien fendus, paſſoient pour les plus beaux, les femmes qui avoient envie de plaire tiroient une ligne noire en dehors du coin de l'œil, pour le faire paroître plus fendu; ou bien elles

frottoient le tour de l'œil avec une aiguille trempée dans du noir d'antimoine (le *ſtibium* des Latins), pour replier la paupiere, afin que l'œil parût plus grand. C'eſt ſans doute la raiſon pour laquelle *Pline* & *Homere*, en repréſentant Junon & Vénus comme les beautés les plus éclatantes, les appellent les Déeſſes aux grands yeux. C'eſt ainſi que Jeſabel, ſe montrant au paſſage de Jehu dans toute ſa parure, s'étoit peint les yeux avec de l'antimoine : IVe. Liv. *des Rois*, ch. 9, ℣. 30.

L'uſage de ſe colorer diverſes parties du corps eſt donc fort ancien. Chaque peuple s'eſt attaché à la couleur qui lui plaiſoit le plus ; ainſi les Ruſſes ont adopté par préférence le rouge, & en donnent encore le nom à tout ce qui flatte leur vue. Par exemple, en Ruſſie, pour louer la beauté d'une fille, on l'appelle *Kras naja deviza*, ce qui ne ſignifie mot à mot qu'une *fille rouge ;* mais qui déſigne dans l'acception uſuelle une belle perſonne.

Quelque douloureuſe que doive être l'opération de ſe faire découper la peau, l'envie de plaire en fait ſupporter le martyre. Chez les Tunguſes en Sibérie, cette coutume eſt fort en vogue : le Docteur *Gmelin* l'aîné nous en a donné dans ſes Voyages de Sibérie une deſcription aſſez circonſtanciée : les Tunguſes ſe font, dit-il, de petits points ſur la peau avec une couleur compoſée

de ſuie & d'une pierre bleue & noire, à-peu-près comme nos pierres à fuſil, ſi ce n'eſt qu'elle eſt eſt plus tendre ; ils la font pénétrer dans la chair avec une aiguille faite exprès, & au lieu de fil de lin, ils emploient des nerfs d'élan, & les imbibent dans la couleur noire ; ils vont chercher la pierre dont nous venons de parler au-delà de Kirenga, & l'appellent *Niœngi-angi ;* elle eſt facile à broyer avec le ſecours d'une autre pierre ; en délayant dans de l'eau la poudre qui en provient, ils en compoſent un onguent ; à chaque piquure, ils graiſſent pour ainſi dire de nouveau leur fil de boyau ou de nerf, & ſe brodent ainſi les joues. Ces figures ſont ineffaçables.

Ils font cette opération ſur des enfans, depuis l'âge de cinq ans juſqu'à celui de huit, & même au-delà. Leur viſage enfle prodigieuſement, mais on guérit parfaitement dans l'eſpace de cinq ou ſix jours, en ſe frottant avec de la graiſſe de renard.

Ces figures brodées ſur la peau vive ſont ſi eſtimées dans ce pays, qu'on ne trouve guere de femmes qui n'aient le viſage couturé de cette façon : à l'égard des garçons, il n'y a que les petits-maîtres qui ambitionnent une parure auſſi recherchée.

En nous rapprochant de la mer Noire, nous

trouverons le même uſage chez les Mingreliennes, qui d'ailleurs ſont merveilleuſement bien faites, ayant une phyſionomie noble, une taille dégagée, le regard ſi ſéduiſant qu'il ſemble demander des careſſes, & aller au-devant de l'amour. Il eſt vrai que les jeunes filles qui entendent leurs intérêts ſe contentent de ſe peindre les ſourcils; mais les moins belles, & celles qui ſont un peu ſur le retour de l'âge, ſe fardent groſſiérement & ſe barbouillent tout le viſage, ſourcils, front, nez, menton, &c.

Les modes ſont tout auſſi ſingulieres dans le cœur de l'Aſie. Les Perſanes ſe paſſent à la narine gauche un anneau qui pend préciſément comme des boucles d'oreille: cet anneau eſt mince par le bas, & ſurmonté de deux perles en forme de poires; au milieu eſt un rubis taillé en rond; les femmes eſclaves ou nées eſclaves portent preſque toutes de ces anneaux, qui ſont ſi grands dans certaines provinces, qu'on pourroit y paſſer le pouce. C'eſt encore pis dans la Caramanie déſerte: les femmes ſe percent le nez entre les deux yeux, & y paſſent un anneau auquel elles attachent une pendeloque qui leur couvre tout un côté du nez. *Chardin*, dans ſes voyages en Perſe, dit que ces anneaux ſont la marque de la ſujettion & de la dépendance, comme c'en étoit une chez les Juifs

d'avoir l'oreille percée: on peut voir à ce sujet les six premiers versets du chapitre 21 de l'Exode, où il est dit que « lorsque l'esclave ne veut point » quitter son maître, afin de conserver la femme » que son maître lui a donnée, on doit lui perforer » l'oreille avec une alêne, & qu'il restera de cette » maniere dans l'esclavage pour le reste de ses » jours ». On ne peut douter que ceux qui portoient des boucles d'oreille ou des anneaux n'appartinssent en propre à quelque faux Dieu ou à un homme. Nous en avons un exemple très-ancien dans *la Genese*, ch. 35, ℣. 4. « Jacob, dans » l'intention d'ériger un autel au Dieu fort, com» manda à sa famille & à tous ceux qui étoient » avec lui de quitter les Dieux des étrangers, de » se purifier & de changer de vêtemens. A ce com» mandement, ils apporterent à Jacob, non seule» ment toutes leurs pagodes, mais aussi les anneaux » qui étoient attachés à leurs oreilles ». Or, ils n'auroient point quitté ces anneaux, si les pendans d'oreille n'eussent pas marqué la sujettion à des Dieux étrangers.

Dans l'Asie orientale, nous trouvons les mêmes usages, dans l'Isle Formose, dans le Mindanao & dans la Meangie. Les habitans de l'Isle Formose se font graver sur la peau plusieurs figures grotesques, d'arbres, d'animaux, de fleurs, &c.

L'opération eſt ſi douloureuſe, que ſi on ne la ſuſpendoit pas de temps en temps, elle feroit capable de cauſer la mort; auſſi emploient-ils pluſieurs mois à ce travail, & quelquefois une année entiere: ils viennent pendant ce temps-là ſe mettre tous les jours à la torture, & cela, pour ſe donner un air de diſtinction; car il n'eſt pas permis indifféremment à toutes ſortes de perſonnes de porter ces traits de magnificence: ce privilege ne s'accorde qu'à ceux qui, au jugement des Notables de la Bourgade, ont ſurpaſſé les autres à la courſe ou à la chaſſe.

Dans la petite Iſle de Meangie, qui n'eſt pas loin de Mindanao, tout le monde, hommes & femmes, en ſe faiſant des piquures ſur la peau, repréſentent des figures dont ils tracent le deſſin d'après un modele qu'ils ont devant eux: ils inſerent dans ces écorchures de la gomme pilée; & ils mettent pardeſſus un baume qui les conſolide. On prendroit leur viſage pour un ouvrage de marqueterie.

Guillaume Dampierre raconte qu'ayant à bord de ſon vaiſſeau un Prince de Meangie dont la figure étoit ainſi chamarrée, il fut ſurpris de la beauté de cette peinture, de la fineſſe des raies délicatement terminées, & du deſſin des fleurs & des feuilles qui la compoſoient.

Telle eſt encore la parure des Africains. Les

femmes qui habitent aux environs de Tunis se décorent, suivant *Milady Montague*, le visage, le col, les bras & les épaules, en se faisant imprimer, ou pour mieux dire, incruster sur la peau des fleurs, des étoiles & toutes sortes d'autres figures : après s'être piqué & taillé la peau, ils injectent dans les coupures de la poudre à canon, afin que la plaie en se cicatrisant conserve des traces ineffaçables.

C'est par la même envie de plaire, que, près de la riviere de Gambra, les femmes se gravent de gaieté de cœur, avec la pointe d'une aiguille brûlante, différentes figures sur la peau, au col, au sein & aux bras ; ces broderies ressemblent parfaitement aux fleurs qu'on voit sur les mouchoirs de soie, & elles restent pour la vie.

Dans le Royaume de Widah, lorsqu'on initie des jeunes filles au culte du grand Serpent, qui est le Fetische, ou la principale divinité de ces contrées, on leur fait avec une lancette de fer des incisions dans la peau qui représentent différens dessins de fleurs ou d'animaux, & principalement des serpens.

Rien sans doute ne démontre mieux que la beauté est souvent l'effet de la convention ; car de même que chez nous, les femmes croient relever l'éclat de leur teint par le secours de

couleurs empruntées, les filles de Widah s'imaginent rehausser leurs graces naturelles en se tailladant la peau ; elle ressemble alors à du satin noir tissu de fleurs rousses, & cet ornement est en si grande vénération dans ce pays-là, qu'il est la marque distinctive des filles vouées & consacrées au service du grand Serpent.

Passons maintenant aux usages de parure pratiqués chez les Américains. Les Sauvages du détroit de Daria se piquent la peau de la même maniere que ceux de l'Ancien-Continent ; ils s'esquissent sur la peau du visage, dit le Chirurgien *Wafer*, avec un pinceau, les premiers traits des figures qu'ils ont envie de peindre ; après quoi, en suivant exactement les traces du dessin, ils se crevassent la peau avec des épines jusqu'à ce que le sang coule ; ils appliquent aussi-tôt sur chaque partie, selon qu'elle doit être différemment enluminée, les couleurs qu'ils ont choisies ; il n'est plus possible de les effacer.

Selon le rapport de M. de *Bougainville*, les habitans de l'Isle Otahiti ou Utahiti, hommes & femmes, se peignent le dessous des hanches avec une couleur très-foncée, qui est ineffaçable.

Selon le rapport de MM. *Cook*, *Banks* & *Solander*, les habitans de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande se frottent tellement le corps

avec des drogues, que leur peau a la couleur de la ſuie de cheminée; ils portent, comme une parure, ſur leurs nez percés, des petits chiffons, des os de poiſſon de la longueur de cinq à ſix pouces, & font uſage de pendans d'oreille de la même matiere.

Cette mode a pénétré très-avant dans l'Amérique ſeptentrionale; elle eſt uſitée en Floride, en Virginie, dans la Louiſiane, au Canada, & même plus loin encore dans le Nord, juſques dans la région glacée du Groënland. Les femmes de ce pays, dit *Anderſon*, ſe couſent entre les yeux & ſur les joues, au menton & aux oreilles, toutes ſortes de petites figures entre la peau & la chair; les traces noires reſtent toujours: elles ſe ſervent, pour ſe coudre ainſi la peau, d'un fil d'archal aſſez fort, qu'elles paſſent à la ſuie de leur lampe: quand les chairs ſont tout-à-fait repriſes, ces coutures cicatriſées reſſemblent aux figures que ſe font faire ſur les bras les pélerins qui vont viſiter le ſaint Sépulcre de Jéruſalem.

X.

Dépouillement du crâne des ennemis faits prisonniers ou tués dans la bataille.

L'uſage dont nous allons parler ne prouve malheureuſement que trop que l'homme ſurpaſſe quelquefois par ſes excès de cruauté les animaux les plus féroces & les plus ſanguinaires. Nous liſons dans l'Hiſtoire ancienne que les Conquérans, pour aſſouvir leur rage, coupoient la tête de leur ennemi tué dans le combat, & la dépouilloient entiérement; on écorchoit la peau du crâne depuis le front & les oreilles juſqu'à la nuque du col; puis, l'ayant préparée & miſe ſur une forme ronde, on la portoit d'un endroit à l'autre en triomphe, & pour ainſi dire en ſigne de réjouiſſance publique. Voyez *Hérodote*, liv. 4, p. 64.

Cet endroit a été mal expliqué par *Gronovius*, qui prétend qu'on enveloppoit le crâne de l'ennemi dans une peau de bœuf; au lieu que l'Hiſtorien grec dit qu'on dépouilloit la peau de la tête de l'ennemi, & qu'on la nettoyoit avec une côte de bœuf: voici les propres termes d'*Hérodote*: Σαρχίσας βοὸς πλευρῆ. *Gronove* traduit ce paſſage ainſi: *Involvens carni ex bovis latere;* ce qui

qui eſt un vrai contre-ſens : car il eſt queſtion d'un ennemi qui avoit été tué dans la bataille, & dont on avoit écorché le crâne. Or, les Scythes, lorſqu'ils s'acquittoient d'une auſſi barbare cérémonie, & qu'ils avoient arraché la peau de la tête, ils la nettoyoient avec une côte de bœuf, & après en avoir ôté la chair qui y étoit attachée, ils préparoient cette peau comme les pelletiers préparent les fourrures pour les rendre durables ; & c'eſt là préciſément ce que les Grecs entendoient par le mot Σαρχιζειν, ou Σαρχαζειν. Ces trophées étoient communs chez les Scythes : quand le Chef de leurs ennemis avoit été tué dans la bataille, le vainqueur ſe faiſoit faire un gobelet du crâne du vaincu ; c'eſt même delà que dérive le mot de *ſkal* dont les Suédois ſe ſervent encore aujourd'hui en buvant à la ſanté de quelqu'un : tel eſt auſſi le trait que *Neſtor*, hiſtorien ruſſe très-eſtimé, nous raconte de Swætoſlaw : celui-ci ayant été attaqué par Cur, Prince des Petſcheneges, le défit, le tua, & fit faire du crâne de ce malheureux Prince une coupe dans laquelle il ſe faiſoit ſervir à boire.

C'eſt ainſi qu'Alboin, Roi des Lombards, ayant tué dans un combat le Roi des Gepides, & s'étant fait faire de ſon crâne une coupe, eut la cruauté de boire dedans à la ſanté de ſon épouſe

Rosimonde, fille de ce Prince infortuné, & qui en mourut de chagrin.

M. *de Guignes* que nous citons toujours avec plaisir, rapporte qu'un Roi des Tatares Geougens ou Awares, ayant tué & coupé la tête au Roi Mignoto, chef des Tatares Kaotche, forma du crâne, qu'il avoit fait enduire de vernis, un vase dont il se servit pour boire.

On lit dans *Théophane* que Nicéphore ayant eu le malheur de périr dans un combat, les armes à la main, son vainqueur Kramus, Roi des Bulgares, fit enchasser le crâne de cet Empereur dans des lames d'argent.

Cet esprit de vengeance, porté jusques sur les corps morts des ennemis, n'étoit point encore aussi barbare que le trait dont il est fait mention dans *Orose*. Les femmes des Cimbres & des Teutons se défendirent, dit cet Auteur, avec une valeur inexprimable contre les fiers Romains, jusqu'à ce qu'étant tombées entre les mains de leurs ennemis, ceux-ci leur écorcherent la peau de la tête, & les abandonnerent dans cet état à leur triste sort. On pourroit demander avec beaucoup de raison d'où les Romains ont pu prendre ces exemples d'inhumanité, attendu que dans les époques les plus reculées, leur Histoire ne parle d'aucun

fait ſemblable ? Cependant il y a apparence que les Cimbres, en ayant agi d'une façon auſſi barbare envers les Romains qu'ils avoient faits priſonniers, ceux-ci ſe vengerent ſur les Cimbres, en les traitant de la même maniere. Les Cimbres avoient pris cette habitude des Scythes, leurs ancêtres.

Dans l'Amérique ſeptentrionale, cette cruelle punition eſt reçue par-tout, principalement chez les Sauvages du Canada ; mais, ce qui paroîtra ſans doute étonnant, c'eſt qu'il y a des exemples que les hommes qu'on maltraite ainſi n'en ſont pas morts ; témoin le fait que nous raconte *Lafiteau :* « J'ai vu, dit-il, au Canada la femme » d'un François ; cette malheureuſe, après avoir » eſſuyé ce cruel traitement, a eu, non ſeulement » la force de ſurvivre ; mais s'eſt même, après une » parfaite guériſon, très-bien portée dans la ſuite.

X I.

Vieillards & malades mis à mort.

Les Pagœi, nation indienne, tuoient les vieillards & les perſonnes infirmes, & les mangeoient.

Les plus anciens habitans de la Sardaigne dont

l'Hiſtoire nous faſſe mention, avoient une loi, ſuivant laquelle les enfans étoient obligés de tuer leurs parens, dès qu'ils avoient atteint l'âge de ſoixante & dix ans.

Hartknoch nous dit la même choſe des anciens Pruſſiens. L'Allemagne même n'a pas été exempte de ce remede violent, employé contre les infirmités de la vieilleſſe. L'hiſtorien *Kranz* parle d'une Comteſſe de Mansfeld qui vivoit au commencement du quatorzieme ſiecle, & qui, en traverſant les bois de Lunebourg, ſauva un vieillard que ſes fils étoient ſur le point de tuer, croyant faire une action méritoire.

Chez les anciens peuples du nord, les vieillards auxquels la vie étoit à charge ſe précipitoient d'eux-mêmes du haut des montagnes dans la mer; ſouvent même leurs plus proches parens leur rendoient ce ſervice.

Les Kamtſchadales & les habitans de Jakuzk traitent leurs vieillards d'une maniere très-dure; ils leur bâtiſſent une cabane dans les bois, en y mettant des vivres pour trois jours; ils y conduiſent enſuite leurs vieillards décrépits & malades, les quittent & les abandonnent à leur ſort, ſans s'en mettre plus en peine.

Il en eſt de même dans certaines contrées de l'Afrique: auſſi long-temps qu'un Hottentot peut

agir, il a la liberté de vivre; mais lorſqu'il devient vieux, & qu'il n'eſt plus propre à rien dans la ſociété, on lui bâtit une cabane dans un endroit éloigné: là abandonné à lui-même, ſans ſecours, ſans aſſiſtance, il meurt de faim, ou il eſt déchiré par les bêtes ſauvages. *Pierre Kolbe*, qui nous rapporte ce fait, ajoute en même temps qu'ayant reproché cette cruauté aux Hottentots, ils lui répondirent que les Hollandois agiſſoient plus cruellement avec leurs malades; car, diſoient-ils, vous les laiſſez périr peu-à-peu par des infirmités longues & fâcheuſes, au lieu que nous délivrons nos malades tout-à-coup du martyre de la vieilleſſe & de toutes les infirmités qui en ſont la ſuite. Il faudroit donc donner tout de ſuite la mort aux perſonnes décrépites, pour leur épargner la durée des douleurs, & ne pas les laiſſer en proie aux bêtes féroces, ou aux ſouffrances de l'inanition.

La conduite des Eſquimaux paroît plus conſéquente. Quand ils voient que leurs peres ou meres ſont parvenus à une telle décrépitude, qu'ils ſont hors d'état de ſe ſoutenir par leur travail, ils ordonnent à leurs enfans de les étrangler; ce qui eſt regardé de la part de ceux-ci comme un acte d'obéiſſance auquel ils ſont obligés de ſe conformer, & voici la maniere dont ils s'acquittent de ce triſte devoir: la perſonne caduque entre dans

une fosse qu'on a creusée exprès pour lui servir de tombeau ; elle y tient pendant quelque temps la conversation avec ses enfans, en fumant une pipe, & buvant une ou deux rasades d'eau-de-vie avec eux ; quand elle avertit qu'elle est prête, deux de ses enfans viennent lui passer une sangle autour du col, & se plaçant à l'opposite l'un de l'autre, ils tirent de toutes leurs forces, chacun de son côté, jusqu'à ce que la personne soit étranglée ; ils la couvrent ensuite de terre, sur laquelle ils élevent une espece de monument en pierre. Les vieilles personnes qui n'ont point d'enfans, exigent ce même ministere de leurs amis ; en sorte qu'on peut dire que ces Sauvages croient réellement rendre service aux gens caducs, en les faisant périr par la mort la plus prompte, & que dans ce pays le parricide est inspiré & commis par le même principe d'humanité, qui nous le fait regarder avec horreur. Voyez *Helvetius* dans son Ouvrage *sur l'Esprit. Disc.* 2, p. 130.

La coutume dont nous venons de parler se pratique de la même maniere chez les Groënlandois.

Les Américains du Brésil, selon les relations du Médecin *Pison*, tuent les personnes qui sont attaquées de maladies incurables.

Nous ne citerons que ce qui se passe à cet égard chez les habitans de Terre-ferme. Aussi-tôt que

quelqu'un tombe malade, ſes parens le tranſportent ſur la montagne la plus voiſine, le mettent dans un paillaſſon qu'ils ſuſpendent entre deux arbres, chantent & danſent toute la journée autour de lui, & retournent enſuite tranquillement chez eux, après lui avoir laiſſé à boire & à manger pour une journée. Si pendant ce temps-là le malade ſe rétablit & reprend aſſez de force pour retourner chez lui, on le reçoit avec beaucoup de joie & d'appareil; continue-t-il d'être malade, on lui donne une ſeconde fois à boire & à manger; mais enfin le trouve-t-on mort, on l'enterre à l'inſtant, ſans aucune cérémonie, dans une foſſe, dans laquelle on met à côté de lui, pour la derniere fois, un peu de nourriture.

Cette coutume, au premier coup d'œil, paroît révoltante & contraire à la nature; mais elle étoit l'effet de la doctrine de la réſurrection ou d'une autre vie, où les facultés de l'homme devoient renaître dans un plus grand degré de perfection. Cette opinion diſpoſoit ces peuples à enviſager avec un ſang froid les approches de la mort, & à en demander l'anticipation comme un devoir ou comme une grace.

Ce preſſentiment d'une vie meilleure ou de la réſurrection & de la réunion des deux parties dont l'homme eſt compoſé, fit inventer aux Anciens

plusieurs systêmes pour en faire goûter le prix aux peuples. Les uns croyoient entrer, à l'instant de la mort, dans une vie meilleure, dans laquelle ils rempliroient les mêmes fonctions qu'ils avoient remplies ici-bas, mais dans un état plus parfait: les autres croyoient à la Métempsycose, qui n'étoit qu'un développement confus de l'idée innée de la résurrection, idée qui fit naître à Platon l'opinion que le supplice des méchans devoit consister dans la séparation de leur ame d'avec leur corps, parce que, selon lui, les hommes avoient dès le commencement été destinés à vivre éternellement par l'union intime de la même ame avec le même corps. Les Scythes établirent leur *Glysis-wall*, les Grecs, leurs *Champs Elisées*, ou l'endroit d'une vie nouvelle & plus heureuse après la mort.

Les anciens Russes étoient dans la persuasion que s'ils mouroient dans leur pays, ils ressusciteroient au même moment dans un autre; mais dans une condition préférable.

Les Turcs croient à une meilleure vie à venir, dans laquelle ils seront récompensés à proportion de leurs bonnes actions, par la jouissance d'un certain nombre de belles femmes.

Cette idée de la mort, à laquelle on joignoit toujours l'idée d'une vie meilleure, accompagnée de plus d'aisance & de commodités, portoit sans

peine les infirmes & les vieillards à renoncer à une vie languiſſante & remplie de calamités : entretenue de pere en fils, de génération en génération, elle étoit la conſolation des malheureux ; & afin d'arrêter le cours des ſouffrances, on anticipoit le terme que la nature avoit deſtiné à la vie de l'homme.

X I I.

Virginité point eſtimée de quelques peuples.

Quoique la jalouſie ſoit une des paſſions dominantes de l'homme, quoiqu'il dédaigne un plaiſir que des rivaux partagent avec lui, on voit par les Hiſtoriens, que dans les premiers âges la proſtitution n'excitoit ni ſcandale ni mépris.

Hérodote dit des anciens Thraces qu'ils accordoient à leurs filles la liberté de paſſer la nuit avec qui bon leur ſembloit. Le même Hiſtorien rapporte que chez les Babyloniens les loix religieuſes obligeoient les femmes du corps de la bourgeoiſie de ſe proſtituer, en forme d'expiation, une fois en leur vie, à des étrangers, près du Temple de Vénus ; chacune avoit ſa place marquée & ſéparée des autres par une corde tendue ; aucune n'oſoit ſe retirer, avant que quelque galant ne lui eût

jetté une piece de monnoie dans le ſein, & ne lui eût propoſé de l'emmener à l'écart, ce qui ne ſouffroit aucune difficulté. Les belles, élégantes dans leur parure, ſéduiſantes par leurs geſtes voluptueux, étoient bientôt en liberté : les autres reſtoient ſouvent une année entiere, & même juſqu'à la troiſieme année, ſans trouver un homme charitable qui les mît en état de grace.

Le Prophete *Baruck*, hiſtorien plus ancien qu'*Hérodote*, ajoute à ce ſujet que celles qui quittoient leurs places les premieres, mépriſoient leurs compagnes, qui reſtoient abandonnées & iſolées comme des perſonnes indignes qu'on leur déliât la ceinture. Tout ce que ce Prophete & *Hérodote* rapportent là-deſſus eſt amplement confirmé par *Strabon*.

Ce Géographe s'exprime ainſi à ce ſujet, *l.* 12 : « Les Medes & les Arméniens obſervent avec ſoin » les cérémonies ſacrées des Perſes : les Arméniens » adorent ſur-tout Anaïtis, & lui ont élevé divers » Temples, en particulier dans l'Aciliſene. Ils y » entretiennent nombre de perſonnes des deux ſexes » pour ſon ſervice, ce qui n'eſt pas étonnant : » ce qui l'eſt, c'eſt que les perſonnes les plus diſ» tinguées de la nation lui conſacrent leurs filles » encore vierges ; & c'eſt une loi parmi eux, » qu'elles ne ſe marient qu'après s'être long-temps

» proftituées à l'honneur de la Déeffe, & per-
» fonne ne dédaigne leur alliance.

Dans le Royaume de Tibet, il eft d'ufage de ne jamais prendre pour femme une fille qui ait encore fa virginité; il eft même du bel ufage que les meres, avant de marier leurs filles, les offrent aux étrangers pour vivre avec elles pendant le temps de leur féjour.

Après que la fille a pris congé de fon amant, elle le prie de lui faire quelque préfent pour fe fouvenir de lui, & du temps qu'ils ont paffé enfemble, & elle le porte fur elle comme un ornement. Celles qui font chargées de pareils ornemens font toujours les plus eftimées; on les préfere à toutes les autres. *Marc Paul* en parle dans fa relation des pays orientaux.

La même chofe fe pratique de la même maniere & avec les mêmes circonftances chez les Kamtfchadales.

Cet ufage fingulier fubfifte, au rapport de *Rennefort*, chez les habitans de l'Ifle Madagafcar.

M. *Gerber*, ci-devant Colonel d'Artillerie au fervice de l'Impératrice de Ruffie, nous a dit la même chofe à l'égard des Tauliftaniens.

En Amérique, & principalement au Bréfil, les filles profitent volontiers, avant qu'elles foient engagées dans les liens du mariage, de ce privi-

lege de galanterie qui favorise l'incontinence des voyageurs ; c'est avec toute la vivacité qu'inspire la nouveauté des plaisirs, & même sans témoigner la moindre honte, qu'elles s'abandonnent à tout homme qui se présente : leurs parens mêmes les offrent au premier venu avec empressement ; de sorte que, selon le rapport de *Lery*, il n'y en a pas une seule qui soit vierge en se mariant ; du moins sont-elles là-dessus de la meilleure foi du monde.

Les Sauvages de Quito ont assez de simplicité pour s'imaginer que si la personne qu'ils se proposent de prendre pour femme n'a pas été aimée par d'autres, c'est apparemment parce qu'elle est sans mérite : cette raison leur paroît convaincante ; ils ne supposent pas d'autre gardien à la vertu des femmes, que la laideur ou le défaut d'amabilité. Cependant il faut dire, à la louange de ces Américaines, que, malgré le défaut de leur éducation, aussi-tôt qu'elles sont mariées, elles renoncent, dès le moment même, à tout commerce de galanterie, & à toutes les anciennes liaisons qu'elles avoient formées dans le sein d'un libertinage autorisé par l'usage général.

Les Loix qui en Amérique se taisent sur les égaremens de la jeunesse, & sur les mœurs des personnes libres, parce qu'elles les regardent

comme de peu de conſéquence, deviennent plus ſéveres lorſqu'il s'agit d'un engagement ſérieux ; & elles élevent leur voix, en dictant ſans rémiſſion la peine de mort contre la femme qui commet un adultere. Cette punition capitale étoit écrite de la même maniere dans les loix des anciens Scythes ; cependant ce retour vers la ſageſſe n'a pas lieu chez tous les peuples. *Lacroze* dit que dans le Royaume de Batimena, ſitué ſur la côte de Malabar, non loin du Cap Camorin, il n'y a point de femme, de quelque qualité qu'elle ſoit, qui ne ſoit obligée, ſous peine de mort, de céder aux inſtances de quiconque la deſire ; & quand un homme oſe faire à une femme les propoſitions les moins délicates, ſi celle-ci lui refuſe ſes faveurs, l'homme eſt en droit de la tuer ſur le champ, & ce crime, autoriſé par la Loi, n'eſt ſujet à aucune punition.

M. *Muller*, Garde des Archives de la Cour de Ruſſie & Conſeiller d'État, rapporte que la même proſtitution eſt en uſage chez les Tſchutſches.

Regnard, dans ſes relations amuſantes, dit la même choſe des Lapons. Joannes Tornœus, un de leurs Paſteurs, étant perſécuté par un de ſes Paroiſſiens, qui le conjuroit de lui faire l'honneur de coucher avec ſa femme, & lui offroit encore ſix cens écus pardeſſus le marché, héſita quelque temps ; mais il trouva enfin qu'il valoit encore

mieux gagner ſon argent par charité, que de le déſeſpérer.

A Cumana, province de l'Amérique méridionale, & principalement à Terre-ferme, une femme n'étoit point du tout regardée comme une proſtituée, quand, par ordre & du conſentement de ſon mari, elle alloit coucher avec un autre homme; mais dès qu'elle le faiſoit ſans ſon aveu & ſans l'avoir prévenu, il avoit droit de la tuer.

On pourroit croire qu'en rapportant des anecdotes ſi contraires à nos mœurs, on les a inventées à plaiſir pour en amuſer le public, ou pour en impoſer; mais ce ſont des faits rapportés par les Écrivains anciens & nouveaux, eccléſiaſtiques & ſéculiers, par des Écrivains enfin qui ont été témoins de ces faits.

XIII.

Eſſai préliminaire avant le mariage.

L'uſage dont nous allons rendre compte differe peu des précédens : il s'agit de la coutume qui exiſte chez quelques peuples ſauvages, de faire coucher enſemble les jeunes perſonnes des deux ſexes, pour ſavoir s'ils ſe conviendront ou non. Quelqu'extraordinaires que doivent nous paroître

ces eſſais préliminaires pour le mariage, en ce qu'ils choquent la chaſteté de nos mœurs; néanmoins les peuples qui les ont adoptés, les ont cru ſuſceptibles de contribuer au bonheur de l'union conjugale. Voici quelle a ſans doute été leur maniere de raiſonner: Le mariage, ont-ils dit, étant un engagement ſérieux, il faut, pour le bonheur des époux, que le goût plutôt que la néceſſité, que les réflexions plutôt que le deſir d'une jouiſſance incertaine, décident de leur choix; ils n'ont donc pas voulu gêner l'inclination des filles, ni les contraindre à acheter, pour une nuit paſſée quelquefois dans l'indifférence, un déſeſpoir ſans retour, & des chagrins ſans conſolation.

C'eſt ſur ce ſyſtême qu'eſt fondée, ſelon toute vraiſemblance, la conduite des Africains du Congo. Ces Sauvages ſont dans l'habitude de faire coucher enſemble les jeunes fiancés, pour voir s'il regne entr'eux une véritable union. Se conviennent-ils, on les marie: ſi au contraire, après avoir paſſé la nuit l'un avec l'autre, ils ne ſe trouvent pas bien enſemble, & que l'on apperçoive entr'eux quelque germe de méſintelligence, alors ils ſont auſſi libres de ſe ſéparer, que s'ils ne s'étoient jamais vus.

Il paroît, d'après ce qu'*Ulloa* nous raconte du Quito, province du Pérou, qu'il en eſt de même dans certaines contrées de l'Amérique.

Cette coutume a existé autrefois dans les Isles Britanniques, & l'on trouve encore aujourd'hui des traces de cet usage dans plusieurs endroits de l'Irlande & de l'Ecosse ; & dans d'autres contrées de l'Europe, il ne s'est aboli que par l'augmentation des lumieres dont jouit ce siecle.

X I V.

Adoration du feu sacré & du soleil.

Le feu, par sa chaleur, par sa splendeur, par la vertu qu'il a de purifier les corps, a dû donner une grande idée de l'Etre Suprême, & être employé dans le culte qu'on lui rendoit. Dieu, pour se rapprocher en quelque sorte de nous, dit l'Écriture, a bien voulu adopter les usages reçus parmi les hommes, & se prêter à nos idées. Elle le compare au feu, & elle dit qu'il apparut sous la figure de cet élément à Moyse, à Daniel, aux Apôtres, &c.

L'usage du feu dans les cérémonies de religion subsistoit avant la Loi de Moyse, & même avant Abraham, parmi les Chaldéens ; les Rabins prétendent du moins que les habitans d'Ur en Chaldée jetterent Abraham dans le feu, sur son refus de l'adorer, & que Dieu le délivra par un miracle.

Les Hébreux désignoient l'astre qui nous éclaire par

par l'expreſſion de *ſerviteur*, eu égard à la majeſté de Dieu, qu'ils mettoient au-deſſus de tout.

La même dénomination s'étoit introduite chez les anciens Scythes, qui appelloient le ſoleil *Suen* & *Sun*, ce qui ſignifie en effet *ſerviteur* ou *fils*. Ils avoient le ſoleil, ainſi que le feu, en grande vénération.

Dans l'ancien temps, les Juifs ſe ſervoient du feu ſacré, lorſqu'ils offroient leurs ſacrifices à Dieu.

Les Scythes pratiquoient la même choſe; ils avoient dans leurs temples, aux pieds de leur Divinité, un autel de fer ou d'un autre métal, ſur lequel brûloit le feu ſacré; & ils entretenoient des Veſtales qui veilloient à ce que ce feu ne s'éteignît jamais. Si par hazard ce malheur leur arrivoit, elles n'oſoient point ranimer ce feu comme un feu ordinaire; il falloit qu'elles frottaſſent deux morceaux de bois l'un contre l'autre, juſqu'à ce que les étincelles produites par le frottement l'euſſent renouvellé.

Les Grecs, auſſi-bien que les Romains, obligeoient les Veſtales à entretenir le feu ſacré, ſous peine d'être rigoureuſement punies, ſi elles le laiſſoient éteindre: on exigeoit d'elles de très-grandes vertus pour ce miniſtere ſacré, & on les puniſſoit de mort, lorſqu'elles étoient convaincues d'avoir perdu leur virginité. A Rome, on creuſoit

une grande fosse auprès de la porte Colline ; & on y plaçoit un lit, une lampe allumée, du pain, de l'eau, du lait & de l'huile. Ils auroient cru commettre une abomination de laisser mourir de faim une personne consacrée au culte des Dieux, comme si le supplice auquel ils la condamnoient n'eût pas été aussi rigoureux. On renfermoit ensuite la Vestale en grand silence & avec toutes les marques de la tristesse la plus profonde, dans une litiere bien close, afin que le peuple n'entendît pas les cris qu'elle poussoit. Arrivés à l'endroit, le grand Pontife adressoit des prieres au Ciel ; on finissoit par faire descendre, au moyen d'une échelle, la coupable dans ce sépulcre, qu'on combloit avec précipitation.

On sait que les Grecs avoient des pyrophores ou *porte-feux* qui marchoient à la tête de l'armée, & qui tenoient dans leurs mains des vases remplis de feu, comme le symbole d'une chose sacrée. Ils étoient si respectés, que c'eût été un grand crime, même aux ennemis, de les attaquer.

Cette extrême vénération pour le feu a existé de tout temps chez les anciens Orientaux ; mais les peuples qui ont porté le plus loin cet hommage sont sans contredit les Guebres. On sait que cette nombreuse nation est originaire des anciens Persans. Ces peuples qui se sont dispersés dans

presque toute l'Asie, s'appellent aux Indes, d'après leur ancien nom, *Parsis;* mais en Perse, on les nomme *Guebran*, mot arabe, qui veut dire infidele. Les Arabes attribuent en effet ce surnom à tous ceux qui ne sont pas de leur secte, sans en excepter les Chrétiens.

Les Guebres ont formé des établissemens dans diverses Provinces de la Perse, dans la Caramanie déserte & vers le Golfe Persique ; mais en beaucoup plus grand nombre dans la province de Kerman & dans la ville de Yesd. Comme c'est-là leur demeure fixe, on en a tiré des Colonies pour les distribuer dans d'autres villes de la Parthide, aujourd'hui la Perse, & Ispahan en a reçu dans son enceinte une partie considérable.

Les émigrans qui ont passé aux Indes se sont répandus vers le fleuve Indus & dans la province de Guzurate ; il se trouve une de leurs Colonies à Surate, ville que le commerce a rendue célebre parmi les Européens.

Les Guebres prétendent devoir leur religion à Zoroastre, dont ils honorent la mémoire ; ils prétendent qu'il reçut du Ciel un Livre où étoient écrites la Religion & les Loix qu'il leur enseigna ; ils ajoutent qu'il leur a été donné un supplément de ce Livre sacré par le second Zoroastre, qui a vécu entre le commencement du regne de Cyrus

& la fin du regne de Darius, fils d'Hyſdaſpe, environ ſix cens ans après le premier Zoroaſtre. C'eſt par un des principes de cette religion qu'ils ont une vénération ſi profonde pour le feu, qu'ils en entretiennent toujours dans pluſieurs grandes villes des Indes, mais principalement à Baku. A dix lieues de cette ville s'élevent pluſieurs temples de pierre; entre ces temples, tous autrefois deſtinés au même uſage, il y en a un plus remarquable que tous les autres dans lequel, à côté de l'autel, on a pratiqué un tuyau de trois pieds de haut, duquel ſort continuellement une flamme bleue. Les Indiens prétendent que ce feu ſe trouve là depuis le déluge, & ſe perſuadent qu'il ne s'éteindra qu'à la fin des ſiecles. C'eſt pour voir ce fameux temple que les pélerins viennent s'y rendre de toutes parts, ſoit pour mériter le pardon de leurs propres péchés, ſoit pour obtenir l'expiation de ceux des autres. Ce feu n'eſt cependant pas le ſeul qu'on entretienne dans l'Empire; on en trouve encore dans les Indes quantité d'autres qui ont leurs temples particuliers.

Les Natſchès de la Louiſiane, qui adorent le ſoleil de la même maniere que les anciens Perſans & que tous les autres peuples qui s'étendent de la Perſe juſqu'à la mer de Tatarie; les Natſchès, dis-je, ont auſſi des temples deſtinés au feu ſacré,

dans lesquels ils laissent des gardiens chargés de l'entretenir.

Le grand Chef des Natschès prend toujours la qualité de Frere du Soleil : tous les matins il honore de sa présence le lever de son frere aîné, & le salue par plusieurs hurlemens dès qu'il paroît sur l'horison ; ensuite il donne ordre qu'on allume son calumet, c'est-à-dire, sa pipe, & il lui fait une offrande des trois premieres gorgées qu'il respire.

Les Mexicains & les Péruviens avoient aussi des Vestales chargées expressément d'entretenir le feu sacré dans les temples, ainsi que l'attestent les Auteurs de l'Histoire universelle de l'Amérique, *tom.* 1, *p.* 81. Manco Capac leur ordonna d'adorer le soleil ; il lui bâtit des temples, & abolit les sacrifices humains, même les sacrifices des animaux.

X V.

SCHAMANS, Prêtres ou Sorciers, honorés comme Prophetes chez certains peuples.

Le nom de *Schaman*, selon l'interprétation qu'en donne *Kœmpfer*, signifie *un homme sans passions*. Les Chinois l'expliquent à-peu-près de

même, en disant que c'est un homme qui sait appaiser ses passions.

Les anciens Mongoles & les Tatares donnoient ce nom à celui qui, parmi eux, faisoit l'office de Prêtre. Voyez l'*Histoire de la Dynastie des Mongous, par le Pere Gaubil*, pag. 143.

Strabon, liv. 15, fait déja, de son temps, mention de ces Schamans, qu'il appelle *Germanes*.

Les Bactriens, selon ce que nous apprend *Bayer*, dans son Histoire de la Bactriane, s'en sont également servis; ils les appelloient Σαρμαναῖ. Les Malabares avoient autrefois leurs Schamans; ils prétendoient que c'étoit d'eux que leurs *Tamuli* ou leurs Lettrés avoient reçu tous leurs principes de Philosophie. Voyez l'*Histoire des Missions aux Indes Orientales*, pag. 1, chap. 5, §. 5.

Les Indiens modernes conservent encore les livres composés par leurs Schamans; ils les lisent assidument; & la vénération qu'ils y attachent, fait qu'ils les gardent & les citent avec autant de soin que nous conservons les écrits des anciens Auteurs Grecs & Romains.

Il n'y a pas jusqu'aux Grecs, qui, selon le témoignage de *Clément d'Alexandrie*, n'aient eu des Schamans chez eux.

Les Bratzki ou Burattes, les Jakutes, les

Kamtſchadales, & enfin la plus grande partie des peuples de la Sibérie, ont encore de nos jours des Schamans, qui font le métier des Prêtres; ils prétendent avoir une communication avec les Dieux, & ſe vantent d'avoir, par le ſecours de l'inſpiration divine, le don de prophétie, & celui de guérir les malades.

Quand ils ſe livrent à l'enthouſiaſme divinatoire, ils ſe revêtent de cornes & d'un manteau de cuir, chargé d'une infinité de pieces de fer contournées ſous toute ſorte de formes & d'hieroglyphes. Ainſi vêtus, ils font des grimaces affreuſes, ſautent en l'air, prennent des attitudes de toute eſpece, en faiſant un bruit terrible avec les chaînes de fer dont ils s'entourent le corps. Après avoir préludé par toutes ces contorſions, ils prennent leur tambour magique, ſur lequel ils frappent ſans diſcontinuer, en diſant qu'ils appellent les Dieux à leur aide. A meſure qu'ils battent la caiſſe avec plus de force, ils redoublent leurs grimaces. Après que cette eſpece de frénéſie a duré fort long-temps, ils tombent tout-à-coup & ſi lourdement, qu'on croiroit qu'ils ſont morts ſubitement, ou du moins qu'ils ſont tombés en léthargie; mais peu-à-peu ils reprennent leurs ſens, & faiſant comme s'ils ſe réveilloient d'un profond aſſoupiſſement, ils répondent du

mieux qu'ils peuvent, aux queſtions qu'on leur a faites.

La Secte de *Tay-bou-to-ni*, au Tunkin, a une eſpece de Schamans, qui prétendent avoir, de la même maniere que ceux de Sibérie, l'heureux ſecret de guérir toutes ſortes de maladies.

Les Eſquimaux, les Groënlandois & les Lapons, ont auſſi des Schamans, qui ſe glorifient de poſſéder les mêmes privileges.

Les Schamans du Bréſil paſſent pour être ſupérieurs à tous les autres, dans les talens de la magie; une de leurs cérémonies conſiſte à ſouffler ſur ceux qui danſent autour d'eux, pluſieurs gorgées de tabac, en leur diſant: prenez & recevez l'eſprit de force, avec lequel vous vaincrez tous vos ennemis.

Finiſſons par une anecdote que *Wafer* rapporte ſur les *Pawaweres*, peuples du détroit de Daria, & qui ſe trouve dans les Voyages de Dampierre autour du Monde, tom. 3, pag. 236. Des pirates Anglois ayant demandé un jour aux Pawaweres s'il arriveroit bientôt des vaiſſeaux Européens, les Magiciens des Pawaweres, après beaucoup de grimaces, de contorſions & de poſtures burleſques, commencerent à faire un bruit épouvantable, en frappant les uns contre les autres, des pierres, des coquilles & des os de dif-

férens animaux; ensuite, après bien du tintamarre, ils devinrent tout-à-coup tranquilles, & tombant, pour ainsi dire, évanouis, ils resterent en cet état comme morts, jusqu'à ce que revenant un peu à eux, ils se releverent, & déja toute l'assemblée croyoit qu'on alloit entendre prononcer l'oracle. Cependant les sorciers voyant que leur génie familier ne vouloit point encore leur faire la réponse qu'ils desiroient, recommencerent à faire des contorsions de possédés, briserent tout, jetterent tous les meubles hors de la cabane, & après mille évocations, voyant que la réponse n'arrivoit pas encore, ils finirent par pousser & culbuter les hommes eux-mêmes & les pirates hors de la cabane; tout ce train ayant à la fin cessé, ils prononcerent leur oracle, & prédirent aux pirates que dans dix jours ils appercevroient deux vaisseaux, & que le matin du jour de leur arrivée, on entendroit deux coups de canon; qu'un des pirates mourroit alors, & qu'en allant à la rencontre des vaisseaux, ils perdroient un fusil. Tout ceci, si l'on en croit Wafer, arriva très-exactement & sans l'omission de la moindre circonstance.

CHAPITRE IV.

Conformité entre les Coutumes Péruviennes & celles des Chinois.

LA comparaiſon qui vient d'être faite entre les coutumes des Américains & celles des peuples qui ont vécu dans l'Ancien-Monde dès la plus haute antiquité, prouve que la population de l'Amérique remonte aux temps les plus reculés. Il s'agit maintenant de découvrir quels ſont les peuples qui ont pu tranſmigrer de notre Continent dans le nouveau. C'eſt ce qui ſe développera en comparant plus particuliérement les coutumes des Américains, d'un côté avec celles des Chinois, & d'un autre avec celles des habitans de la côte occidentale de l'Afrique.

I. La forme du corps des Chinois ne leur eſt pas particuliere; on ſait qu'ils ont les yeux petits, le nez épaté & renfoncé, les joues bourſouflées, d'où il ſort de gros os; ils ont la bouche large, les dents petites, peu de poil au menton, les épaules quarrées, les jambes courtes; ils ne ſont pas hauts de ſtature; leur taille eſt communément de quatre pieds; ils ont le corps fort ramaſſé &

trapu, ce qui les rend d'une force peu commune.

Si l'on ajoute foi à ce que MM. *Cook*, *Banks* & *Solander* rapportent au ſujet des habitans de la baie du Bon-Succès, ſituée ſous le 54e degré 44 minutes de latitude ſeptentrionale, & ſous le 66e degré 15 minutes de longitude occidentale, l'on trouve la même phyſionomie & la même ſtature parmi ces habitans, puiſque, ſelon ces Voyageurs, ils ont le viſage large & applati, le nez renfoncé, avec des narines fort ouvertes, de petits yeux noirs, des joues fort ſaillantes, une groſſe & large bouche, de petites dents, des cheveux noirs & luiſans qui leur deſcendent ſur les oreilles & ſur le front; du reſte, ils n'ont, comme tous les Américains, preſque point de barbe.

Si l'on trouve tant de reſſemblance, pour le phyſique, entre les Chinois & les peuples qui habitent la Pointe ſituée à l'extrémité la plus reculée du Nouveau-Monde, ou du Cap Horn, de quel poids ne ſera point la conformité de leurs uſages?

II. Les Péruviens connoiſſoient quatre grandes fêtes dans l'année: la principale, établie à Cuzko, capitale du Païs, ſe célebroit auſſi-tôt après le

coucher du ſoleil ; la ſeconde & la troiſieme ſe fêtoient au temps des équinoxes ; la quatrieme étoit appellée la Fête des Chevaliers, & n'avoit point de jour fixe.

Ces fêtes des Péruviens ont un ſingulier rapport avec celles des Chinois, tant relativement à leur nombre, qu'eu égard au temps où elles ſe célébroient. Indépendamment des ſacrifices qui avoient lieu chez les Chinois aux deux ſolſtices, il y en avoit deux autres aux équinoxes, ſavoir, à celui du printemps, pour obtenir du *Chang-Tien* qu'il bénît la culture & les ſemences de la terre ; & à celui d'automne, afin qu'après la récolte des fruits, & la dîme prélevée, on pût offrir en actions de graces les prémices au même Chang-Tien.

III. La maniere de compter l'année des Péruviens & des Mexicains s'accordoit parfaitement avec celle des Chinois, qui l'avoient priſe eux-mêmes des Égyptiens. L'année, chez les Péruviens & les Mexicains, comprenoit, comme anciennement chez les Égyptiens, 365 jours, leſquels étoient partagés en dix-huit mois. En effet, chaque mois conſiſtant en 20 jours, ce qui faiſoit 360 jours, les 5 jours excédans étoient pour eux des jours de réjouiſſance, pendant leſquels ils s'abſtenoient abſolument de tout travail ; leur ſe-

maine consistoit en 13 jours, & leur siecle en 4 semaines d'années, c'est-à-dire, en 52 ans.

Cette division ou répartition de l'année est précisément la même que celle que l'on trouve chez les Chinois & les Égyptiens; voyez *l'Histoire universelle de l'Amérique*, tom. II, p. 37, & *Gerh. Vossius*, *Idolol.* l. 1, ch. 28.

IV. Les Rois du Pérou, ainsi que les Empereurs de la Chine, s'appelloient Fils du Soleil; parce qu'ils prétendoient les uns & les autres tirer leur origine de cet astre divin. Manco Capac, qui rassembla les Sauvages du Pérou épars dans les forêts, se disoit Fils du soleil, envoyé par son pere pour apprendre aux hommes à être bons & heureux. *Herrera*, dans son *Histoire de l'Amérique*, vol. III, p. 204, remarque que les Mexicains & les Péruviens reconnoissoient, avant l'arrivée des Espagnols, un Etre Suprême, créateur du ciel & de la terre; qu'ils honoroient le soleil, la lune, l'étoile du matin, la terre, & qu'ils entretenoient continuellement le feu sacré devant l'autel de leurs temples les plus respectés.

Delà viennent les titres que les Chinois prodiguent à leur Empereur, lorsqu'ils l'appellent *Schun-Tien-Fou*, c'est-à-dire, celui qui a une entiere résignation à la volonté du Ciel; *Bogda-Chan*, le Chan le plus saint de tous; *Schunt-Tchou*, le saint

Empereur. Delà vient encore que dans les acclamations publiques ils s'écrient à ſon paſſage, *Wan-Sui*, vive dix mille ans (c'eſt-à-dire, pendant une longue ſuite d'années), qu'il ne périſſe pas, en le comparant ainſi au ſoleil qui ne peut périr.

C'eſt delà auſſi que les Américains immolerent à Saturne, ſous le nom duquel on n'entendoit autre choſe que le ſoleil (comme le prouve *Gerard Jean Voſſius, de origine & progreſſu Idolol.* l. 2, c. 4), les plus beaux & les plus diſtingués d'entr'eux. Les Phéniciens n'adoroient pas ſeulement le ſoleil, mais ils lui faiſoient encore les mêmes offrandes. *Porphyre* (*de abſtinent. animal.*, l. 2) s'exprime ainſi : « Dans les grandes calamités, » comme des défaites, des ſéchereſſes, des peſtes, » les Phéniciens ſacrifioient à Saturne d'un con- » ſentement unanime tout ce qu'ils avoient de » plus cher ».

V. Dans l'enceinte de la ville de Cuzko il y avoit autrefois un arpent de terre, dont le défrichement étoit défendu à tout habitant, ſous les défenſes les plus expreſſes ; il étoit particuliérement deſtiné pour le Monarque & ſa famille, qui ſe réſervoient l'honneur de le labourer. La femme du Monarque apprenoit aux Indiennes à filer, à tiſſer le coton & la laine ; elle leur enſeignoit tous les exercices convenables à leur ſexe ; & tout ce qui regarde l'économie domeſtique.

Les Empereurs de la Chine ſe réſervent de même un arpent de terre, pour le labourer avec leur famille. De pareils faits prouvent qu'on n'a pas avancé de ſimples conjectures, en diſant que les Péruviens ſont des deſcendans des Chinois.

Il eſt certain que dès le commencement même de la Monarchie chinoiſe, il fut réglé & ſtatué, ſous Ching-Nong, que l'Empereur ſeroit, par les conſtitutions de l'État, obligé de cultiver quelques ſillons, & de faire la récolte des grains qu'il offriroit en ſacrifice à l'Etre Suprême, pour ennoblir en quelque ſorte une profeſſion ſi pénible. Ching-Nong fit auſſi planter des mûriers dans l'enclos de ſon Palais, & y éleva des vers-à-ſoie, pour engager les Grands à ſuivre ſon exemple. Il obligea de même l'Impératrice & ſes femmes à faire des ouvrages à l'aiguille, pour engager les Dames chinoiſes à ſe livrer à une ſemblable occupation: exemples qui ont été utiles à l'Empire; puiſque c'eſt aujourd'hui une maxime générale du Gouvernement de la Chine, que l'Empereur doit labourer la terre avec ſa famille, & que l'Impératrice doit filer. Si l'homme laboure les champs, diſent les Chinois, la famille aura de quoi ſe nourrir; & ſi la femme file, la famille aura de quoi s'habiller. Les Empereurs d'aujourd'hui donnent encore eux-mêmes cet exemple aux hommes, afin

qu'il n'y ait perſonne qui n'eſtime l'agriculture. L'Impératrice le donne aux femmes, pour leur inſpirer le goût du travail.

VI. C'eſt pour avoir honoré par leurs mains les travaux de premiere néceſſité, & en cherchant le bonheur de leurs peuples, que les Monarques péruviens & chinois ont exercé un pouvoir abſolu dans les affaires civiles & eccléſiaſtiques : outre cela, dans les deux Empires la police étoit ſi ſage, qu'elle n'étoit ſujette à preſqu'aucune réforme ; ce qui fait voir de quelle influence peut être ſur les États le bon exemple des Souverains. A la Chine, l'Empereur Tchuen-Hio joignoit déjà le Sacerdoce à la Couronne ; il régla qu'il n'y auroit que l'Empereur qui offriroit ſolemnellement des ſacrifices au Seigneur du Ciel. C'eſt ce qui s'eſt toujours obſervé, & ce qui s'obſerve encore maintenant ; car l'Empereur ſeul eſt le Pontife, & a ſeul le droit d'offrir les ſacrifices dans le temple du Ciel : s'il arrive que ſon âge ou quelque maladie ne lui permette pas d'aller au temple, pour y faire les fonctions de Sacrificateur, il députe un Prince ou un Grand de l'Empire pour tenir ſa place, & pour s'acquitter de ce devoir de religion.

VII. *Garcilaſſo de la Vega*, qui a écrit l'hiſtoire des Incas du Pérou, rapporte que les Eſpagnols ayant pénétré dans l'intérieur d'un temple, y trouverent

trouverent un tableau repréſentant un grand dragon auquel le peuple du pays rendoit hommage.

Or, on ſait que l'Empire de la Chine a un dragon dans ſes armes. *Trigantius* (*de expeditione apud Sinas*, l. 4, p. 38) dit : « Les Empereurs de » la Chine ont choiſi un dragon pour leurs armoi- » ries & pour celles de la Famille Impériale, » à l'excluſion de toute autre ». Il eſt donc probable que les Péruviens auront adopté ce ſymbole en mémoire de leur origine.

VIII. Les Créoles du Pérou, dit *Frezier*, font un cas particulier d'un petit pied : celle qui l'a le plus petit, paſſe pour la beauté la plus parfaite ; & comme l'envie de plaire exiſte chez toutes les femmes du monde, les Péruviennes guidées par l'eſprit de coquetterie, mettent de bonne heure leurs pieds à la torture dans des ſouliers fort étroits.

Tout le monde ſait qu'à la Chine c'eſt un grand mérite parmi le beau ſexe d'avoir le pied fort petit, & il eſt vraiſemblable que ce ſont les Chinoiſes qui ont introduit cette mode dans le Pérou ; car quoique *Frezier* ne parle dans ſes Voyages que des Créoles, ſans faire mention des Indiennes, il eſt certain que cette coutume exiſtoit au Pérou avant l'arrivée des Eſpagnols, & qu'encore aujourd'hui on façonne leurs pieds

au moyen d'une chaussure étroite. Les Créoles ont donc adopté cette mode des Indiens, de même que ceux-ci l'auront copiée d'après les Chinois, leurs ancêtres.

L'Impératrice *Ta-Kia*, épouse de *Tche-Ou*, dernier Empereur de la Dynastie de *Chang*, fit regarder la petitesse des pieds comme un des plus grands agrémens du sexe, parce que les ayant elle-même fort petits, elle les serroit avec des bandelettes, comme si elle eût affecté de se procurer un agrément qui étoit réellement en elle une difformité. Ce fut-là une sorte de beauté que toutes les femmes se procurerent à son exemple; & cette opinion s'est tellement perpétuée, & est si fort en usage, qu'une femme se rendroit méprisable, si elle conservoit à ses pieds leur grandeur naturelle. Le vrai motif de cet usage fut sans doute d'obliger les femmes à la retraite & au travail.

IX. Les Américains d'aujourd'hui cultivent la terre, & habitent dans des cabanes qui sont ouvertes & que l'on peut transporter où on veut. Le même usage avoit lieu chez les Phéniciens & les Chinois. Entre une foule de témoins, il suffit de citer *Festus*: » Les cabanes Phéniciennes sont » appellées *Mapalia*; & comme rien n'y est ren- » fermé sous la clef, on donne le même nom à » ceux qui sont sans mœurs ou sans frein ».

X. Les Américains portent leurs Divinités avec eux, dans leurs voyages de mer ; ils ont même la coutume de les attacher à leurs canots. Les Chinois le font encore, & les Phéniciens l'ont pratiqué de même, dans tous les temps. *Hérodote* s'exprime ainsi à ce sujet : » La statue de Vulcain » ressemble à celles des Dieux Pataiques, que les » Phéniciens mettent à la proue de leurs vais» seaux » (lisez à la poupe). *Hesychius* parlant de ces Dieux Pataiques, dit également que ce sont ceux que les Phéniciens placent à la poupe de leurs vaisseaux.

XI. Les hiéroglyphes ont été en usage chez les Egyptiens ; ils s'en servoient pour voiler au peuple les secrets de la Religion, ou pour la lui rendre plus respectable. On voit par un fragment de *Sanchoniathon*, qu'*Eusebe* nous a conservé, que les anciens hiéroglyphes des Egyptiens ne sont autre chose qu'un raffinement d'une écriture en peinture usitée parmi eux.

Cet usage d'exprimer ses pensées par des hiéroglyphes, passa des Egyptiens aux Chinois, & des Chinois aux Américains ; car du temps que les Péruviens & les Mexicains n'avoient point de caracteres alphabétiques, ils se servoient de différens chiffres & de figures, ou de marques particulieres, pour exprimer certaines choses.

La premiere fois que les Eſpagnols arriverent dans le Mexique, Montezuma, qui régnoit dans ces contrées, envoya au-devant d'eux un certain nombre d'Ecrivains très-experts, qui, par des figures qu'ils traçoient ſur de grandes toiles de coton, marquoient exactement tout ce qu'ils avoient vu. Ces ſortes de caracteres répondoient aux anciens hiéroglyphes; chaque figure ſignifioit un ou pluſieurs mots.

Que ceci ſoit un fait inconteſtable, c'eſt ce que prouvent les temps poſtérieurs; car lorſque les Mexicains, après l'invaſion des Eſpagnols, eurent embraſſé la foi Chrétienne, ils exprimerent encore par des figures nos principales prieres. Pour rendre par exemple ces paroles, *je me confeſſe*, ils peignoient un Indien à genoux devant un Religieux. Pour exprimer *à Dieu tout-puiſſant*, ils deſſinoient trois têtes ornées de couronnes. Le viſage rayonnant d'une femme, qui tient un enfant dans ſes bras, repréſentoit la Sainte Vierge. Saint Pierre & Saint Paul étoient caractériſés par deux têtes couronnées, & accompagnées, l'une d'une épée, & l'autre de deux clefs. Voyez *Eſſai ſur les Hiéroglyphes des Egyptiens*, du Docteur *Warburthon*. D'ailleurs les Mexicains & les Péruviens employoient anciennement encore un autre moyen pour ſuppléer à l'écriture; ils ſe ſervoient

principalement de leurs *Quipos*. Le mot *Quipu* ſignifie littéralement un *nœud*, & dans un ſens plus étendu, un *compte*, un *détail*, ou l'abrégé de quelque choſe.

On trouve encore la même coutume chez les *Bratyki* ou Burattes, peuple de la Sibérie, voiſin des Chinois; ils n'ont point d'alphabet, & leur ignorance eſt telle, qu'incapables d'écrire, ils ne peuvent ſe tirer d'affaire qu'en exigeant des voyageurs qui paſſent par leur pays, l'exhibition de leurs paſſeports, ſous le ſceau deſquels il ſe trouve des cordelettes, ſur leſquelles ils ſont autant de nœuds que les voyageurs doivent avoir de chevaux. Encore une remarque au ſujet des *Quipos*. Les Péruviens s'en ſervoient pour compter le nombre d'habitans, leur âge, leur famille, les droits annuels qu'ils payoient à leurs Incas, l'état des troupes, la liſte des naiſſances & des morts, &c. Mais ces *Quipos* ne portoient point par eux-mêmes une ſignification intrinſeque; on ne pouvoit pas s'en ſervir comme de l'alphabet, dont chaque lettre a une acception invariable. Il eſt vrai qu'on pouvoit entretenir, par leur moyen, une correſpondance exacte; mais il falloit à chaque fois convenir de la ſignification qu'on donnoit aux fils de telle ou telle couleur, car le ſens qu'on leur attribuoit étoit abſolument arbitraire. Ainſi,

par exemple, lorſqu'un Inca envoyoit un Ambaſſadeur à un autre Souverain, hors de ſon pays, celui-ci pouvoit ſans doute comprendre l'intention de l'Inca, parce qu'auparavant le Miniſtre Péruvien lui en donnoit l'explication, ou parce qu'il avoit déja la clef de l'énigme. Les Quipos ne purent donc jamais ſervir à tranſmettre à la poſtérité l'hiſtoire du pays. Auſſi *Garcilaſſo de la Vega*, qui deſcendoit en ligne directe des Incas, & qui nous a le premier atteſté l'uſage de ces nœuds de différentes couleurs, ne nous en parle-t-il pas d'après l'hiſtoire de ſa nation, mais d'après la tradition verbale de ſes ancêtres.

Les Quipos forment encore un objet de reſſemblance entre les Péruviens & les Chinois; car avant que les Chinois ſe fuſſent ſervis de leurs chiffres d'aujourd'hui, ils employoient auſſi des nœuds pour exprimer leurs volontés, & faire paſſer leurs intentions juſques dans les contrées les plus éloignées (1).

---

(1) Si je n'étois pas ſcrupuleux dans le choix des témoignages des faits hiſtoriques que je rapporte, je pourrois ajouter ici un point de comparaiſon du plus grand poids; mais, en premier lieu, une ſeule perſonne a été témoin du fait; en ſecond lieu, aucun autre Écrivain n'en a jamais parlé. Cependant comme il m'a été rapporté par

Je crois qu'il eſt difficile de conteſter le rapport qui réſulte de ces comparaiſons, & les conſéquences que l'on en peut tirer ; cependant je raſſemblerai encore de nouvelles preuves, pour ne laiſſer aucun doute à cet égard. Si l'Etre ſuprême n'a pas créé un premier homme dans

---

un témoin oculaire, je crois devoir en faire mention, parce que ce fait pourra ſervir à diriger les recherches de quelques curieux.

Pendant mon ſéjour en Ruſſie, je reçus la viſite d'un Officier françois qui avoit parcouru les Indes orientales & occidentales. Entre pluſieurs autres curioſités, il apperçut dans mon appartement différentes petites idoles telles qu'on en voit au Tangut & à la Chine, & il me demanda par quelle voie ces idoles américaines m'étoient parvenues ; je lui répondis qu'elles ne venoient point de l'Amérique, mais du Tangut & de la Chine. Je les avois regardées, repliqua-t-il, comme américaines, parce que, dans une expédition que je fis autrefois dans ce Continent, j'eus le bonheur de découvrir ſous terre une quantité conſidérable d'idoles qui étoient de la même ſtructure, & avoient la même conformation de viſage. Je les ai conſervées long-temps comme une très-grande curioſité, eſpérant que, de retour dans ma patrie, je pourrois les vendre à très-haut prix ; mais me trouvant un jour dans la néceſſité, je les vendis à un Eſpagnol, qui m'en paya une ſomme aſſez conſidérable.

S'il étoit poſſible d'ajouter une foi entiere à ce rapport, ce ſeroit une preûve déterminante en faveur de mon opi-

chaque partie du monde, mais un ſeul dans tout l'univers ; ſi ce premier homme a demeuré en Aſie, & ſi ſa poſtérité s'eſt étendue au-delà de l'Aſie, pour aller peupler les autres parties de la terre, il ne ſeroit pas étonnant que les Péruviens euſſent tiré leur origine d'anciens peuples Aſiatiques, tels que les Chinois ; & après avoir montré la reſſemblance de ces deux Nations, il ne s'agiroit plus que d'examiner comment les Chinois ont oſé affronter les mers, & entreprendre un auſſi long trajet.

Je conviens que leurs Colonies ont pu l'entreprendre par la mer Pacifique, & que les Chinois en s'ouvrant un paſſage par cette mer, ont pu ne devoir qu'au haſard le bonheur d'aborder aux côtes de l'Amérique ; mais je crois auſſi qu'ils n'ont pas fait ce trajet ſans s'arrêter, & qu'ils ont au contraire rencontré ſur leur chemin des Iſles où ils ont eu le temps de ſe repoſer, & de rafraî-

---

nion, que les Américains ſont des deſcendans des Chinois ; mais comme il ſeroit hazardeux de s'en tenir à ce ſeul témoignage, j'attendrai, pour y ajouter une croyance entiere, que les Écrivains eſpagnols nous aient donné un recueil des curioſités & des antiquités de l'Amérique ; ou que le poſſeſſeur actuel des idoles dont j'ai parlé ci-deſſus, ait déterminé à quel peuple on peut en attribuer l'invention.

chir leurs équipages. Mais, dira-t-on, les vaiſſeaux des Chinois étoient trop foibles pour ſoutenir un voyage auſſi fatigant par ſa longueur. Je répondrai à cela, que cette hypotheſe n'eſt pas généralement vraie, comme je l'ai déja prouvé; mais d'ailleurs, ſuppoſé même que cela fût, ſi les Chinois ont fait, comme il eſt à croire, ce voyage à petites journées, leurs vaiſſeaux auront pu ſoutenir la traverſée juſqu'à ſon terme. Les payſans Ruſſes des environs de Jakuzk ont bien pu pénétrer, avec leurs miſérables canots, par la Lena, la mer Glaciale, & le cap Tſchukozkoi, juſqu'à l'embouchure du fleuve Anadir, en ſe pourvoyant, chemin faiſant, des vivres néceſſaires pour continuer leur route. Or ſi des gens peu exercés dans le pilotage, ont pu faire ce chemin périlleux, pourquoi les Chinois n'auroient-ils pas entrepris une courſe, il eſt vrai, beaucoup plus longue, mais auſſi bien moins dangereuſe? D'où ſont venus les habitans qu'on a trouvés ſur les Iſles découvertes ſous Philippe II, Roi d'Eſpagne, auxquelles on a donné fort mal-à-propos le nom d'Iſles de Salomon? Voudroit-on que les Américains y aient tranſporté des colonies, eux qui n'ont jamais eu de vaiſſeaux? Ce ſont donc, au contraire, comme on n'en peut douter, les Chinois, qui ſe ſont tranſportés juſques-là, & en

ce cas-là, on ne pourra plus faire d'objections sur la longueur du chemin, & sur l'énorme distance qui sépare la Chine de l'Amérique.

Il paroît constant qu'outre le Pérou, les Chinois ont encore peuplé d'autres parties de l'Amérique. Un Auteur bien estimable, qui s'est acquis une réputation bien méritée par ses recherches pénibles sur la littérature & l'histoire des peuples orientaux, M. *de Guignes*, en un mot, vient à l'appui de ce sentiment, & prouve par des faits incontestables que les Chinois avoient établi un commerce florissant dans l'Amérique septentrionale, dès l'an 458 de l'ere chrétienne, & que le centre de leur commerce subsistoit principalement dans la partie située vers le nord-ouest de la Californie : voyez son livre intitulé *Remarques géographiques & critiques sur la position des contrées de l'Asie & de l'Amérique septentrionale*. MM. *Engel* & *Robert de Vaugondy*, avantageusement connus dans la république des lettres, se réunissent pour cette opinion, & nomment ce pays *Quivira*.

En consultant les annales de la Sibérie, nous voyons qu'avant la découverte qu'en fit l'Ataman des Cosaques, Jermak, fils de Timothée, dans l'année 7092, selon le calcul des Russes, ou en 1583 de l'ere chrétienne, elle étoit habitée par

différens peuples idolâtres qui étoient ſoumis à un Roi nommé Kuczium, dont la domination s'étendoit ſur toute la Sibérie, juſqu'à la mer Glaciale, compris le Kamtſchatka. Ce Roi dépendoit du Royaume de Tibet, & reconnoiſſoit avec ce Royaume la ſuzeraineté de l'Empereur de la Chine. Le peuple connu aujourd'hui ſous le nom de Kalmaks, formoit une grande partie de ſes ſujets, ce qui ſe manifeſte par la réponſe que le College des affaires étrangeres de la Chine donna à celui de Ruſſie, lorſque celui-ci demanda qu'on rendît à la Ruſſie les cent cinquante mille Kalmaks qui quitterent, il y a quelques années, la Ruſſie, pour reprendre leurs anciennes demeures dans le Royaume de Tibet; il déclara que cette demande ne pouvoit avoir lieu, parce qu'étant connus pour des anciens vaſſaux de la Chine, ces peuples, en regagnant leur ancienne patrie, n'avoient fait que ſuivre le droit des gens & l'équité.

Les annales de la Sibérie nous apprennent que les Kamtſchadales commerçoient alors ſur les côtes de l'Amérique ſeptentrionale qui leur ſont oppoſées, & qu'ils pratiquoient ce commerce depuis un temps immémorial. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Chinois ſont parvenus par le Kamtſchatka à Quivira ou dans la Californie:

leurs annales le disent expressément : ils ont donc pu peupler la Californie, le Chili, le Mexique, le Pérou, le Nicaragua, le Guatimala, la Nouvelle-Espagne & la Floride. Les usages, les cérémonies religieuses, les mœurs domestiques, enfin la maniere de bâtir pratiquée dans ces contrées de l'Amérique, qui ont une conformité parfaite avec ce qui se trouve en usage à la Chine, ne peuvent que venir à l'appui de cette opinion.

Après avoir établi la réalité du commerce des Chinois avec l'Amérique septentrionale, je m'appuierai de l'autorité d'un Auteur qui a eu l'occasion de consulter leurs annales, pour détruire les doutes que l'on pourroit avoir sur la maniere dont ils ont fait le trajet de la mer Pacifique, & dont ils sont parvenus à l'Amérique méridionale. *Marc Paul*, Voyageur vénitien, dont les observations se trouvent confirmées par le P. *Gaubil*, dans son Histoire de la Dynastie des Mongous, ainsi que par d'autres Géographes; *Marc Paul* dit » que l'Isle » de Zipangri, située dans la haute mer, est » éloignée du rivage de Mangi de quinze cents » milles ; qu'elle est fort grande, & qu'elle est la » principale de cette quantité innombrable d'Isles » répandues dans la mer du Sud, que les Marins » font monter au nombre de sept mille quatre » cent quarante-huit, dont la plupart sont habi-

» tées. Il n'y en a pas une ſeule où il ne croiſſe
» des arbres odoriférans & des moris, qui rendent
» une odeur fort agréable. On y trouve auſſi des
» parfums en abondance. Le poivre y eſt blanc
» comme la neige, & le noir y eſt en grande
» quantité; mais les étrangers n'y vont point né-
» gocier; il n'y a que les habitans de la province
» de Mangi qui aillent dans ces Iſles pendant
» l'hiver, & qui en reviennent pendant l'été, parce
» qu'il n'y a que deux ſortes de vents qui regnent
» dans ces parages, & qui ſont directement oppo-
» ſés : l'un ſert pour aller, & l'autre pour venir;
» le premier regne pendant l'hiver, & le ſecond
» pendant l'été ».

Ce que dit cet Auteur de cette grande quantité d'Iſles, des arbres odoriférans, des parfums & des différens vents auxquels on donne le nom de *Mouſſons*, ne convient ni aux Iſles du Japon, ni à ſes parages, mais plutôt à cette chaîne d'Iſles qui s'étendent depuis le ſud-eſt de la Chine, juſques bien avant dans la mer Pacifique; de façon qu'il faut entendre par l'Iſle de Zipangri, non pas le Japon, mais quelqu'une de celles qui forment ce vaſte Archipel; d'autant plus que l'Hiſtoire de la Chine dit que le Japon s'eſt de tout temps appellé *Ouo-dſi*, nom qui ne reſſemble en rien

à celui de *Zipangri*. Ce qu'ajoute *Marc Paul* au ſujet des vents eſt très-juſte.

Quant aux ſept mille quatre cent quarante-huit Iſles, on ne peut diſconvenir que ce nombre paroît exagéré ; mais ce Voyageur parle d'après les Chinois, qui aiment l'hyperbole : ils crient en forme de vœux, au paſſage de l'Empereur, *Van-Sui*, c'eſt-à-dire, vive dix mille ans ; & pour leurs Princes, *Syen-Sui*, c'eſt-à-dire, vivez mille ans ; ce qui ne ſignifie que la jouiſſance d'une longue vie : mais il s'enſuit de la connoiſſance que les Chinois avoient de ces Iſles, que l'eſpace qui ſe trouve depuis les dernieres juſqu'au Pérou, ſe trouvant peu conſidérable, en comparaiſon de celui qu'ils avoient parcouru, il n'eſt pas vraiſemblable qu'ils y aient borné leur courſe. La conformité qui ſe trouve entre leurs uſages & ceux des Péruviens, paroît enfin donner la certitude, qu'ils ont non ſeulement abordé dans ce pays, mais même qu'ils l'ont peuplé.

CHAPITRE V.

Conformité des Coutumes entre les Américains orientaux, & les peuples qui habitent l'occident de l'Afrique.

Si, malgré la diſtance immenſe qui regne entre la Chine & le Pérou, il exiſte une ſi grande conformité entre les peuples de ces deux régions, ſoit par rapport à leurs mœurs, ſoit relativement à leurs coutumes, il ne ſera pas étonnant que cette reſſemblance & cette analogie ſoient encore plus frappantes entre les habitans de l'Amérique orientale, & les Africains qui ſont vers le couchant; puiſque ces derniers ſont beaucoup plus près de l'Amérique que les Chinois. Voici les faits qui établiront cette vérité.

I. Les femmes des Hottentots portent, dès l'âge de douze ans juſqu'à leur mort, de petites bandes de cuir d'agneau ou de brebis, larges d'un petit doigt, qui leur couvrent les jambes, & qui s'étendent depuis la cheville du pied juſqu'au genou.

Les femmes, chez les habitans de la baie de Bon-Succès, portent, ſelon le témoignage de

Cook, *Banks* & *Solander*, un morceau de peau autour des hanches, & des lanieres autour de la cheville du pied.

Les habitans des Isles Caraïbes en Amérique, donnent aussi à leurs filles, dès qu'elles ont atteint l'âge de douze ans, la même espece de bandelettes, avec cette seule différence que celles des Caraïbes sont de coton, au lieu que celles des Hottentots sont de cuir de brebis ou d'agneau. Cette différence vient de ce que les Hottentots sont pasteurs de profession, & ont des troupeaux de brebis; au lieu que les habitans des Isles Caraïbes en manquent absolument. Cette chaussure est principalement destinée pour les femmes, parce que ce sont elles qui vont travailler dans les campagnes & dans les broussailles; elles ont par conséquent besoin de quelque chose qui garantisse leurs jambes contre les piquures des épines & des chardons.

II. En Afrique, les hommes & les femmes se passent un anneau aux narines.

Selon le rapport de *Cook*, *Banks* & *Solander*, les habitans de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande portent, comme une parure, sur leur nez percé, de petits chiffons & des arrêtes de poisson, de la longueur de cinq à six pouces; ils font aussi usage de pendans d'oreille de la même matiere.

III.

III. Lorſqu'une veuve chez les Hottentots a envie de ſe marier en ſecondes noces, elle eſt obligée de ſe faire couper une jointure des doigts pour chaque mari qu'elle prend après la mort du premier.

Au Darien, les maris, à la mort de leurs femmes, & les femmes, à la mort de leurs maris, ſe coupent le bout du doigt; en ſorte que l'inſpection ſeule de leurs mains indique s'ils ſont veufs, & combien de fois ils ont été mariés.

Une nation du Bréſil, appellée les Tucumans, obſerve la même coutume que les Hottentots; ils ſe font mutiler les doigts de la main gauche, avec cette différence cependant, que chez les Hottentots ce ſont les femmes veuves qui ſe coupent le bout des doigts pour pouvoir ſe remarier: au lieu que les Tucumanes ſe font cette opération toutes les fois qu'il meurt un de leurs proches parens.

IV. Les Hottentots, auſſi-bien que les habitans des Iſles Caraïbes en Amérique, courbent les membres de leurs morts; de maniere qu'on peut comparer leur figure à celle d'un enfant lorſqu'il eſt encore dans le ventre de ſa mere.

V. MM. *Cook*, *Banks* & *Solander* nous racontent, au ſujet des habitans de l'Iſle d'Otahiti, que la circonciſion ſe trouve établie parmi eux. Ils

difent qu'ils obfervent cette coutume pour fe conformer à la loi qu'ont introduit leurs ancêtres par un principe de propreté : ils ont de la haine & du mépris pour les incirconcis ; ils croient à un Etre Suprême, qu'ils nomment *Mauve*, ne fuivant d'ailleurs aucun culte ni aucune cérémonie religieufe, fi ce n'eft que, lors de la récolte des fruits & à leurs repas, ils en portent les prémices dans un lieu écarté pour le Mauve, & lui en font une offrande en action de graces. Ils croient qu'après leur mort ils feront tranfportés dans d'autres Ifles, où ils reffufciteront dans le même état dans lequel ils font morts. Ils regardent les étoiles comme les enfans du foleil, & les éclipfes de foleil & de lune comme le temps le plus convenable pour fe marier. Ils jettent des fleurs fur leurs morts, & mettent auprès d'eux du poiffon & d'autres vivres. Ils élevent aux gens riches, après leur mort, des obélifques ou des pyramides affez hautes, & de moins élevées pour les perfonnes pauvres & de moindre condition. Ils ont des Prêtres ou Magiciens nommés Schamans.

Depuis l'Ifle Otahiti, en paffant par toutes les Ifles jufqu'à la Nouvelle-Zélande, qui fe trouve fituée entre le 34ᵉ & le 47ᵉ degré de latitude méridionale, l'on trouve que les habitans reffemblent aux Utahitiens pour les mœurs, les coutu-

mes, la maniere de vivre & le langage; & toutes ces langues ne forment en effet que des dialectes particuliers de la langue utahitienne.

Dans tout ce que nous venons de rapporter sur les Utahitiens, il n'y a pas un trait qui n'ait un rapport singulier avec les coutumes des anciens Égyptiens, Phéniciens & Carthaginois; car pour ce qui regarde la circoncision, *Strabon*, *Pline* & *Hérodote* assurent « que les habitans de la Colchide, les Égyptiens & les Éthiopiens se circoncisoient; qu'ils étoient les seuls peuples qui le fissent dès l'origine, ajoutant que les Phéniciens & les Syriens de la Palestine convenoient devoir cet usage aux Égyptiens ».

L'offrande des prémices de chaque production de la terre est un usage égyptien. La Métempsycose étoit également un dogme égyptien. Les Égyptiens mirent aussi à côté de leurs morts toute sorte de vivres; & les obélisques & les pyramides que le temps n'a pu anéantir, font encore aujourd'hui l'admiration de l'univers.

VI. Les Negres en Afrique ont, à l'égard de tout ce qui concerne la religion, les mêmes usages & coutumes que les Américains; mais comme cet examen nous entraîneroit dans des détails trop longs, ceux qui seront curieux de comparer la religion de ces deux peuples, peuvent consulter

les relations que nous a laiſſées *George Candidius*, prêtre hollandois.

Tels ſont les traits de reſſemblance les plus frappans qui ſe trouvent entre les coutumes des peuples de l'Amérique orientale, & celles des nations ſituées vers le couchant de l'Afrique. Il eſt vrai que l'Océan Atlantique ſépare ces deux peuples l'un d'avec l'autre; mais ce qui peut faire regarder comme poſſible que les Africains aient franchi ce trajet, c'eſt l'expérience qui nous apprend que dans la mer Atlantique il regne continuellement un vent d'eſt qui a repouſſé plus d'une fois les vaiſſeaux européens dans leur courſe, & les a forcés d'aborder aux côtes du Bréſil: il y a plus; c'eſt que Rio-Janeiro, ville du Bréſil, ſituée au 33ᵉ degré 56 minutes de latitude méridionale, & au 42ᵉ degré 45 minutes de longitude occidentale, fait encore aujourd'hui avec l'Afrique un commerce conſidérable, que les peuples de ces contrées entretenoient avec elle long-temps avant la découverte du Nouveau-Monde, ainſi qu'avec les habitans de l'Iſle de Madere, laquelle eſt ſituée ſous le 32ᵉ degré 33 minutes 33 ſecondes de latitude ſeptentrionale, & ſous le 16ᵉ degré 49 minutes 45 ſecondes de latitude occidentale.

En vain voudroit-on oppoſer à ce fait l'ignorance des Africains d'aujourd'hui qui n'entrepren-

nent pas de pareilles courſes; puiſqu'en remontant à des ſiecles plus reculés, on voit les ſciences, les arts & la navigation portés à un grand degré de perfection chez les Carthaginois. Après ces temps de proſpérité, pendant leſquels leur puiſſance ne le cédoit à celle d'aucun autre peuple, & pendant leſquels ils avoient acquis des connoiſſances aſſez détaillées ſur la poſition des différens pays du globe, ils ſe crurent ſans doute trop heureux de trouver une retraite dans des contrées qu'ils n'avoient eſtimées auparavant que par rapport aux tréſors que la nature paroiſſoit y avoir prodigués. Les révolutions de cette eſpece ſe rencontrent à tout inſtant. En jettant les yeux ſur le commerce des peuples du premier âge, qu'on peut regarder comme les coloſſes de l'Univers, on voit qu'après avoir joué un grand rôle ſur le théâtre du monde, & avoir fait paſſer les ſciences d'une extrémité de la terre à l'autre, ils ont abandonné leur pays natal, dès qu'ils l'ont vu pencher vers ſa ruine; & ſont allés chercher un aſyle dans des régions lointaines, quelquefois plus ſtériles que leur ancienne patrie.

CHAPITRE VI.

Quels sont les peuples connus qui ont les premiers exercé le commerce maritime ; étendue de leur navigation.

LES fragmens qui nous restent sur cette partie de l'Histoire des peuples anciens, contribueront à donner un nouveau degré de probabilité à ce qui a été avancé dans les sections précédentes. L'Histoire ne parle d'aucun peuple commerçant avant les Égyptiens & les Phéniciens (1) : c'est donc à

(1) Il faut remarquer, au sujet du nom des Phéniciens, que ce mot signifie *rouge*, ou habitant de la mer Rouge. *Hérodote*, liv. 7, dit expressément que c'est de-là que les Phéniciens ont pris leur nom : tous les Historiens, tant grecs que latins, confirment la même chose d'après lui : comme ce nom est trop général, il faut examiner quelle espece de peuples l'on désignoit sous le nom d'Habitans de la mer Rouge. Eupolème, historien d'une ancienneté très-reculée, & qu'*Eusebe* cite, dit en termes précis que Canaan a été le pere des Phéniciens. *Sanchoniaton* l'appelle Chna, en assurant la même chose. *Etienne* le Géographe observe qu'un Phénicien s'appelloit originairement Chna, & la nation entiere Chnaos. Les paysans des envi-

eux qu'il faut rapporter l'origine du commerce maritime, & par conséquent la naissance de l'art

---

rons de Carthage, interrogés sur leur origine du temps de S. Augustin, cinq cens ans après l'anéantissement de cette ville, & dix-neuf cens ans après l'arrivée de la premiere Colonie phénicienne en Lybie, assurerent qu'ils étoient Cananéens. On peut s'appuyer aussi de l'autorité de l'Écriture-Sainte. Combien de fois trouve-t-on dans la traduction des Septante, au lieu du mot Canaan, celui de Phénicie? C'est ainsi que dans l'Exode, ch. VI, 15, Saul est appellé le Fils de la Femme phénicienne; & qu'au chapitre XVI, 35 du même Livre de Moyse, & dans Josué, ch. V, 12, il est dit que jusqu'aux confins de la Phénicie la manne étoit la nourriture des peuples. Lorsque dans Job, XL, 25, & aux Proverb. XXXI, 24, il est question des Marchands Cananéens, les Septante les appellent Phéniciens : ceci me paroît ramener ces peuples à leur vraie & commune origine. C'est donc faute de recherches sur l'étymologie de leurs noms, qu'on les a pris souvent pour des peuples différens. C'est aussi par cette méprise que l'on a vu des Historiens prétendre que Dieu n'a jamais donné à son peuple la terre de Canaan qu'il lui avoit promise. La même chose est arrivée avec le mot d'*Hébreu* : les Interprêtes qui ont voulu en former un peuple à part, l'ont fait dériver du nom d'Heber, oncle de Sem, tandis que ce nom vient d'*Heber*, qui signifie *trans*, *ultrà*; en sorte que le mot hébreu veut dire *advena*, *inquilinus*, *ex peregrina regione adventus*, en un mot, un *étranger* tel qu'Abraham l'étoit, selon les propres termes de la Genese, chap. XII.

de la navigation. C'eſt pour cela que *Strabon*, liv. 16, dit: « Les Philoſophes ſidoniens excellerent » dans la connoiſſance de l'Aſtronomie & de » l'Arithmétique, nées du calcul & des naviga- » tions nocturnes. La multitude & la grandeur de » leurs Colonies démontrent leur puiſſance mari- » time ». Tyr, dont la fondation ſe perd dans la nuit des temps, domina pendant bien des ſiecles ſur les mers; preſque tout le commerce étoit dans ſes mains, & les richeſſes d'une bonne partie de l'Europe, de l'Afrique & de l'Aſie, venoient remplir ſes magaſins : elle étoit encore ſi floriſſante lorſqu'Alexandre la détruiſit, qu'elle ſe releva bientôt de ſes ruines. *Strabon*, liv. 16, dit en propres termes : « Elle triompha cependant de tous » ces malheurs, & elle ſe rétablit par ſes naviga- » tions; car les Phéniciens ont toujours ſurpaſſé » tous les peuples à cet égard ». Carthage, qui n'étoit qu'une Colonie fondée par les Tyriens, ſubſiſta encore long-temps après, & profita de la deſtruction de Tyr, en héritant de ſon commerce & de ſa grandeur. Les peines que les Romains eurent à réduire cette République, prouvent quelles ſont les reſſources d'une nation commerçante. Lorſque l'on réfléchit ſur les Colonies que les Tyriens envoyoient d'une extrémité du monde à l'autre, ſoit pour aller chercher les tréſors

qu'ils ne trouvoient pas chez eux, soit pour défricher de nouvelles terres, on est tenté de croire qu'ils ont peut-être mieux connu que nous ne l'imaginons, la surface du globe. On ne peut disconvenir que les Égyptiens & les Phéniciens n'aient établi des Colonies puissantes en Asie, en Afrique & en Europe, & ne se soient ainsi emparés par-tout du commerce de tous les peuples, & cela dès l'antiquité la plus reculée. *Strabon*, liv. 16, nous assure que « les Colonies de Tyr, fondées » dans l'Ibérie & dans la Lybie jusques au-delà des » Colonnes d'Hercule, faisoient la gloire de cette » ville ». *Quinte-Curce* s'exprime ainsi à ce sujet: « Je crois que les Phéniciens préféroient de navi» guer dans des pays inconnus à tout autre peuple. » Ils répandirent leurs Colonies sur presque toute » la surface du Monde, ayant fondé Carthage en » Afrique, Thebes dans la Béotie, Cadix sur » l'Océan ». Nous nous en convaincrons aisément, si nous examinons la maniere dont ils s'y prirent. Leurs voyages par mer, pour faire des découvertes, étoient ordonnés par le Souverain & par tout le peuple: on décernoit des distinctions & des récompenses très-considérables à ceux qui les avoient entrepris; tandis qu'on usoit de la plus grande sévérité à l'égard de ceux qui, à leur retour, avançoient des faussetés. *Pline*, *Hérodote* &

Strabon rapportent unanimement que de pareils voyageurs, loin de recevoir quelque récompenſe, étoient irrémiſſiblement mis en croix. Auſſi ceux qui entreprenoient ces voyages y employoient la plus grande circonſpection, & avoient ſoin de faire les obſervations les plus exactes. *Hérodote*, liv. 4, ch. 42, s'exprime très-clairement ſur ceci, à l'occaſion d'une pareille expédition entrepriſe du temps de Neco, en diſant : « Neco, Roi d'Égypte,
» ayant renoncé au canal qui devoit joindre le Nil
» au Golfe d'Arabie, envoya des Phéniciens pour
» faire des découvertes au-delà des Colonnes d'Her-
» cule juſques à la mer du Nord. Ceux-ci, par-
» tant de la mer Rouge, naviguerent dans la mer
» du Sud, deſcendant ſur les côtes, lorſque l'au-
» tomne arrivoit, afin d'enſemencer les terres, &
» recommençant leur courſe après la récolte ; &
» étant parvenus de cette maniere aux Colonnes
» d'Hercule, ils regagnerent l'Égypte, la troi-
» ſieme année après en être partis ». Eſt-il donc étonnant que les Égyptiens, en excitant l'émulation de leurs citoyens, ſeul moyen d'avoir de grands hommes, aient ſi parfaitement réuſſi dans leurs projets ? N'étoit-ce pas le meilleur moyen pour s'agrandir ſans ceſſe ? Auſſi, pendant le ſéjour des Iſraëlites en Égypte, ces peuples avoient déjà envoyé des Colonies en Bythinie.

Du temps de Moyſe, ils parcouroient déjà la mer le long des côtes de l'Afrique, & conſtruiſoient Utique trois cens ans avant l'expédition des Argonautes.

Près de trois ſiecles après la deſtruction de Troye, ils fonderent la fameuſe ville de Carthage.

Bientôt après, ils ſe porterent au-delà des Colonnes d'Hercule, y bâtirent des villes, firent le tour de l'Afrique par mer, & découvrirent les premiers le chemin que les Portugais ont trouvé long-temps après pour la ſeconde fois.

Ils firent voile vers l'occident, & trouverent au-delà de Cadix des Iſles qui, ſelon leur deſcription, ne peuvent être autre choſe que les Iſles de l'Amérique. En voici une preuve qui nous paroît convaincante. *Pline*, *Hérodote* & *Strabon* conviennent unanimement que les Phéniciens connoiſſoient l'Europe, l'Aſie, & la Lybie ou l'Afrique. *Hérodote*, liv. 4, ch. 18, ſe moque de ceux qui en doutoient : « J'admire, dit-il, les Phé-» niciens qui diſtinguerent & déterminerent l'Afri-» que, l'Aſie & l'Europe, contrées très-diffé-» rentes entr'elles ; car l'Europe s'étend en long, » & n'a preſque point de largeur ; tandis que l'Afri-» que eſt ſéparée des autres parties du monde par » les mers qui l'environnent de toutes parts, hor-» mis le coin par où elle tient à l'Aſie ». Si les

Phéniciens & les Égyptiens connoiſſoient donc l'Europe, l'Aſie & l'Afrique, & ne diſoient jamais que la grande Iſle Atlantique ſe trouvoit dans une de ces parties de la terre, mais toujours au-delà des Colonnes d'Hercule; il faut, ou que l'Iſle Atlantique ait été une fiction, ou qu'elle ait été réellement l'Amérique: mais ſoutenir que cette Iſle étoit une fiction, ce ſeroit traiter de menteurs *Pline*, *Hérodote*, *Strabon*, *les Prêtres de Saïs*, *Solon* & *Platon*.

Nous avons fait une perte irréparable à cet égard, par la deſtruction de preſque tous leurs livres d'hiſtoire. *Platon* rapporte que Cambyſe dans ſon invaſion en Égypte & en Phénicie, avoit détruit toutes les annales de cet Empire. Omar, le ſecond des Califes, a mis le comble à ce malheur, en faiſant brûler la fameuſe bibliotheque d'Alexandrie, dans laquelle ſe trouvoit, ſelon toute apparence, une grande partie des Hiſtoriens égyptiens & phéniciens. Nos langues même d'Europe nous offrent encore aujourd'hui des veſtiges de leur puiſſance, par les mots qu'elles en ont conſervés, tels que les ſuivans, *vin*, *cyprès*, *cumin*, *hyſope*, *myrrhe*, *marbre*, *granit*. Tous ces mots ſont encore des reſtes indubitables du langage phénicien, de même que la plupart de nos termes de marine.

Nos lettres paroiſſent également d'origine phé-

nicienne. Cadmus, qui a introduit les lettres en Grece, étoit phénicien du côté de ſon pere Agenor; & *Strabon* dit expreſſément que les Phéniciens ſont venus avec Cadmus en Grece.

Ce furent les Phéniciens qui apporterent des Indes, lieu originaire de la culture du vin, des ſeps de vigne en Grece, &, ſelon toute apparence, auſſi en Eſpagne; tandis que la France reçut ſes vignobles des Phocéens, qui les apporterent avec l'olivier à Marſeille, ſix cens ans avant Jéſus-Chriſt.

Durant la ſeconde guerre punique, leurs deſcendans, les Carthaginois, tranſplanterent le cyprès en Italie.

Les Égyptiens avoient creuſé un canal, de Suez juſqu'à la Méditerranée, qui ſubſiſta juſqu'à l'an 775, qu'Abul-Giafar-Almanzor, ſecond Calife des Abaſſaides, Prince auſſi ignorant que lâche, le fit boucher & combler, de maniere qu'on n'en voit aujourd'hui preſqu'aucun veſtige.

L'Hiſtoire rapporte encore un trait qui ſert à caractériſer la politique de Carthage, dans la maniere dont elle s'empara de l'Eſpagne. Ses négocians, qui couvroient la Méditerranée de leurs vaiſſeaux, ſe préſenterent comme des amis, qui, en échange de métaux inutiles, offroient des commodités ſans nombre. L'appât d'un commerce ſi

avantageux en apparence séduisit les Espagnols ; ils permirent à ces Républicains de bâtir sur leurs côtes des maisons pour se loger, des magasins pour la sûreté de leurs marchandises, des temples pour l'exercice de leur religion. Ces établissemens devinrent insensiblement des forteresses dont Carthage sut profiter pour asservir des peuples crédules, toujours divisés entr'eux, toujours irréconciliables. En achetant les uns, en intimidant les autres, elle vint à bout de subjuguer l'Espagne avec les soldats & les trésors de l'Espagne même.

Ces faits servant à constater le genre d'esprit qui regnoit dans ces premiers temps, est-il à croire que, du moment même du bouleversement & de l'anéantissement de leurs villes, les hommes, les sciences & les arts se soient perdus, sans qu'il en soit resté de traces ? Qui pourra jamais se le persuader ? Ne seroit-il pas plus convenable de supposer, d'après la connoissance qu'on a du génie entreprenant de ces nations, qu'elles ont réellement fait ce que les Hollandois avoient envie de faire, lorsque, menacés d'un bouleversement général par les armes victorieuses de Louis XIV, ils furent sur le point de s'embarquer sur leurs vaisseaux, avec leurs richesses, pour aller à Batavia. Voyant qu'il n'y avoit plus de ressource, quel

parti pouvoient-elles prendre ? Je ne puis me décider à croire qu'elles se soient soumises à un joug qui devoit leur être insupportable, tandis qu'il leur restoit encore des moyens pour se sauver & pour se mettre à l'abri des loix que leur pouvoient dicter les vainqueurs. Ce n'est pas que je prétende qu'il s'est fait une entiere émigration ; je la restreins aux Chefs, & à cette classe d'hommes auxquels le desir de conserver leurs richesses & l'expérience devoient avoir fait connoître de nouveaux débouchés. Ce qui m'engage à soutenir cette opinion, c'est l'anéantissement dans lequel ces peuples furent subitement plongés, & l'entier oubli des sciences qu'ils avoient le plus cultivées ; de sorte qu'après la destruction de Tyr & de Carthage, il ne resta aucun vestige ni de leur grandeur ni de leur ancienne magnificence : on ne voit plus que des ruines à la place où elles étoient situées. » La ville de » Tyr, dit *Hasselquist*, autrefois la reine des mers, » n'est aujourd'hui qu'un simple & misérable vil» lage dans lequel on trouve tout au plus dix ha» bitans qui vivent de la pêche : la dureté des » temps n'a laissé que quelques décombres, qui » offrent aux yeux des voyageurs des débris de » marbre, de porphyre & de granit ; ce sont les » seules traces qui nous restent de sa magnificence » passée ». « Pleurez donc, s'écrie le Prophete

» Isaïe, pleurez, vous qui fites autrefois le voyage
» d'Espagne. La ville sur laquelle étoit fondé votre
» bonheur est anéantie ». Carthage, la rivale de
Rome, eut dans la suite le même sort; ses
restes n'offrent aujourd'hui que des cîternes, & à
peine sait-on qu'elle fut située sur les bords de
l'Afrique.

S'il est donc incontestablement démontré par
l'Histoire & pat d'autres preuves encore, que ces
mêmes pays, autrefois si peuplés, se sont trouvés,
après la conquête qui en a été faite, dans le même
état de dépopulation où ils sont aujourd'hui;
que devinrent donc leurs habitans? Furent-ils
tous passés au fil de l'épée? Furent-ils tous écrasés
à la fois? Ce sont des suppositions que rejettera
toute personne sensée: on trouvera plus naturel
de penser qu'une grande partie d'entr'eux s'embarquerent
avec leurs richesses, pour se réfugier
dans des pays qu'ils considéroient depuis longtemps
comme des contrées où ils pourroient se
retirer en cas d'événemens malheureux; & ce qui
le confirme, c'est que *Platon*, *Diodore de Sicile*
& *Solon* nous parlent, long-temps avant leur bouleversement,
d'un pays que les Carthaginois regardoient
comme une retraite en cas de malheur.

Quoique le témoignage de leurs propres Historiens
nous manque, parce que leurs ouvrages ont
été

été perdus, personne ne pourra cependant révoquer en doute que ces anciens commerçans n'aient connu la route des Indes, de la Chine & de l'Isle de Chryse ou Χρύση. . . . .

Strabon ne savoit où placer cette Isle; mais *Pline* dit expressément dans son Histoire naturelle, *liv. 6, ch.* 21, qu'elle est hors des embouchures de l'Inde, *Insula est extra ostia Indi.* Ce sera donc le Japon qu'on aura appellé anciennement *Chryse* ou l'*Isle d'or;* ce qui est confirmé par les Voyageurs qui y ont été, & nommément par *Linschot.* Mais si les Phéniciens ont connu le Japon, peuvent-ils avoir méconnu l'Amérique, qui est sur la même route, & la Chine qui n'en est éloignée que de 80 lieues, &c.? D'ailleurs la maniere de vivre des Japonnois, leur maniere de bâtir & de couvrir leurs bâtimens de lames d'or, la distribution de leur pays, &c. sont parfaitement semblables à ce qui étoit en usage dans le Mexique & au Pérou, lorsque les Espagnols en firent la découverte.

Qu'on parcoure le XLVIe chapitre des Voyages de *Marc Paul*, l. 3, on y verra que dans le XIIe siecle les épiceries, les parfums & nombre d'autres marchandises étoient transportés des Indes au port d'Alexandrie. Si cette ville étoit encore au XIIe siecle l'entrepôt général du commerce des

trois parties du monde, comment pourra-t-on ſe perſuader que les plus célebres commerçans de l'antiquité, qui avoient fixé dans cette contrée même le centre de leur puiſſance, ne connurent pas ces routes par leſquelles les richeſſes de l'orient arrivoient à Alexandrie, dans des ſiecles & ſous un gouvernement barbares. S'ils ont établi des Colonies dans toutes les parties du monde alors connues, les Indes & la Chine durent ſur-tout attirer leur attention. C'eſt vers ces pays que leurs plus grandes tranſmigrations avoient été dirigées; & dans le temps de leurs déſaſtres, ils en firent ſans doute leur aſyle. Il eſt inutile de répéter ce qu'ont dit M. *de Guignes* & M. l'Abbé *Barthelemy*, pour établir que les Chinois ſont des deſcendans des Égyptiens; on me permettra ſeulement de faire quelques réflexions ſur les arts & les ſciences que ces premiers ont poſſédés d'un temps immémorial.

Pour que l'on pût conteſter que les Chinois doivent leurs connoiſſances aux Égyptiens & Phéniciens, il faudroit qu'une des quatre propoſitions ſuivantes fût vraie.

I. Que les ſciences, les arts & les connoiſſances des anciens Égyptiens, des Phéniciens & des Carthaginois, périrent avec la deſtruction de leurs Capitales.

II. Que les Chinois n'ont pas poſſédé ces

connoiſſances dans les premiers ſiecles de leur Empire.

III. Que s'ils les ont poſſédés, ils les ont cherchés chez nous & reçus de nous.

IV. Qu'ils en ont été eux-mêmes les inventeurs.

Or, admettre la premiere propoſition, ce ſeroit vouloir prétendre une choſe qui eſt contre le bon ſens ; & ſuppoſé que cela fût, il ſeroit toujours poſſible d'aſſurer & de dire qu'avant leur deſtruction même, ces peuples ont partagé leurs connoiſſances avec d'autres nations, par leur commerce & les Colonies qu'ils y envoyoient.

Soutenir la ſeconde, ce ſeroit fouler aux pieds toute la foi hiſtorique, & tous les témoignages de tant d'Auteurs, qui n'ont jamais eu aucun intérêt à diſſimuler la vérité, ni aucun profit à eſpérer en vantant le commerce & les ſciences d'un peuple avec lequel ils n'avoient rien de commun.

Quant à la troiſieme, j'ai peine à croire qu'il y ait un homme capable de ſoutenir un paradoxe contre lequel s'éleveroient toutes les preuves hiſtoriques, auſſi bien que l'expérience elle-même.

Pour détruire la quatrieme, il ſuffit de jetter les yeux ſur l'hiſtoire des peuples de l'antiquité ; on y verra que les Indiens & les Grecs ont reçu les arts & les ſciences des Égyptiens & des Phéniciens, & que ces derniers les ont tranſmis aux

Romains. On en peut dire autant de tous les autres peuples de l'univers.

Si aucune de ces quatre propoſitions n'eſt admiſſible, parce qu'elles répugnent autant à l'autorité de l'Hiſtoire qu'à l'expérience, il en réſulte qu'il faut convenir que les Chinois ont reçu les ſciences & les arts des peuples qui poſſédoient ces mêmes ſciences avant eux, & qu'ils les ont enſuite perfectionnés eux-mêmes. On ſe trouve d'autant plus entraîné vers ce ſentiment, qu'il ſuffit, pour s'en convaincre, de jetter les yeux ſur les principaux objets de leur induſtrie & ſur les connoiſſances qu'ils avoient relativement à la navigation : il faut donc convenir, & c'eſt un fait hors de doute.

I. Que les anciens Égyptiens & les Phéniciens connoiſſoient particuliérement l'art de teindre. La teinture en pourpre, branche très-lucrative de leur commerce, leur appartenoit excluſivement : or, cet art pouſſé juſqu'au plus haut degré de perfection, auquel on n'étoit parvenu qu'avec lenteur, fait voir que les autres ſortes de teinture ne leur étoient point cachées. Cet art, dit un Auteur fort connu, s'eſt conſervé en Amérique. Les Mexicains emploient pour cet effet un limaçon qui ſe trouve ſur les bords du Guyaquil, ainſi que ſur ceux de Guatimala, & qui donne ce pourpre ſi célébré

par les anciens, & que les modernes croyoient perdu ſans reſſource.

Mais les Chinois poſſedent de temps immémorial l'art de teindre, de fabriquer des étoffes, des galangas, du coton, & de leur donner le luſtre auſſi bien & mieux encore que nous.

II. L'invention du verre avoit été attribuée mal-à-propos à pluſieurs peuples auxquels cette gloire n'étoit pas due. M. Perrin a cru devoir fixer cette découverte au temps de la deſtruction de la tour de Babel; cependant *Pline* nous apprend qu'elle appartient aux Phéniciens, qui l'ont trouvée par un effet du haſard. Un de leurs vaiſſeaux s'étant arrêté à l'embouchure du fleuve Belus, les matelots voulurent faire du feu, & ne trouvant que du ſable autour d'eux, ils prirent, en place de pierre, pour lui donner un appui, des morceaux de ſalpêtre dont leur vaiſſeau étoit chargé. Le feu, au moyen du ſalpêtre, fit fondre le ſable, & fit découler une matiere tranſparente, qui, en ſe réfroidiſſant, ſe forma en une maſſe de verre.

Les Chinois connoiſſent non ſeulement d'ancienne date l'art de faire le verre, mais ils l'ont perfectionné, ayant eu long-temps avant nous des verres pour l'uſage commun, auſſi bien que pour celui des arts; & en y ajoutant quelques ingrédiens, ils en ont fait les premiers la porcelaine, qu'ils appellent *Facſour.*

III. Les Égyptiens & les Phéniciens ſe dirigeoient ſur le cours des aſtres, lorſqu'ils voyageoient ſur mer.

Les Chinois connoiſſoient non-ſeulement les aſtres, mais ſe ſervoient auſſi de la bouſſole, onze cents ans avant Jéſus-Chriſt ; au lieu que nous n'en connoiſſons l'uſage que depuis le XIII[e] ſiecle ; & la barbarie de ces temps-là eſt cauſe que nous ignorons juſqu'au nom de l'Inventeur. Pour ce qui regarde les Chinois, tous leurs Hiſtoriens, ainſi que les Voyageurs qui ont été à la Chine, nous rapportent que Tcheou-King, Miniſtre de l'Empereur Tching-Vang, de la Dynaſtie de Tcheou, donna aux Ambaſſadeurs du Roi de la Cochinchine un inſtrument, qui d'un côté tournoit toujours vers le nord, & de l'autre vers le ſud, pour mieux diriger leur route en s'en retournant. Cet inſtrument ſe nommoit *Tchi-nan*, & c'eſt le nom qu'on donne encore aujourd'hui à la bouſſole, à la Chine.

Je pourrois ajouter quantité d'autres découvertes & de connoiſſances à celles dont je viens de parler ; mais je ne ferois que répéter des choſes qui ont été prouvées long-temps avant moi : j'obſerverai ſeulement que, tandis qu'on ne trouvera point d'autres peuples de l'antiquité, auſſi inſtruits que les Égyptiens & les Phéniciens, qui

aient pu communiquer aux Chinois les arts & les ſciences, qui fleuriſſent pour ainſi dire de temps immémorial chez ces derniers peuples, je ne croirai pas devoir ajouter foi à des conjectures qui ne ſont ni fondées en raiſon, ni prouvées par aucun fait.

Ce qui me confirme dans cette opinion, c'eſt qu'entre beaucoup d'autres exemples conſervés dans les annales chinoiſes, je trouve qu'en 756 de l'ere chrétienne, un rebelle, appellé Ganlochan, ayant mis l'Empire de la grande Dynaſtie des Tang à feu & à ſang, pris & ſaccagé Siganfou, capitale de l'Empire, il arriva un grand nombre de vaiſſeaux arabes & perſans, & des autres peuples adjacens à Canton: ils venoient pour ſecourir la Dynaſtie des Tang; les Tang les en avoient donc requis. Mais par quelle raiſon ces peuples éloignés prenoient-ils tant de ſoin pour ſecourir la Dynaſtie des Tang? Pouvoit-ce être l'intérêt particulier ou des motifs de commerce? Mais leur commerce avec les Chinois ne pouvoit ſe perdre par cette révolution, puiſqu'elle n'occaſionnoit qu'un changement de Chef. Ces peuples étoient donc venus par amitié au ſecours des deſcendans de ceux avec leſquels ils avoient depuis pluſieurs ſiecles des liaiſons de commerce, & avec leſquels ils avoient entretenu par ce moyen une bonne intelligence. S'il eſt donc conſtaté par des faits

qu'encore dans l'année 756 de l'ere chrétienne, l'amitié & la correſpondance ancienne ſubſiſtoient entre les Chinois & les peuples dont ils tiroient leur origine, de ſimples raiſonnemens pourront-ils déterminer à embraſſer une opinion contraire?

Je rapporterai encore, à l'appui de mon ſentiment, les inductions que l'on peut tirer de la ſignification même du terme de Chine.

Les Cartes & l'Hiſtoire de la Chine appellent l'Océan, ſur le rivage duquel ſe trouve la province de Mangie, la mer Cyn, & de ce mot Cyn eſt venue, ſelon toute apparence, la dénomination de Chine. Ce mot peut s'écrire de la maniere ſuivante : Schin, Tzin, Zin, Tſchin, Dſin. Voyons tous les mots qui en naiſſent. *Schin* ſignifie un homme; *Tzin* ou *Zin*, un endroit ſerein & clair : delà ces mots chinois : *Schui-Zin*, de l'eau claire; *Zin-Guan*, un homme clair ou juſte; *Tſchin* eſt le nom de la grande muraille qui entoure la Chine; mais comme elle n'a été bâtie que long-temps après que l'Empire eut reçu ſon nom, on ne peut tirer aucune conſéquence de ce terme. *Dſin* ſignifie un Royaume. A laquelle de ces idées faudra-t-il ſe tenir pour en dériver le nom de l'Empire de la Chine?

Les anciens Égyptiens & les Phéniciens avoient les planetes en grande vénération; c'eſt pourquoi

Manethon, l. I, *Apotelesm.*, v. 203, dit: « Offrez
» les sacrifices à Saturne, à Mars, à Mercure, à
» Vénus, à Jupiter, à sa Lune & au Soleil-Roi ;
» car ils dominent sur les Dieux & sur les hom-
» mes, sur la mer, sur les fleuves, sur les vents,
» sur la terre féconde & sur l'air éternel ».

Ces mêmes peuples distinguoient entre les étoiles, la petite Ourse, parce qu'elle étoit leur principal guide dans leurs expéditions maritimes ; & comme ils étoient en usage de donner une épithete à chaque planete, surnommant Mars, l'*enflammé ;* Vénus, la *féconde ;* Mercure, le *doré*, &c. ils donnerent à la petite Ourse l'épithete de *Cyn* ou lucide, par opposition à Saturne, qu'ils appelloient le *ténébreux*, le *sombre :* ainsi se forma le nom de *Cyn-Osure*, porté par l'Ourse, & que les Interprêtes dérivent de deux mots grecs, qui signifient la queue du chien, ce qui n'a aucun fondement ; car le mot est phénicien, & veut dire *rassembler la lumiere sur un point* ou lucide. Il est donc vraisemblable que les Phéniciens, après avoir abordé à la Chine sous la direction de leur guide ordinaire, c'est-à-dire, de la petite Ourse, qu'ils appelloient *Zin*, φαίνοντα, *lucidum*, *lucentem*, ils donnerent en action de graces à l'Océan, sur le rivage duquel ils avoient abordé, le nom de Cyn, & au pays le nom de Chine, parce que

ſans le ſecours de ce guide, ils n'y ſeroient jamais parvenus. Prouvons par un autre exemple que les Égyptiens étoient dans l'uſage de donner de pareils noms.

Hérodote rapporte qu'Hercule a paſſé les Colonnes d'Hercule, c'eſt-à-dire, le détroit qui ſépare l'Europe & l'Afrique, diſant que c'étoit lui qui l'avoit formé, en détruiſant les collines qui uniſſoient ces deux continens, & en s'ouvrant ainſi un chemin par mer. *Mela*, 1; 5, & 2, 6; *Solin*, 36, n. 499. Mais le nom de ce Héros eſt phénicien d'origine. *Harokle* ſignifie un Capitaine expérimenté par mer; & ce qui eſt bien remarquable, c'eſt que ce même perſonnage reçut avec ſon temple le ſurnom de Cynos-Arges, mot composé de *Cyn*, *Cynos*, luiſant, nom de la petite Ourſe, qui étoit toujours ſon conducteur, & du mot *Argos*, qui déſignoit la longueur des vaiſſeaux ſur leſquels il alloit par mer. Pouvoit-on mieux déſigner un homme qui, au moyen de la lumiere de la petite Ourſe, traverſe les mers ſur de longs vaiſſeaux? *Voyez* Bochart *de Coloniis Phœnicium*, p. 819 & 820. Le nom même de l'Empire de la Chine tireroit donc également ſon origine des coutumes phéniciennes.

Ces preuves accumulées paroiſſent ſuffiſantes pour diſſiper tout doute ſur cet objet.

Si nous devons à un commerce étendu la connoiſſance du globe ; ſi c'eſt lui qui a étendu la ſphere de nos lumieres ſur une infinité d'objets ; s'il a donné naiſſance à l'uſage de former des Colonies, ainſi qu'il fut pratiqué par les Égyptiens, il faudra convenir que ces mêmes raiſons ont pu déterminer les Chinois & les Africains à chercher la route de l'Amérique ; d'autant plus que l'on trouve chez ces divers peuples les mêmes coutumes, les mêmes uſages, & enfin les mêmes mœurs ; en ſorte que quelqu'éloignés qu'ils ſoient les uns des autres, leurs rapports paroiſſent plus marqués que ceux qu'on pourroit leur trouver avec tout autre peuple de l'univers. On pourroit par conſéquent préſumer que Manco Capac, fondateur du Royaume de Pérou, & le premier des Incas, y arriva avec les premiers habitans chinois.



CHAPITRE VII.

Découvertes faites par les Russes, en allant du Kamtschatka en Amérique.

DES Savans distingués ont soutenu en divers temps que l'Amérique étoit primitivement jointe à quelqu'une des parties de l'Ancien-Continent: de ce nombre sont *Adrien Reland*, dans sa *Dissertation sur le langage des Américains*, tit. 12; & M. *de Maupertuis* dans ses Œuvres (*édit. de Berlin*, 1753, p. 406), qui pensoit que l'Amérique étoit unie avec les trois autres parties du monde, ou du moins n'en étoit séparée que par quelque détroit.

Malgré les fortes présomptions qui venoient à l'appui des conjectures qu'avoient formé ces Savans, l'on n'avoit pu constater, par l'expérience des Voyageurs, l'endroit où l'Amérique approche de plus près l'Ancien-Continent.

Lorsque le Czar Pierre Ier, étant en Hollande, proposa aux Hollandois de lui fournir quelques navigateurs expérimentés pour découvrir à ses frais un passage aux Indes par la mer Glaciale, qu'ils cherchoient inutilement depuis long-temps, & que les Chinois prétendoient connoître, il leur

promettoit en même temps de partager avec eux les profits du commerce avec ces contrées ; mais les Hollandois rejetterent ces propoſitions, dans la crainte que, lorſque ce paſſage ſeroit découvert, ce Prince ne s'en appropriât tout le profit.

Pierre Iᵉʳ étant venu quelques années après à Paris, l'Académie des Sciences propoſa à ce Prince, qui l'honora de ſa préſence, de faire conſtater les recherches ſuivantes.

I. De combien l'Amérique étoit éloignée des confins du Kamtſchatka les plus reculés vers le nord-eſt.

II. Si la partie ſeptentrionale du Kamtſchatka vers le promontoire de Tſchutſchi, appellé anciennement le Cap Tabin, n'étoit pas le pays qui avoiſinoit le plus l'Amérique, ou même ne lui étoit pas contigu, ſuivant les conjectures de beaucoup de perſonnes.

Pierre Iᵉʳ ne négligea pas des propoſitions qui lui ſembloient mériter la plus grande attention de ſa part ; de retour dans ſon pays, il en parla à ceux qu'il crut en état de remplir cet objet : il prit là-deſſus les plus ſages précautions ; & deſirant avant tout de raſſembler ſur le Kamtſchatka des éclairciſſemens indiſpenſables pour ſes vues, la Cour de Juſtice établie à Moſcou ſous le nom de *Sibirskaja Prikaſa*, lui fournit ceux qu'elle

conſervoit depuis long-temps dans ſes archives, ſur ces contrées, & particuliérement les relations que *Volodimer Atlaſſow Pœti-Deſetnik*, c'eſt-à-dire, *Capitaine de cinquante Coſaques*, y avoit dépoſées, à ſon retour du voyage qu'il avoit entrepris en 1701 depuis Jakuzk juſqu'à la mer Glaciale, & enſuite le long de la côte ſeptentrionale de la Sibérie juſqu'au Kamtſchatka.

Le Kamtſchatka eſt une preſqu'Iſle jointe à la Sibérie. Quoiqu'elle ait été découverte dès l'année 1643 par les Hollandois & par les Ruſſes, qui avoient été plus d'une fois reconnoître ce pays, vers la fin du dernier ſiecle, & qui ont achevé leurs recherches dans celui-ci, les étrangers n'en ont pas encore une connoiſſance circonſtanciée. A l'égard des éclairciſſemens qui furent donnés par Atlaſſow, ils ne rouloient en grande partie que ſur des choſes déjà connues, & ſur l'avantage que le commerce retireroit par les voyages qu'on pourroit faire dans le Kamtſchatka, pays riche en martres, en zibelines & en caſtors, dont chaque peau pourroit ſe vendre à la Chine juſqu'à ſoixante roubles.

Le Prince Gagarin, Gouverneur de Sibérie, que ſes exactions ont rendu malheureuſement célebre, inſtruit de la valeur conſidérable de ces ſortes de fourrures, chargea de ſon propre chef,

en 1712, un Caporal ſuédois de s'embarquer à Kamtſchatka pour paſſer en Amérique; celui-ci s'étoit fait conſtruire un petit vaiſſeau pour faire le trajet, mais il revint au bout de ſix jours.

En 1713, le Prince Gagarin envoya de nouveau, pour la même deſtination, un Lieutenant ſuédois, nommé Malyn, qui parvint effectivement en Amérique; mais qui y reſta très peu de temps, & qui fit à ce Gouverneur un rapport qui eſt reſté inconnu.

Ces expéditions ne donnerent donc aucun des éclairciſſemens que le Gouvernement deſiroit, parce que M. Gagarin étoit moins curieux de s'inſtruire de la poſition du pays, que des profits qu'on pourroit en tirer, ſoit par le commerce, ſoit par la découverte des productions & des richeſſes que ces nouvelles contrées pouvoient renfermer.

Pierre Ier peu ſatisfait des relations qui lui avoient été faites juſqu'alors ſur ce qui concerne le Kamtſchatka, envoya en 1714, ſur les remontrances de ſon Grand-Maître de l'Artillerie, M. le Comte de Bruce, une ordonnance au Commandant de Nertſchinsk, portant qu'il ſeroit envoyé deux hommes aux frontieres de la Ruſſie chargés de s'y embarquer, & de voir s'il n'y auroit pas moyen de découvrir dans ces parages quelques pays inconnus. L'ordonnance fut exécutée; &

quoique ces deux hommes n'eussent pas les moindres notions sur l'art de la navigation, ils eurent cependant, à la distance de quelques lieues, le bonheur d'aborder à la Terre-ferme; mais étant prêts à leur retour de toucher au Kamtschatka, une tempête les fit périr.

Cette entreprise ayant échoué, Pierre Ier, peu de temps avant sa mort, ordonna, soit pour s'acquitter des promesses qu'il avoit faites à l'Académie des Sciences de Paris, soit pour satisfaire sa propre curiosité, qu'on fît un second voyage en partant de l'Océan oriental pour faire voile vers le nord; il enjoignit en même temps que l'on cotoyât les frontieres de la Sibérie, afin qu'on pût s'assurer si du côté du nord elle se trouvoit par-tout environnée par les eaux de la mer, ou si elle tenoit à l'Amérique par quelques langues.

Sa mort ayant prévenu l'exécution d'un projet aussi intéressant, l'Impératrice Catherine sa veuve, sur les remontrances réitérées du Comte de Bruce, chargea, au mois de Février 1725, le Capitaine Bering de cette commission. Ses instructions portoient qu'il feroit les recherches les plus exactes sur les frontieres de la Sibérie vers le nord-est, pour savoir si de ce côté la Sibérie se joignoit à l'Amérique, ou s'il existoit entre ce pays & l'Amérique un passage libre par mer.

Bering

Bering se portant, suivant ses instructions, vers le nord-est, parvint jusqu'au 67e degré 18 minutes de latitude septentrionale, & découvrit par ses observations, que la distance de l'embouchure de la riviere de Kamtschatka jusqu'au 67e degré 18 minutes, étoit de 11 degrés 10 minutes de latitude, & de 30 degrés de longitude vers l'est; & que si la glace n'empêchoit point le passage dans certaines saisons, on pourroit venir par mer à Kamtschatka: découverte confirmée par les relations des archives de Jakuzk, qui disent qu'à la fin du siecle passé les habitans des embouchures de la Lena, qui ne sont point des matelots ni des marins instruits, mais de simples paysans, avoient déjà entrepris des voyages par mer de la Lena au Kolyma. Ces mêmes relations rapportent l'exemple d'un paysan de Jakuzk qui, en 1648, ayant entrepris le voyage de la Lena au Kolyma, étoit venu en faisant le tour du Cap Tschutsche, jusqu'auprès du fleuve Anadir. Ce paysan questionné à son retour, pour savoir comment & de quelle façon il s'y étoit pris pour entreprendre un aussi long voyage, se mit à rire, & répondit simplement: tous mes compatriotes sont capables d'entreprendre le même trajet que je viens de faire; rien ne les arrêtera non plus que moi; ils n'ont qu'à aller toujours, comme je l'ai fait, le long

des côtes, ils trouveront à la fin un canal dans lequel le plus grand vaiſſeau peut faire voile; après quoi, dans une bonne ſaiſon, la glace leur ſera auſſi peu à charge qu'elle me l'a été à moi-même.

Le Capitaine Bering revint de ſon voyage au Kamtſchatka, dans l'an 1730, ſous l'Impératrice Anne, auſſi diſpoſée pour le bonheur de ſes peuples que l'avoit été Catherine Iere; elle témoigna le plus grand deſir de continuer ces expéditions, & voulut ſavoir au juſte de combien l'Amérique eſt éloignée de l'Aſie : en conſéquence, quoique l'Ingénieur Gwoſdew eût fait dans cet intervalle le trajet de l'Aſie en Amérique, elle ordonna néanmoins au Capitaine Bering de faire un ſecond voyage, qu'il entreprit en 1741, ſur deux vaiſſeaux; dont l'un étoit commandé par lui, & l'autre par le Capitaine Tſchirikoff. Sur le vaiſſeau de Bering ſe trouvoit M. *Steller*, Adjoint de l'Académie des Sciences de Saint-Péterſbourg; & le vaiſſeau de Tſchirikoff portoit Louis la Croyere *de l'Iſle*, Profeſſeur d'Aſtronomie dans la même Académie.

Ces deux vaiſſeaux, qui devoient ſe ſuivre & s'accompagner pendant tout le cours du voyage, ne ſe ſuivirent cependant pas long-temps; car ils ſe perdirent de vue, ſuivant le calcul de M. Bering, au 51e degré, où ſe trouvoit le Continent de

l'Amérique, & où le vaisseau de Tschirikoff aborda. Quelques personnes du vaisseau de Bering soutinrent aussi avoir apperçu le Continent; mais on ne voulut ni les croire ni approcher de plus près. Il découvrit cependant, entre le 50e & le 56e degré de latitude septentrionale, une grande quantité d'Isles; celle à laquelle il donna son nom, celles de *Mednoi*, de *Saint-Théodore*, de *Saint-Abraham*, de *Saint-Macaire*, & plusieurs autres. Le 18 Juillet 1741, il apperçut de nouveau, sous le 60e degré, le Continent ou la Terre-ferme de l'Amérique, au travers de quantité d'Isles; mais on ne l'en crut pas davantage que la premiere fois, & on passa sans aborder.

Le voyage de Kamtschatka en Amérique a été entrepris depuis ce temps-là par plusieurs particuliers, principalement par une compagnie de marchands Cosaques & autres, dont le projet étoit de s'enrichir, en faisant le commerce des fourrures avec les peuples de l'Amérique. Leur embarquement se fit en 1766, sous la conduite du Lieutenant *Sinda*: ils trouverent, depuis le 56e jusqu'au 67e degré de latitude septentrionale, quantité d'Isles, dont les plus remarquables sont celles de *Kanaga*, de *Tschetchina*, de *Tagalak*, d'*Achta*, celles d'*Amlia*, de *Kad-Jak*, d'*Umnak*, &c.

De ces Isles, ils allerent débarquer sur la Terre-

ferme de l'Amérique ; leur voyage ne fut pas infructueux : ce sont eux qui apporterent le beau renard noir dont la Cour de Russie fit présent au Prince Henri de Prusse, & qui, à cause de sa beauté, passe pour être d'un prix inestimable.

Le Gouvernement, pour encourager la compagnie des négocians chargés du commerce dans ses établissemens américains, leur a fait présent d'une médaille d'or sur laquelle se trouve le portrait de Sa Majesté, & ils la portent attachée avec un ruban bleu à la troisieme boutonniere.

Enfin le Gouvernement ordonna une derniere expédition, laquelle a confirmé non seulement tout ce qu'on savoit du voyage de Kamtschatka en Amérique, mais qui a servi en même temps à vérifier le chemin que Bering avoit fait en partant de Jakuzk. Voici le détail de cette expédition. En 1764, on fit choix de cinq Officiers de la flotte russe, savoir, des Capitaines Tschitschakoff, Pannoff, Babajeff, Krenizin & Levascheff, auxquels on ne donna pas, comme autrefois, de simples instructions, mais on leur traça sur des cartes la route qu'ils devoient suivre. On promit des récompenses pour ceux qui se distingueroient le plus ; à celui qui iroit jusques à un tel degré, le titre de Capitaine du premier rang ; s'il parvenoit à un degré plus avant, il devoit être nommé

aussi-tôt Contre-Amiral ; s'il doubloit le Cap Tschutsche, il devoit avoir le grade de Vice-Amiral.

Ces Capitaines partirent en 1764 de Saint-Pétersbourg ; trois d'entr'eux firent bâtir à Arcangel, pour ce voyage, trois skunards, espece de petits navires. Il étoit convenu que le Capitaine Tschitschakoff & Levascheff viendroient à leur rencontre, en partant d'un des ports de Kamtschatka. Ils exécuterent leur voyage si secrétement, qu'à Saint-Pétersbourg même, fort peu de monde se douta de leur véritable dessein ; on crut presque généralement qu'ils n'étoient allés que pour faire des recherches relatives à la mer Blanche, appellée *Beloi-Reka*, & pour la mesurer. Ils revinrent tous excepté Krenizin, qui, lors de retour à Arcangel, se divertissant à une partie de pêche, eut le malheur de faire capot avec son bateau, & de se noyer. Tschitschakoff à son retour fut fait sur le champ Vice-Amiral du port de Reval ; Levascheff, Pannoff & Babajeff préférerent des pensions, & se retirerent sur leurs terres, pour y passer tranquillement le reste de leurs jours.

Cette expédition est la derniere qui ait été entreprise par ordre du Gouvernement : les résultats firent entrevoir le profit qu'on pourroit tirer du

commerce des fourrures. Le Gouvernement a engagé 14000 Cosaques de l'Ukraine à aller s'établir à Kamtschatka & aux environs. Une ordonnance du 26 Décembre 1775 a établi une école de navigation à Jakuzk, où les jeunes gens que l'on y éleve apprennent, outre l'art de la navigation & plusieurs langues européennes, tout ce qui est relatif au commerce avec le Japon & avec les peuples qui habitent le nord de l'Asie, ainsi que les langues qui y sont usitées. L'objet de cet établissement est de former des jeunes gens propres à être employés, tant pour les découvertes à faire, que pour mettre en activité le commerce qui peut se faire des vastes contrées du Kamtschatka aux parages de l'Amérique & du Japon.

Après ce récit succint des expéditions faites de Kamtschatka en Amérique, il reste à examiner si les nations qui habitent les côtes de l'Asie opposées à l'Amérique septentrionale, n'ont pas peuplé une partie de ce Continent, & à quelle distance se trouvent les côtes des deux Continens. Je me servirai pour cet effet du Journal que M. *Steller* composa en allant de Kamtschatka en Amérique. Cet Auteur, dont le génie éclairé & juste n'admettoit pour base de ses relations que l'exacte vérité, rapporte :

I. Qu'il a vu, peu après avoir quitté le port

d'Awatſcha, ſous le 60e degré de longitude, la Terre-ferme de l'Amérique, & peut-être la même côte où l'Ingénieur Gwoſdew avoit abordé en 1730.

II. Qu'aujourd'hui on ne trouve plus en aucun endroit l'Amérique jointe à l'Aſie.

III. Mais que, ſelon toutes les apparences & les indices qui en reſtent, l'Amérique y a été unie autrefois, parce que le trajet du Cap *Tſchutſche* ou *Tſchukozkoi-Noſſ* juſqu'en Amérique, n'eſt aujourd'hui que de ſept à huit lieues tout au plus; mais que ſi l'on ne vouloit pas admettre ce point, il faudroit du moins convenir que la communication n'étoit interrompue que par un trajet extrêmement court. Ceci ſe démontre plus encore par l'archipel que les Ruſſes ont découvert depuis peu, qui fait voir clairement en différens endroits que ce n'eſt qu'un Continent briſé; parce que pluſieurs des Iſles qui forment cet archipel ſe fendent, ſe briſent & diminuent encore journellement & ſous les yeux des Voyageurs.

Quant à la queſtion, ſi l'Amérique a été autrefois jointe à l'Aſie, M. *Steller* prouve l'affirmative par la chaîne de montagnes eſcarpées & fendues de tous côtés, qui borde ce Continent, & dont il ſe détache ſans ceſſe des rochers qui ſe

précipitent dans la mer. En effet, on apperçoit de loin les côtes de l'Amérique, qui paroissent s'élever du sein des eaux comme des remparts inébranlables; mais à mesure qu'on approche, on les trouve tellement rompues & pleines de fondrieres, qu'il n'est plus possible de douter de leur diminution continuelle, & qu'on ne sauroit apprécier les ravages qu'y ont causé les eaux de la mer depuis un certain nombre d'années. M. *Steller*, non content d'avoir examiné l'effet de ces écroulemens, nous en découvre en même temps la cause : il observe que les tremblemens de terre sont plus fréquens dans ces contrées que dans toutes les autres parties du monde, & si destructeurs, que presque toutes les fois qu'ils arrivent, il a vu, en jettant les yeux sur les côtes de la Terre-ferme de l'Amérique, de grandes masses de rochers se détacher & se précipiter tout-à-coup dans la mer avec une quantité excessive d'arbres & de décombres entraînés par la chûte; de sorte que la partie qui formoit autrefois une longue chaîne de rochers & de montagnes, a fait place à la pleine mer, & que le détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique s'élargit chaque jour.

C'est à tort cependant que quelques personnes, en considérant les fréquens tremblemens de terre auxquels l'Amérique septentrionale est sujette,

l'ont regardée comme une terre ſtérile & ingrate ; M. *Steller* obſerve judicieuſement que ces écroulemens de montagnes ne proviennent pas de la détérioration du pôle, & que ces tremblemens de terre ne tirent leur origine que des mines renfermées & cachées dans les entrailles de la terre, & qui, n'étant pas exploitées, font ſauter ces énormes maſſes de rochers. Ceux qui croient, ajoute-t-il, qu'il fait trop froid dans ces contrées pour qu'il s'y trouve des mines, ſont dans l'erreur. On peut citer la Sibérie : quelque froide que ſoit cette contrée, on y découvre encore aujourd'hui dans les montagnes, & en creuſant la terre, des mines de toute eſpece. Outre les métaux ordinaires, on y trouve les minéraux les plus précieux : le cuivre y renferme tant de veines d'or, qu'on ne prend pas ſeulement la peine de les ſéparer ; on en frappe de la monnoie, quoiqu'on ne s'en ſerve que dans le pays, parce que l'exportation en eſt défendue. Il y a quelques années qu'en Sibérie on a vu un volcan brûler & conſumer une mine de cuivre, ſans cependant que la montagne ait éclaté ; parce que la veine & les couches de ce métal étoient encore trop foibles & trop petites : il eſt ſeulement arrivé que cette veine, qui étoit autrefois de très-bon cui-

vre, eſt devenue toute noire, & n'eſt plus propre aujourd'hui à aucun uſage.

Il en eſt autrement lorſque les mines ſont plus fournies de ſoufre & de matieres inflammables; & ceci peut faire comprendre quels dégâts doivent occaſionner les mines qui ſe trouvent en grande quantité ſur les côtes de l'Amérique. Concluons donc avec M. *Steller* que le froid même le plus grand n'eſt point du tout deſtructif pour les mines. On peut même confirmer ce ſentiment par le récit de pluſieurs autres Voyageurs qui ont pénétré dans le nord. M. *Ellis*, dans ſa deſcription de la Baie de Hudſon, parle, non par ouï-dire, mais pour avoir été lui-même ſur les lieux, d'un grand diſtrict qui étoit éloigné d'environ ſept lieues de leur Fort, comme étant couvert de pierres, parmi leſquelles on trouvoit une quantité conſidérable de pyrites parfaitement rondes, & à-peu-près de la groſſeur d'un boulet de canon de ſix livres. Les Anglois qui y demeurent s'imaginent que cette forme leur a été donnée exprès par les François, afin de s'en ſervir dans leurs canons lorſqu'ils attaqueroient le Fort; cependant nous devons plutôt regarder ces pyrites comme un phénomene remarquable de l'Hiſtoire naturelle, & comme une preuve certaine que ce pays eſt rem-

pli de métaux, & même des plus précieux ; car les pyrites renferment toujours un peu d'or ; elles ſont ſouvent très-riches en argent, mais il eſt rare qu'on y trouve du plomb ou de l'étain. M. *Ellis* dit ailleurs : « Quant aux minéraux, il eſt certain » qu'il s'en trouve ici des quantités prodigieuſes » de différentes eſpeces. J'ai trouvé moi-même de » la mine de fer, & l'on m'a aſſuré qu'on voit » par-tout de la mine de plomb ſur la ſurface de » la terre à Churchil, ſans parler d'une mine de » cuivre extrêmement riche, dont les Indiens » ſeptentrionaux apportent ſouvent des morceaux » tels que j'en conſerve un moi-même dans mon » cabinet ».

Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'à Kamtſchatka, qui eſt auſſi un pays froid, on trouve des mines de cuivre natif en ſi grande quantité, qu'on en voit des fragmens épars ſur les chemins comme des grains de ſable. M. *Steller* nous rapporte que de toutes les haches qu'il a vues en Amérique, il en a trouvé fort peu de pierre, mais preſque toutes de cuivre, & d'une couleur auſſi rouge que l'écarlate.

Les volcans dont les éruptions ſont fréquentes dans l'Amérique ſeptentrionale, n'occaſionnent pas ſeulement, par l'éboulement des montagnes qui garniſſent la côte, l'élargiſſement du bras de

mer qui ſépare l'Amérique d'avec l'Aſie ; mais ces tremblemens de terre expliquent en même temps pourquoi certaines portions de la mer Glaciale ſe comblent par l'écroulement des terres, tandis que, par le changement de ſon lit, ſes eaux vont ſe reverſer dans d'autres endroits : il eſt évident que ſi des chaînes de montagnes s'affaiſſent & ſe précipitent dans la mer, elles doivent former dans la maſſe des eaux un volume aſſez conſidérable pour détourner leur cours d'un autre côté, & pour ſécher une partie de leur ancien lit. Telle eſt l'étendue de terrein qui ſe trouve au-delà des habitations des Jukagires, peuple qui demeure entre les fleuves Lena & Kolyma, & principalement vers le *Kara-Ulach* ou *Kara-Urak*, c'eſt-à-dire, *Ruiſſeau noir*. Les Archives de Jakuzk nous apprennent que cette contrée étoit autrefois une Iſle de la mer Glaciale, au lieu qu'aujourd'hui elle eſt jointe au Continent ; mais l'on y remarque deux choſes très-importantes : la premiere, que le fonds du ſol eſt compoſé de couches de limon & d'argile, ſemblables à celles qu'on trouve au fond des rivieres & de la mer ; la ſeconde, que ſur ce canton, qui peut avoir 200 verſtes de longueur, l'on trouve les côtes jonchées de troncs d'arbres, quoique le ſol n'en produiſe point ; la mer les y charie des terres voiſines, & en ſi grande quantité,

qu'on trouve dans plusieurs endroits des bûchers entiers où le bois est entassé comme des montagnes. Ces bois sont de mélèse ou de larix, de cedre, de pin & de sapin.

C'est ainsi que le même Écrivain observe dans son Histoire du Kamtschatka, *chap. VIII*, que parmi les arbres du Kamtschatka, l'on remarque non-seulement le larix & le sapin qui croissent sur les montagnes, & qui sont si épais, si hauts & si compactes, qu'ils peuvent être employés aussi-bien à la construction des vaisseaux qu'à celle des maisons; mais qu'on y trouve même du sapin blanc & des tas de pins & de cedres qui ne croissent pas dans le pays; mais qui sont jettés sur le rivage par les eaux de la mer: ce qui faisoit présumer qu'il devoit exister un grand pays près du Kamtschatka, ainsi que l'expérience l'a heureusement prouvé.

C'est ainsi qu'on trouve sur les côtes de plusieurs autres pays froids, tels que le Groënland & l'Islande, des arbres de toute grandeur, des bois flottés, amenés par les eaux des terres voisines qui sont boisées. Il s'est élevé à ce sujet parmi les Savans une très-longue dispute, pour savoir d'où pouvoit venir ce bois. On supposoit qu'il venoit de l'Amérique; mais la difficulté étoit d'en expliquer le comment. Mais on ne peut plus

douter que ce bois ne vienne de l'Amérique, de ces mêmes rochers qui se précipitent journellement dans la mer, & sur lesquels M. *Steller* rapporte qu'il a non-seulement trouvé les mêmes especes de bois, mais des forêts si touffues, qu'on pouvoit à peine entrevoir les rayons du soleil. Outre ce qu'il en dit dans son Histoire du Kamtschatka, il en parle encore d'une maniere plus détaillée dans ses manuscrits.

Ce sont, comme nous avons dit, les tremblemens de terre qui sont la cause de toutes ces dégradations; ils n'ont pas seulement lieu sur les côtes de l'Amérique septentrionale, mais aussi dans le plat pays & sur les Isles qui se trouvent dans un archipel nouvellement découvert, entre le 50e & le 67e degré de latitude septentrionale. *Steller* cite pour exemple ce qui lui est arrivé sur l'Isle de Bering, qui est au 56e degré de latitude septentrionale, où il avoit été obligé de passer l'hiver pour radouber son vaisseau : « Nous éprouvâmes, dit-il, plusieurs secousses de tremblemens de terre, qui détachoient chaque fois des pans entiers de rochers, & laissoient de telles traces de leur commotion, qu'il y avoit des fondrieres qui traversoient l'Isle d'un bout à l'autre ». C'est sur cette même Isle qu'est mort le Capitaine-Commandeur Bering.

Ces découvertes & ces obſervations de M. *Steller* conſidérées en elles-mêmes, prouvent avec autant de clarté que d'évidence que l'Amérique a été jointe anciennement à l'Aſie. On pourroit même s'appuyer à cet égard d'une mappemonde trouvée dans le monaſtere des Moines de Kiovie, & dépoſée aujourd'hui dans l'Académie des Sciences de Saint-Péterſbourg : elle fixe le trajet du Kamtſchatka en Amérique, à-peu-près à moins d'une demi-lieue : or, en remontant à quelques ſiecles plus haut que le temps où cette mappemonde a été dreſſée, il n'y auroit rien de ſi naturel que de croire que l'Amérique a été jointe à l'Aſie. Mais pour contenter les perſonnes plus difficiles, qui, malgré toutes ces raiſons, s'obſtineroient à ſoutenir que la mer a de tout temps formé une ſéparation entre l'Amérique & l'Aſie, ſuppoſons que ce trajet ait été d'une demi-lieue, il n'en ſera pas moins conſtant que l'Amérique a pu être peuplée par le nord de l'Aſie : mais M. *Steller*, qui vouloit joindre la certitude aux probabilités, compara les Eſquimaux & les Hurons, peuples de l'Amérique ſeptentrionale, avec les Kamtſchadales, les Groënlandois, les Korœkes, les Tſchutſches, & enfin les Japonois ; il trouve qu'ils ont entr'eux une grande reſſemblance, tant par leur habillement & leurs manieres extérieu-

res, que par leurs mœurs, leurs coutumes & leur genre de vie. Voici à quoi ſe réduiſent ſes principales obſervations.

I. Tous ces peuples étoient partagés en tribus ou familles, que gouvernoit le plus ancien ou le pere de famille. Lorſqu'on a découvert le Nouveau-Monde, on a trouvé les peuples partagés en différentes familles, qui dépendoient toutes d'un Chef de famille, appellé *Cacique*.

II. Leurs canots, dit M. *Steller*, ſont d'une conſtruction très-convenable à leurs beſoins, aiſés à tranſporter ſur terre & à mouvoir dans l'eau. Ils ſont faits de bois ou de côtes de baleine fort minces, & entiérement recouverts de peaux de veaux marins, à l'exception d'une ouverture pratiquée au milieu, qui a un rebord de côtes de baleine ou de bois, pour empêcher l'eau d'y entrer; ce trou eſt fait préciſément de maniere qu'un ſeul homme puiſſe y entrer & s'aſſeoir dans le canot, en étendant ſes jambes en avant; il y en a où de ce rebord il s'éleve tout autour un morceau de peau que l'homme aſſis dans le canot lie autour de ſon corps, & qui le garantit abſolument de l'eau. Ils mettent ſur les coutures une eſpece de goudron ou de colle compoſée, à ce qu'on prétend, d'huile de veaux marins. Ils tranſportent dans ces canots tout ce qui leur eſt néceſſaire,
&

& les inſtrumens pour la pêche des baleines, des chevaux marins, des licornes, des veaux marins, &c. Ces petits canots ne ſont que pour les hommes; ils ſont pointus des deux bouts, & ont environ 20 pieds de long ſur 18 pouces ou 2 pieds de large. L'homme qui eſt dedans n'a qu'une rame, mais qui eſt applatie des deux bouts, & qui ſert à ramer alternativement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Outre ces petits canots, ils en ont d'autres qui ſont beaucoup plus grands & plus ouverts, & dans leſquels les femmes ſont obligées de travailler à la rame. Ces canots ſont conſtruits avec les mêmes matériaux que les précédens, & aſſez forts pour porter plus de vingt perſonnes à la fois.

III. Les peuples aſiatiques dont on a parlé plus haut ont auſſi un inſtrument ſemblable à celui des Américains pour allumer le feu; ils prennent deux petites planches de bois ſec, & les ayant applaties, ils font dans chacune un petit trou, dans lequel ils paſſent une fiche de bois qu'ils entortillent d'une corde; enſuite ils tournent la corde avec tant de rapidité, que le bois prend feu par le frottement; puis ils poſent le bois allumé contre une eſpece de mouſſe ſeche qui leur ſert d'amadou.

IV. Ce ne ſont pas là les ſeuls meubles com-

muns à ces peuples. M. *Steller* remarque que chez les Sauvages de l'Amérique il a trouvé un grand vaſe de bois fait avec l'écorce du tilleul, comme en Ruſſie ; il a vu auſſi quelques fleches qui ſont plus grandes que celles du Kamtſchatka, & qui approchent, pour la forme, de celles des Tunguſes & des Tatares, étant noircies de même, & ayant le même poli.

V. M. *Steller* a remarqué chez les Américains du nord, car c'eſt de la partie ſeptentrionale dont nous entendons parler ici, une pierre à repaſſer ſur laquelle on voyoit des traces de cuivre, comme chez les Kalmaks & les Tatares aſiatiques ; il y a vu auſſi beaucoup de haches faites de cuivre : ce n'eſt pas que le fer n'y ſoit auſſi abondant que le cuivre, mais il exige plus de ſoin & plus d'intelligence pour la fonte.

VI. La même comparaiſon peut ſe faire entre les peuples de l'Aſie ſeptentrionale & les Américains pour leur genre de nourriture ; ils ſont uſage de la même eſpece de poiſſon, appellé Dukola, qui a le goût des ſaumons & des truites, & qui, lorſqu'on l'a fait mariner, devient tout-à-fait tranſparent, & forme un mets délicieux. Voyez *Steller* dans ſon *Hiſtoire de Kamtſchatka*.

VII. Ils ont la même boiſſon compoſée de la *Slatka-Drawa*, dont ils font différens uſages,

ainſi qu'on peut le voir dans l'ouvrage de M. *Steller*. La *Slatka-Drawa* eſt l'herbe que nous appellons *Sphondyle* ou *Branche-Urſine* ; ils l'emploient principalement à faire de l'eau-de-vie.

VIII. Parmi ſes obſervations ſur la Botanique, M. *Steller* remarque qu'il a trouvé, chez les Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale, des rouleaux de courroies faites avec une plante marine, & qui lui ont paru, d'après les épreuves qu'il en a faites lui-même, d'une force & d'une fermeté étonnantes ; il ajoute qu'il lui eſt auſſi tombé entre les mains des écorces intérieures de larix & de pins, qui étoient liées en rouleaux & ſéchées, qui ſe mangent dans le pays, ainſi qu'au Kamtſchatka, dans toute la Sibérie, & même en Ruſſie, juſqu'à Klinow, à Vialka, &c. dans les temps de diſette.

IX. Les Orties ſont de toutes les plantes celles dont les Américains ſeptentrionaux font peut-être le plus d'uſage : M. *Steller* a vu qu'on les épluchoit & qu'on les cardoit comme le lin, pour les envoyer enſuite en ballots à leur deſtination, de la même maniere que le font les Kamtſchadales.

X. Les Tſchutſches font, avec les boyaux de baleine, des chemiſes, comme les Américains, & ils les emploient auſſi, comme les Korækes, en guiſe d'outres.

XI. Les Américains, auſſi-bien que les peuples aſiatiques ſeptentrionaux, emploient toutes ſortes de remedes pour empêcher la groſſeſſe ; ils permettent aux femmes, ou plutôt ils les obligent ſouvent d'avorter, en faiſant uſage d'une certaine plante ; la raiſon de cet uſage eſt de ſoulager en quelque façon le peſant fardeau qui opprime une pauvre famille hors d'état de nourrir ſes enfans. Cet uſage s'obſerve aujourd'hui chez les Mongoles, où, par le même principe d'une économie barbare, on permet à ceux qui ne ſont pas en état de nourrir leurs enfans, de les tuer quand ils viennent au monde.

XII. La maniere de s'orner le viſage avec des pierres, des os & des dents de chevaux marins, eſt reçue chez les Américains ſeptentrionaux, comme chez les peuples des frontieres de l'Aſie ; ils regardent cela comme une grande parure.

XIII. Ils ſe ſervent auſſi de chiens pour les traîneaux, de la même maniere que les Kamtſchadales : les chiens des Américains ſeptentrionaux n'aboient jamais, & ne font que gronder quand on les agace. Ces chiens ſont les ſeuls animaux de charge dont ils ſe ſervent ; ils tirent des fardeaux beaucoup plus peſans, & les traînent, quand il le faut, beaucoup plus loin que les hommes ; ils ſe forment aiſément à tout ce qu'on leur

apprend, & comme ils ſont fort dociles, ils ne laiſſent pas d'être d'une grande utilité. Cependant les Américains négligent beaucoup ces animaux, qui ſont preſque réduits à chercher eux-mêmes leur nourriture.

XIV. Les Américains ſeptentrionaux portent dans l'été une eſpece de chapeau compoſé de tuyaux de plumes, & fait en forme d'écran. Les Kamtſchadales, les Groënlandois, les Korœkes, les Tſchutſches & les Japonois portent des chapeaux de la même eſpece.

XV. Les Américains ſeptentrionaux entendent non-ſeulement le langage des Tſchutſches & des Korœkes, mais auſſi celui des Kamtſchadales.

XVI. Ceux du Japon connoiſſent parfaitement les Américains ſeptentrionaux & tous les peuples dont nous venons de parler, par la voie du commerce qu'ils entretiennent depuis long-temps avec eux, non pas ſous le nom de Japonois, mais de Suhſamans.

J'ai choiſi, entre les comparaiſons que M. *Steller* a faites, celles qui peuvent ſervir à faire connoître le rapport particulier qui ſe trouve entre les peuples limitrophes de l'Aſie & les Américains ſeptentrionaux; leurs mœurs ſe reſſemblent ſi fort, & leurs coutumes ont une conformité ſi parfaite,

que l'on révoquera difficilement en doute les conséquences que j'en ai tirées. Je ſais que pluſieurs Auteurs, comme, par exemple, *Laet* & *Hornius*, ont ſoupçonné avant moi que l'Amérique pouvoit avoir été peuplée par des Tatares; mais, deſtitués de preuves qui appuyaſſent leur opinion, ils en ſont reſtés aux conjectures : cependant ils auroient pu apporter des témoignages déciſifs, s'ils avoient conſulté l'Hiſtoire des Tatares & celle de la Dynaſtie des Mongous. Ces deux Hiſtoires nous apprennent quels ſont les peuples qui ont tranſmigré les derniers d'Aſie en Amérique, & d'où ils ſont venus. On ſe rappelle ce qui a été dit au commencement de cet Ouvrage ſur les Groënlandois & les Eſquimaux; que ces peuples ſe nomment encore aujourd'hui Karalit ou Karlit, & au pluriel Kalalit, Karait : leur dénomination peut conduire à la connoiſſance de leur origine. En conſultant l'Hiſtoire des Mongous du P. *Gaubil*, nous voyons qu'en 1203 un Prince, nommé *Toli* ou *Taugrul*, Seigneur de la horde des Keraïts, ou Prince de Corée, après avoir agi long-temps de concert avec Czingis-Chan, abandonna ſon parti par les ſuggeſtions d'un autre Prince appellé *Tchamouha*, le même qu'Abul-Gaſi-Bayadour-Chan nomme *Zamucazizen*, p. 173; que Czingis-Chan, irrité de cette défection, jura ſa perte;

&, qu'ayant défait ſon armée, il le fit maſſacrer. Après la défaite de ce Prince, le nom, auſſi-bien que la tribu des Keraïts, ſe perdit, il n'en eſt plus queſtion dans l'Hiſtoire des Mongous : elle parle ſeulement de quelques efforts que fit encore ſon fils *Ilaho* pour relever ſon parti, mais qui furent infructueux. Le reſte de ſa horde, dépouillée de ſes habitations & pourſuivie par Czingis-Chan, chercha un aſyle contre lui ; elle le trouva dans la partie de l'Amérique oppoſée à la Corée, qui devint ainſi ſa patrie avec le Groënland. Les Européens ont d'abord donné à ce peuple le nom de Groënlandois & d'Eſquimaux ; mais lorſqu'on a interrogé les habitans ſur leur origine, ils ſe ſont eux-mêmes donné celui de *Kalalit* ou *Karait*. Les Européens auxquels ils parloient ne connoiſſant qu'imparfaitement l'Hiſtoire de l'Aſie, penſerent que ce peuple devoit être une des tribus Tatares qui ont diſparu de ce Continent, mais ſans pouvoir en donner aucune preuve déciſive. L'Hiſtoire vient à l'appui des conjectures dans cette occaſion, & prouve en effet l'identité de ce peuple & de celui qui fuyoit le glaive de Czingis-Chan. Cette Colonie de Karaits qui alla de la Corée en Amérique, eſt tout-à-fait différente de celles que les Chinois y avoient envoyées bien du temps auparavant ; ils n'avoient aucune eſpece

de ſcience, de religion, ni de culte; ce que l'on voit aujourd'hui chez eux eſt parfaitement d'accord avec l'Hiſtoire; leur Seigneur Toli, étant de la race de Czingis-Chan, n'avoit, ainſi que lui, aucune idée de religion; ils ne connoiſſent point le labourage & ne l'ont jamais connu. Abul-Gaſi-Bayadour-Chan dit en propres termes « qu'ils habi» toient dans le pays des Mongous, & n'avoient » point l'uſage de cultiver les terres ». On chercheroit inutilement quelque différence dans leur nom: les Eſquimaux s'appellent Karalit ou Karlik, & au pluriel, Kalalit, Karait; & Abul-Gaſi-Bayadour-Chan me ſert de témoin, que déjà de ſon temps on ſe ſervoit indiſtinctement du nom de Karait & de celui de Karlik: dans un endroit, il les appelle Karait, & dans un autre, p. 482, Karlik.

Cette derniere émigration de peuples de l'Aſie en Amérique étant donc bien conſtatée, je crois être fondé à l'alléguer comme une autorité contre ceux qui nient que la population de l'Amérique ait eu lieu par la voie des peuples qui habitoient les côtes de l'Aſie; car ſi un peuple ignorant & inférieur à tous égards aux Chinois, a pu exécuter cette émigration, on doit être porté à croire qu'à plus forte raiſon un peuple éclairé a pu envoyer des Colonies en Amérique, dans un

temps où l'intérêt du commerce l'invitoit à faire des tentatives, qui, en diminuant une population trop nombreuſe, devoient en même temps ouvrir de nouveaux débouchés.

Il réſulte de tous ces faits qu'on ne peut douter que l'Amérique n'ait été peuplée par l'Ancien-Continent. Pour mettre cependant nos principes à l'abri de toute objection, nous ferons voir comment il eſt arrivé que les Américains, qui tirent leur origine des Chinois, des Karaites & des Africains, different cependant de ces peuples, dans la couleur & dans les traits du viſage; & quelle a pu être l'origine des différentes eſpeces d'animaux que l'on trouve en Amérique, & dont il y en a pluſieurs que l'on ne rencontre dans aucune autre partie du Monde.



CHAPITRE VIII.

Obſervations ſur la couleur des différentes eſpeces d'hommes, qui ſont répandues ſur la ſurface du globe.

On s'eſt livré à de grands raiſonnemens ſur les cauſes de la diverſité qu'on apperçoit entre les hommes, relativement à leur couleur; mais on s'eſt preſque toujours écarté du vrai à cet égard. Je ne ſaurois croire, par exemple, avec l'Auteur du Livre intitulé *Vénus phyſique*, qu'il y ait eu dans la premiere mere des œufs de différentes couleurs, ni ajouter foi à ce que nous raconte un Auteur anonyme dans la Bibliotheque impartiale, *tom. V, Mars & Avril* 1752, *p.* 227, ni embraſſer en tout les ſentimens de M. *Mitchel* dans les Tranſactions philoſophiques, *n.* 474, art. 4; encore moins croirai-je que la poſtérité de Caïn devint brune ou olivâtre en ſigne de réprobation, à cauſe du meurtre d'Abel; je ne m'arrêterai pas même à réfuter les différens ſentimens de ces Auteurs, & me bornerai à développer mon opinion ſur la couleur des Negres, en prenant ce mot dans le ſens général que lui donnoient les Grecs,

& par lequel ils désignoient non-seulement les Negres d'un noir foncé, aux grosses levres, aux cheveux crépus, & avec une membrane réticulaire, qui méritent essentiellement ce nom; mais aussi tout peuple dont la couleur n'est pas blanche, les Bruns, les Basanés, les Rouges, les Olivâtres, &c. Les Éthiopiens sont les premiers qui aient été distingués des autres par leur couleur; leur nom y est relatif: il dérive des mots grecs Αἴθω *Aithô* & ὢψ *Ops*, qui désignent un homme qui a la face brûlée. Comme ce nom ne se rapporte point aux effets de la nature, mais à des causes extérieures, à l'art auquel ils avoient recours pour se noircir, je ne rappellerai point ici le témoignage de *Plutarque* (dans la *Vie de Brutus*), ni ceux d'*Isac Vossius* & de plusieurs autres, qui conviennent qu'ils se noircissoient le visage avec des sucs & des onguens qui avoient la vertu de noircir la peau; j'en ai déjà assez parlé au sujet des figures tracées sur le visage & sur plusieurs parties du corps.

Ceux qui voudroient nier ces faits seroient obligés d'anéantir premierement tout témoignage & toute vérité historique. Il est connu que les Negres ont une prédilection pour la couleur noire, & qu'ils emploient des remedes astringens pour la produire; ces remedes attirent en même temps

& resserrent la peau, de façon que les levres sont obligées de déborder & de devenir plus grosses que chez les Blancs.

Les Medes avoient un usage à peu-près semblable. Suivant le rapport d'*Hérodote*, ils se traçoient de grands cercles noirs au-dessous des sourcils, pour rendre les yeux plus saillans.

Pour faire mieux connoître les couleurs diverses que l'on rencontre dans les différentes parties du Monde, nous allons parcourir les peuples mêmes dont elles sont les marques distinctives.

Les Abyssins, selon le rapport des Voyageurs, sont plutôt bruns ou couleur de cuivre, que noirs, quoique près des Negres, & même sous la ligne.

En Éthiopie, en la prenant dans le sens le plus étendu, on trouve des peuples entiers de Blancs, des Basanés & d'autres couleurs.

Les Habitans des Philippines, tout près de la ligne, sont beaux & presque blancs.

Ceux de Ternate, sous la ligne, ne sont que basanés; en vieillissant ils acquierent une longue barbe.

Ceux de l'Amérique, entre les tropiques, sont en partie blancs, & en partie basanés ou roux.

Dans l'Isthme de Darien & dans la Guinée, il existe, si on en croit les Voyageurs, une nation blanche.

Selon *Ulloa*, les Habitans de Guayaquil, à deux degrés onze minutes de la ligne, ſont preſque tous blonds, blancs & beaux, excepté ceux qui deſcendent d'un mêlange de nations.

A Ceylan, preſque ſous la ligne, les peuples ne ſont pas noirs.

M. *Van der Stel*, qui a fait un voyage dans l'intérieur de l'Afrique, rapporte que les hommes y ſont grands, bien faits, avec des cheveux longs, & qu'il y a des femmes parmi eux auſſi blanches que des Européennes, mais qu'elles ſe noirciſſent à deſſein.

Les Habitans des Iſles de Nicobar, entre le 7e & le 10e degré de latitude ſeptentrionale, ſont jaunâtres de viſage, & ont les cheveux longs.

A l'Iſle de Pâques, on a trouvé diverſes races de Noirs, de Bruns, de Blancs & de couleur de cuivre.

Schoutens rapporte la même choſe des Terres Auſtrales.

Herrera parle d'hommes blancs dans la Nouvelle-Guinée, à Madre de Dios, peu diſtant de la ligne.

Quelles conſéquences tirerons-nous de tous ces témoignages ?

1°. Que la Zone Torride n'eſt pas entiérement habitée par des Noirs, encore moins par de vrais

Negres, c'eſt-à-dire, par les plus noirs de tous.

2°. Les Mulâtres, ou les enfans des Européens & des Négreſſes, ſous le 10e degré 25 minutes de latitude, ne ſont plus diſtingués des Blancs à la troiſieme génération. *Don Ulloa*, tom. I, p. 28, le rapporte expreſſément. Le P. *Labat*, dans ſon voyage aux Iſles de l'Amérique, tom. II, p. 120, confirme ce rapport, & dit que les enfans des Négreſſes & des Blancs, & *vice verſâ*, perdent les ſignes caractériſtiques des Noirs; qu'à la troiſieme génération il ne leur reſte qu'une petite marque dans le blanc des yeux, & qu'elle ſe perd entiérement à la quatrieme génération; mais que ſi on les laiſſe marier de nouveau avec des Negres, les enfans, dans le même nombre de générations, reſſemblent de nouveau entiérement aux Negres. Les obſervations que l'on a faites ſur le mêlange des Blancs & des Noirs, ont prouvé que pour rendre un Blanc tout-à-fait noir, il faut une ſucceſſion de quatre mêlanges.

I. Une Négreſſe avec un Blanc produira le Mulâtre.

II. Avec un Mulâtre, elle produira un Quarteron, qui a $\frac{3}{4}$ de noir & $\frac{1}{4}$ de blanc.

III. Avec un Quarteron, elle produira un Octavon, qui a $\frac{7}{8}$ de noir & $\frac{1}{8}$ de blanc.

IV. Avec un Octavon, elle produira le vrai Negre.

Il faut également quatre mêlanges pour rendre un Negre tout-à-fait blanc.

I. Une Blanche avec un Negre produira un Mulâtre à longs cheveux.

II. Avec un Mulâtre, elle produira un Baſané ou un Quarteron, qui aura $\frac{3}{4}$ de blanc & $\frac{1}{4}$ de noir.

III. Avec un Quarteron, elle produira un Octavon qui aura $\frac{7}{8}$ de blanc & $\frac{1}{8}$ de noir.

IV. Avec un Octavon, elle produira un enfant parfaitement blanc.

Ces effets ont été conſtatés par les Voyageurs qui ont parcouru les Indes. Nous voyons donc par ces relations que, quoique l'air, le climat, & les rayons du ſoleil contribuent beaucoup à ces effets, ils ne les produiſent pas ſeuls ni directement; & puiſque le noir n'eſt qu'une altération des couleurs naturelles, qui n'ont dégénéré que peu-à-peu, il ſemble qu'on peut en expliquer les cauſes d'après des principes tirés des loix phyſiques.

Il a déjà été dit à la page 187 que ces peuples ont une ſinguliere prédilection pour la couleur noire, & nous verrons que l'art a réuſſi ſucceſſivement à corrompre les couleurs naturelles. L'on pourroit dire la même choſe de la cohabitation conjugale; car les femmes ayant toujours des objets noirs devant les yeux, ont pu à la longue tranſmettre les effets de cette impreſſion à leurs

enfans, & opérer de plus en plus le changement de leur couleur. Enfin si, comme je vais le prouver, la nourriture de ces peuples contribue déjà à leur rendre le teint olivâtre, que sera-ce quand on fera attention qu'ils rehaussent ces couleurs déjà altérées, en se frottant le corps avec de la suie & des sucs propres à produire une couleur plus foncée, plus noirâtre, qui avec le temps acquiert le dernier degré de perfection. Pour bien comprendre ceci, il faut savoir;

I. Qu'il est prouvé par l'expérience que les peuples qui ne mangent que du poisson de mer ou des plantes huileuses, contractent à la longue un teint jaunâtre & basané; l'huile du poisson ne peut pas produire en effet le même chyle que le jus de la viande. On en voit un exemple même en Europe, où les Moines, qui sont astreints par leur regle à faire un carême continuel, à ne vivre que de poisson, & à manger tout à l'huile, ont le visage fort rembruni. Cette expérience se fait encore bien mieux sentir sur les peuples qui boivent l'huile des chevaux marins, & qui se nourrissent de la graisse de différens poissons de mer fort huileux, sur-tout de celle des veaux marins, comme MM. *Cook*, *Banks* & *Solander* l'ont observé à l'égard des habitans de la Terre de Feu.

Les mêmes Voyageurs rapportent que dans l'Isle

l'Isle Otahiti ou Utahiti, les habitans se nourrissent généralement de fruits, de poissons, de testacées, de cochon & de chiens. Les deux dernieres especes de nourriture sont même réservées pour les personnes du plus haut rang. Leur pain est composé de pommes de terre & d'autres fruits farineux; leur boisson est de l'eau pure ou du lait exprimé de noix de cocos: ils ont un fruit sauvage qui porte du poivre, & ils en distillent une liqueur forte.

Il résulte de toutes ces observations que les peuples qui se nourrissent de substances grasses & onctueuses, de poissons non cuits & tout au plus séchés, ont en général le teint noir ou brun foncé; ou tout au moins plus jaune que celui des peuples qui ne prennent que des nourritures plus analogues à l'organisation physique, & qui proviennent principalement du regne végétal.

Si l'on desiroit d'autres exemples, on en trouveroit considérablement en commençant par les habitans du Kamtschatka jusques chez les Esquimaux, & en parcourant la plus grande partie des peuples de l'Amerique. A la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, on rencontre des habitans tout-à-fait noirs qui vont nuds, & qui ne different des Negres de l'Afrique, qu'en ce qu'ils n'ont point les cheveux crépus, mais plats; mais on

trouve auſſi que, faute d'autre nourriture, ils vivent de poiſſon.

II. Le ſang épais, condenſé & noir des Iſlandois, des Groënlandois, des Eſquimaux & des peuples qui ſe nourriſſent continuellement de poiſſon, produit chez eux une tranſpiration & une exhalaiſon plus lente & plus difficile que chez tout autre peuple; les ſucs deviennent de plus en plus épais, & la peau par conſéquent plus jaune, plus brune, plus noire. Veut-on s'en convaincre? Que l'on prenne une veſſie auſſi blanche qu'il eſt poſſible, qu'on la rempliſſe avec de l'huile de poiſſon, qu'on l'expoſe quelques jours au ſoleil, à l'air & au vent; on la verra changer chaque jour de couleur & devenir enfin toute noire. Si l'on fait encore attention qu'il ſe trouve dans cette eſpece de nourriture moins de ces parties qui contribuent à rendre le ſang plus coulant, & à répandre beaucoup d'humidités dans le corps humain, on ne pourra ſe refuſer à l'évidence de ce principe, que c'eſt de ce même genre de nourriture que provient l'odeur déſagréable de ces gens-là, qui eſt ſi infecte, que tous les Voyageurs, & entr'autres *Labat* & *Ulloa*, aſſurent que ceux qui n'y ſont pas accoutumés ne la peuvent ſupporter. Que l'on frotte la peau d'un Kamtſchadale, d'un Iſlandois, d'un Groënlandois, d'un

Eſquimaux, &c.; l'odeur qui en ſortira ſentira le poiſſon, & repandra une infection à peine ſupportable. Pour prouver que la nourriture eſt capable de produire de pareils effets, il ſuffit de conſulter l'expérience. On ſait par exemple que les Anglois ont en général une odeur particuliere, qui ne provient que de la quantité de viande dont ils ſe nourriſſent, & l'on ne peut douter que ce ne ſoit de-là qu'ils contractent un teint qui leur eſt particulier. Qui eſt-ce qui ignore que c'eſt en ſe nourriſſant continuellement de viande cuite & non cuite, & d'animaux crevés ou tués, que le Kalmak contracte cette odeur déſagréable, cette complexion lourde, ce teint jaune & olivâtre qui fait qu'on le diſtingue entre un millier d'autres individus. Cependant ſi cette eſpece de nourriture qui paroît analogue à la conſtitution de l'homme, & qui renferme des principes en quelque ſorte homogenes avec la ſubſtance de ſon corps, donne lieu à de tels effets, quels changemens ne devra pas opérer ſur le corps humain une nourriture moins compatible avec notre conſtitution phyſique, qui exige qu'on entretienne dans le corps humain des parties humides & aqueuſes, propres à rafraîchir & à dilater le ſang, ainſi qu'à ouvrir les pores; une nourriture qui ne renferme que des ſubſtances huileuſes, terreſtres & aſtringentes.

En considérant ainsi le Negre par rapport à sa nourriture seule, on s'appercevra qu'elle doit produire en lui un teint fort différent de celui des peuples qui ne vivent que du mêlange d'alimens propres à maintenir l'équilible entre les humeurs, & celles-ci en deviennent elles-mêmes plus analogues à l'organisation naturelle du corps humain.

II. On ne peut disconvenir que le climat n'ajoute encore à la variété des couleurs de l'espece humaine : ces corps, déjà disposés à prendre une teinte différente de la nôtre, parce que les parties huileuses qui forment la majeure partie de leurs alimens, gardant la même mesure dans la masse de leur sang, doivent nécessairement, suivant qu'ils sont plus ou moins brûlés par l'ardeur du soleil, plus ou moins exposés au grand air, plus ou moins près de la mer, contracter une couleur jaunâtre, bleuâtre, brune, olivâtre, noirâtre ou basanée.

A l'égard du climat, d'habiles Physiciens ont observé que le climat influe beaucoup sur la constitution des corps; ils ont remarqué que dans les plaines où la terre est grasse, l'air épais & l'eau moins pure, les Paysans sont grossiers, lourds, mal faits, stupides, & les Paysannes presque toutes laides; au lieu que dans les terres élevées & sur le haut des collines, les hommes sont agiles, éveillés, bien faits, spirituels, & les femmes com-

munément jolies. C'eſt auſſi de-là qu'on peut expliquer pourquoi les Noirs de l'Amérique le ſont moins que les Negres de l'Afrique, quoique ces deux parties du Monde ſoient toutes les deux ſituées ſous la *Zone Torride*; parce que les contrées de l'Amérique étant extrêmement élevées au-deſſus du niveau de la ſurface du globe, la chaleur y eſt beaucoup moindre. C'eſt ainſi qu'au Senegal & en Guinée, où la chaleur du climat eſt la plus vive, les hommes ſont tout-à-fait noirs.

Dans les climats où la chaleur eſt plus tempérée, comme en Barbarie, au Mogol, en Arabie, &c. les hommes ne ſont que bruns; & enfin lorſqu'elle eſt tout-à-fait tempérée, comme en Europe & en Aſie, les hommes ſont blancs. C'eſt l'expoſition au grand air & aux ardeurs du ſoleil qui fait que les Eſpagnols ſont plus bruns que les François, les Maures plus que les Eſpagnols, & les Negres plus que les Maures. Ajoutons que quoiqu'en Aſie & en Europe les hommes ſoient blancs, on remarque entr'eux quelques variétés qui ne viennent que de la différente maniere de vivre. Tous les Tatares ſont baſanés, tandis que les peuples d'Europe, qui ſont ſous la même latitude, ſont blancs, parce que ceux-ci ne menent pas un genre de vie auſſi dur & auſſi ſauvage.

On peut ſe convaincre de l'influence que l'air

& la nourriture peuvent avoir, par l'exemple même de différens animaux. Par quelle raiſon les lievres en Ruſſie, en Sibérie, en Livonie, en Eſthonie, &c. dont la peau eſt naturellement griſe, deviennent-ils blancs en hiver, tandis que les écureuils, qui ont le poil jaune, deviennent noirs? Que l'on conſulte le climat, la nourriture, on en trouvera la raiſon. L'air, qui dans l'hiver eſt extrêmement vif, donne à la peau du lievre, qui ne ſe nourrit que d'herbes & de racines, une couleur blanche; tandis que l'écureuil, qui ne ſe nourrit que des parties huileuſes & bitumineuſes des arbres, devient noir. Pourquoi trouve-t-on dans quelques parties de l'Amérique ſeptentrionale des renards noirs, & dans d'autres des renards bleus? La nature n'agit jamais contradictoirement: des cauſes différentes doivent donc produire des effets différens.

IV. Indépendamment des alimens propres à changer les couleurs de la peau, indépendamment de ce que l'ardeur du ſoleil doit contribuer à cette métamorphoſe, eſt-il étonnant qu'il y ait tant de variété dans les couleurs de l'eſpece humaine, quand on ſonge que tous ces peuples qui ſont jaunâtres, baſanés, olivâtres, noirâtres ou même bleuâtres, ont recours à l'art, à des onguens & à des ſucs propres à renforçer ces différentes cou-

leurs déjà excitées par les alimens dont ils ſe nourriſſent, & par le climat qu'ils habitent. N'avons-nous pas déjà vu, en parlant de l'uſage des peuples de ſe colorer diverſes parties du corps, ou même de ſe peindre en entier, que les uns ſe peignent avec du verd & du jaune, d'autres avec du jaune & du rouge ou même du bleu, d'autres enfin avec de la ſuie. Ce goût pour s'appliquer des couleurs artificielles ſur la peau, paroît être ſur-tout l'apanage des femmes. Qu'on ſe tranſporte chez les Kamtſchadales, chez les Eſquimaux, & dans les différentes contrées de l'Amérique, l'on trouvera que chez ces peuples les femmes n'ont rien de plus à cœur que de ſe farder. Elles prennent dans le printemps des entrailles d'ours, & les mêlant avec de la colle de poiſſon, elles s'en barbouillent tout le viſage : au lieu de céruſe, elles emploient du bois pourri, ou du talc calciné naturellement : au lieu de la torna-ſolis, elles ſe ſervent d'une herbe marine, qui eſt une eſpece de corail, & qui, diſſoute dans la colle de poiſſon, donne une couleur rouge. En avançant vers le centre de l'Amérique, on voit s'accroître la paſſion pour le fard. Ce n'eſt plus l'attribut excluſif des femmes qui veulent relever l'éclat de leur figure ; les hommes pratiquent auſſi la même choſe.

V. Leurs habitations mal-propres, leurs cabanes

noires, remplies la plupart du temps de fumée, ainſi que leur habitude de n'être lavés que quand la pluie les arroſe, contribuent à les rembrunir; en ſorte qu'en raſſemblant toutes ces circonſtances, on ne peut s'empêcher de conclure que les accidens concourent à produire une couleur brune, jaunâtre, olivâtre, noirâtre, & que, ſelon leur fantaiſie & le choix qu'ils ont fait d'une couleur, ils ont tâché de perfectionner celle qui leur plaiſoit le plus: les uns préferent le rouge & le blanc, & d'autres le noir. Ces obſervations qui tendent à faire connoître la cauſe de la différence de la couleur des Negres en général, & de leur variété en particulier, étant puiſées en partie dans l'expérience, & en partie calculées d'après les loix connues de la Phyſique, doivent prévaloir ſur les ſyſtêmes que différens Auteurs ont inventés juſqu'à préſent ſur cette matiere.

Elles expliquent en même temps, comme on l'a dit plus haut, la cauſe phyſique qui contribue à rendre les levres des Negres beaucoup plus groſſes que les nôtres, parce que les ſucs & les onguens aſtringens dont les Negres ſe ſervent pour rendre la peau d'un noir luiſant, retirent extérieurement la partie ſupérieure & inférieure des levres, & les font conſidérablement déborder.

Il ne me reſte donc plus qu'à parler de leurs

cheveux crépus. L'expérience nous apprend que moins l'homme tranſpire de la tête, & moins elle doit être garnie de cheveux ; puiſqu'ils ne ſont nourris & alimentés que par l'humidité qui ſort par les pores. Suivant que cette ſueur reſte plus ou moins en équilibre, plus ou moins les cheveux ſont grands, touffus, longs ou crépus. Un exemple contraire prouvera cet effet. Ceux qui connoiſſent les Coſaques de la petite Ruſſie ou de l'Ukraine ſavent qu'ils ſont affligés d'une maladie qui leur eſt particuliere, appellée par les Médecins *Plica*, & en la langue du pays, *Goſcheſt*. Ceux qui en ſont atttaqués demeurent un an perclus de tous leurs membres, comme des Paralytiques, & éprouvent de grandes douleurs dans les nerfs. Au bout de ce temps, il leur vient en une nuit une grande ſueur de tête, de ſorte que le matin ſuivant ils trouvent tous leurs cheveux collés enſemble ; alors le malade ſe ſent fort ſoulagé, & eſt guéri peu de jours après de ſa paralyſie ; mais ſes cheveux demeurent entortillés, & s'il les faiſoit couper dans ce moment, l'humeur trop forte qui ſe purge par les pores de la tête, tomberoit ſur la vue & le rendroit aveugle. Ce mal vient, ſelon la plus commune opinion, de la crudité ou autre qualité ſecrete de leurs eaux : ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il ſe gagne de même que

le mal vénérien, par le commerce des deux ſexes, & qu'il ſe trouve des enfans qui l'apportent au monde. C'eſt auſſi par cette raiſon que ces mêmes Coſaques ont une eſpece de cheveux qui leur eſt particuliere, étant auſſi forts & auſſi durs que les ſoies de cochon. Ajoutons que quand on ne prend aucun ſoin de ſes cheveux, qu'on ne dirige point leur croiſſance, il n'eſt pas étonnant qu'ils ſe friſent & ſe tortillent d'eux-mêmes, & il n'en faut pas davantage pour qu'ils deviennent tout-à-fait crépus : d'ailleurs que l'on ſe rappelle l'uſage où ſont les Negres de ſe faire couper ou raſer les cheveux, pour marquer le grand deuil, ce qui ſe fait très-ſouvent, parce qu'ils ont un grand nombre de femmes, & parce qu'au décès de leur Souverain, ils ſe raſent toute la tête; & l'on ne ſera pas étonné que leur chevelure ſoit courte, en déſordre, & crépue comme de la laine.

Enfin, ponr s'aſſurer que la nature même, altérée par la nourriture, ne leur laiſſe pas beaucoup de cheveux, on n'a qu'à parcourir les pays du Kamtſchatka, des Eſquimaux & des autres parties de l'Amérique, & l'on verra que ces peuples ont naturellement moins de cheveux que les Blancs. Au ſurplus, qu'on prenne un Blanc auquel on coupe ſouvent les cheveux, qu'on l'abandonne à cet égard à la pure & ſimple nature,

ſans en avoir le moindre ſoin, & on verra qu'au commencement de la croiſſance, ſes cheveux ſeront toujours crépus. Ces raiſons ſont ſans doute plus que ſuffiſantes pour expliquer cette ſingularité que l'on rencontre chez les Negres.

Il ne me reſte plus qu'une queſtion à décider: Pourquoi, dans toutes ces contrées, les Européens conſervent leur couleur naturelle? Rien ne me paroît plus aiſé à expliquer. L'Européen ne s'aſſujettit jamais à manger journellement des alimens cruds, dans quelque coin de la terre qu'il ſe trouve; il n'épargne point ſes peines pour pouvoir ſe nourrir d'alimens conformes à ceux auxquels il a été accoutumé. L'habitude, qui lui a fait une néceſſité d'un certain genre d'alimens, le force toujours à cuire ſes viandes, quelles qu'elles ſoient, & à les aſſaiſonner à ſa maniere accoutumée. S'il ſe trouvoit jamais dans le cas de ne ſe nourrir que de poiſſons fort huileux, il les cuiroit; &, en les cuiſant, une grande partie de l'huile s'évaporeroit: il s'aviſeroit encore moins d'employer de l'huile pour ſa boiſſon ordinaire; il ſe tiendroit propre, & on ne le verroit pas habiter une cabane continuellement remplie de fumée: ainſi, en évitant les cauſes du changement des couleurs, il n'en éprouve pas les effets.

Telles ſont les raiſons auxquelles j'ai cru devoir

attribuer la différence qui ſe trouve entre les Negres & les Blancs, tant dans la couleur que dans les traits du viſage. On voit que, dans ces contrées, l'eſpece humaine ne ſubit ces changemens que par le concours de pluſieurs cauſes : l'influence du climat, différence de la nourriture, frottemens extérieurs, dont les effets doivent néceſſairement être tels, pour être conformes aux loix inébranlables de la nature, &c. ſans que l'on ait beſoin de recourir à des cauſes ſurnaturelles. Voyons maintenant ce qu'on doit penſer des animaux que l'on trouve dans le Nouveau-Monde.



CHAPITRE IX.

Réflexions ſur l'origine des animaux dans le Nouveau-Monde.

IL ne ſuffit pas d'avoir prouvé de quelle maniere l'Amérique a pu être peuplée par les hommes : il reſte à réſoudre comment elle l'a été par les animaux de différentes eſpeces. S'il n'étoit queſtion que des oiſeaux, cette queſtion ſeroit aiſée à réſoudre, parce qu'on pourroit ſuppoſer qu'ils ont fait le trajet, à travers les airs, de l'Ancien-Continent dans le Nouveau, & que la grande mer du Sud & du Nord étoit autrefois plus parſemée d'Iſles qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. Cependant il y a pluſieurs de ces oiſeaux auxquels on ne pourroit adapter cette explication, à cauſe de leur vol trop lent ou trop difficile, tels que celui de l'Autruche & du Colibri.

Quant aux Quadrupedes, il faut remarquer que chaque eſpece a ſa ſphere, &, pour ainſi dire, ſon domicile, dont elle ne peut s'éloigner. Le Renne eſt un animal attaché aux climats froids, & l'Éléphant aux pays chauds. En vain voudroit-on tranſporter le Renne dans les pays méridio-

naux, & l'Éléphant dans la Zone Glaciale; ils ne pourroient y ſubſiſter ni l'un ni l'autre.

Une ſeconde obſervation qu'on peut faire à cet égard, c'eſt qu'il y a, dans toutes les autres parties du Monde, des eſpeces d'animaux dont l'Amérique eſt abſolument dépourvue, & qu'elle ne connoît même pas; & que l'Amérique renferme à ſon tour dans ſon ſein des animaux qu'on ne trouve point ailleurs. C'eſt ainſi que les Américains n'ont point chez eux l'Éléphant, quoique le climat ne lui ſoit point contraire; & qu'avant l'arrivée des Eſpagnols, ils manquoient abſolument de Chevaux: tandis qu'il y a chez eux une eſpece de Porc, qu'ils appellent *Pecary*, & qui a le nombril & les parties génitales ſur le dos, phénomene inconnu dans toutes les autres parties du Monde. Quelle concluſion en tirerons-nous? Serons-nous aſſez hardis pour ſoutenir avec quelques Philoſophes, que la terre, depuis la création de l'Univers, a pris une autre forme, & que le déluge a changé la ſurface de la terre; de ſorte que les parties, qui ſont détachées ou ſéparées aujourd'hui du Continent par de vaſtes mers, n'ont formé autrefois qu'un ſeul Continent. L'on a imaginé là-deſſus divers ſyſtêmes: pluſieurs Auteurs prétendent que l'Afrique a été contiguë autrefois à l'Amérique, & que les animaux purent paſſer

ſans difficulté d'une région dans l'autre ; d'autres ont préſumé que c'eſt par mer qu'ils y furent tranſportés. Les animaux auroient pu ſans doute parvenir fort aiſément en Amérique par la Terre-ferme ; cependant comme cette opinion eſt expoſée à une infinité de contradictions, & ne paroît avoir été inventée que pour ouvrir aux animaux un paſſage en Amérique, elle demanderoit à être mieux établie pour s'attirer quelque confiance. La ſeconde opinion mérite encore moins d'attention, parce que la navigation, pas plus que les autres arts, n'a pu parvenir tout-à-coup au dernier degré de perfection : il eſt à préſumer que les Navigateurs qui ont connu l'Amérique avant les Eſpagnols, ont eu aſſez à faire pour ſe conduire eux-mêmes, ſans ſe charger de l'embarras d'emmener avec eux des animaux monſtrueux & ſauvages. Lors même qu'avec le temps ils purent y tranſporter des Quadrupedes, ils donnerent ſans doute la préférence aux animaux domeſtiques & utiles.

D'ailleurs, ſi l'on ne veut pas reconnoître que la terre a exiſté de toute éternité, ou que les bêtes ſont ſorties de la terre, comme les champignons, ſyſtême qui ſeroit auſſi abſurde que ridicule, l'on ſera forcé de croire que les animaux ont été créés par la main du Tout-Puiſſant, chacun ſelon ſon eſpece & ſelon ſon climat, dans toutes les parties

du Monde ; & que, si l'on trouve, tantôt des animaux de la même espece, dans les parties différentes de la terre, qui n'ont pu être transportés d'une partie du Monde à l'autre, tantôt des animaux, si j'ose dire, propres au pays, c'est parce que l'Etre-Suprême, au moment de la création, a répandu les animaux sur toutes les parties de la terre. On se trouve par-là d'accord, non-seulement avec les grandes vues de la Providence, mais avec le récit même de Moyse, qui ne dit pas que Dieu n'avoit créé des animaux que pour l'Asie ou pour le Paradis terrestre seul, mais pour toute la terre.

Dira-t-on que, le déluge ayant été universel, & ayant détruit tous les animaux sur la terre, on ne peut plus expliquer comment ils sont parvenus de nouveau dans toutes les parties du Monde, & par conséquent aussi en Amérique, puisqu'il n'y a point eu de seconde création après le déluge ?

Avant d'entrer dans cette discussion, j'avouerai qu'il n'y a pas de Livre pour lequel j'aie plus de respect que pour l'Écriture ; mais plus ce Livre mérite de créance, plus il est essentiel d'en connoître le vrai sens, afin de ne lui faire rien dire qui fût indigne de son Auteur, ou qui dérogeât aux perfections de la Providence, en restreignant ses facultés & sa puissance dans des bornes si étroites

étroites & si précaires, que l'on perdît de vue qu'il s'agit des œuvres du Tout-Puissant.

D'ailleurs, en développant mes sentimens sur l'universalité qu'on attribue au déluge, & sur le sens qu'on doit attacher à ce mot, je ne ferai qu'ajouter quelques réflexions aux raisons déjà exposées par divers Savans, qui ont eu les mêmes idées (1).

Je ne m'arrêterai pas à discuter dans quelle partie du Monde étoit situé le Paradis terrestre: c'est un principe reçu que les premiers hommes ont habité en premier lieu en Asie, qu'ils y ont demeuré après leur expulsion du Paradis terrestre, & que c'est également dans l'Asie que les premiers hommes se multiplierent, & devinrent si méchans, que Dieu fut obligé de les punir. Noé & sa Famille, préservés de ce châtiment, & destinés après le déluge à repeupler la terre, resterent de même en Asie. Cette nouvelle population consistoit en un petit nombre de familles: leurs premiers soins furent de cultiver la terre, & il n'est pas à supposer qu'ils s'appliquassent à l'étude de la Géographie. Comment voudroit-on leur attribuer des

(1) On peut consulter à ce sujet M. *Engel*, ancien Bailli d'Echallens, dans son Essai sur la population de l'Amérique. A Amsterdam, 1767; en cinq vol. in-8°,

connoiſſances auxquelles ils n'avoient nulle prétention ? Comment voudroit-on leur attribuer des principes fixes & certains ſur l'étendue du globe, principes que nous-mêmes nous ne poſſédons qu'imparfaitement encore ? Leurs ſciences & leurs connoiſſances ne conſiſtoient que dans un court récit que le pere tranſmettoit à ſes enfans : on leur diſoit, par exemple, d'une maniere purement hiſtorique que l'Etre-Suprême avoit créé le Monde, la Terre, toute la Terre : ils employoient indifféremment ces trois termes, & ne diſtinguoient pas leur ſignification plus ou moins bornée, parce qu'ils regardoient le point qu'ils habitoient comme formant la terre entiere, attribuant au mot de terre le ſens univerſel donné dans l'Écriture-Sainte, lorſqu'elle parle de la création, & où le mot terre ſignifie réellement toute la terre enſemble. Ils ſe croyoient réellement & en effet les poſſeſſeurs de toute la terre, parce que Dieu la leur avoit aſſignée : ils attachoient ce même ſens illimité à cette portion de la terre qu'ils habitoient, & ils auroient été très-fort offenſés, ſi alors on avoit oſé leur dire : mais vous n'habitez que la plus petite partie de la terre, comment pouvez-vous avancer que vous êtes les maîtres de l'Univers ? Mais qui auroit pu alors leur faire ces objections ?

Après la création de l'Univers, la méchanceté humaine croissoit à mesure que les hommes se multiplioient. Sur qui Dieu alloit-il faire retomber sa punition ? Étoit-ce sur toute la terre inhabitée ou sur cette partie seulement occupée par les pécheurs dévoués à la vengeance divine ? Mais, me dira-t-on, la punition s'est faite par le débordement des eaux, par un déluge : or, en les punissant de cette maniere, il a fallu que la masse d'eau, pour les submerger, fût égale sur tout le globe de la terre ; car sans cela l'équilibre du monde auroit été altéré. Pour répondre à ces objections, je demande premierement si ce mot de déluge renferme en soi une inondation universellement répandue sur toute la surface de la terre ; si ce sens seroit le seul qu'on puisse attribuer à cette expression ?

Je regarde les mots *Déluge*, *Monde*, *Terre*, *toute la Terre*, comme des mots vagues, & dont le sens n'étoit pas toujours déterminé, pas plus alors qu'aujourd'hui, où nous employons les mots *Ciel*, *Terre*, *Monde*, dans un sens très-resserré, sans en avertir. Le *Ciel* est beau, la *Terre* est inondée, le *Monde* est.

2°. Dire qu'il fallut nécessairement que l'eau fût égale sur toute la surface de la terre, parce que sans cela son équilibre auroit été détruit, &

que la ſubmerſion d'une foible portion de la terre n'auroit pu avoir lieu, ſi l'eau n'avoit pas également ſubmergé ſans exception toutes les plus hautes montagnes du globe, c'eſt énoncer des propoſitions trop vagues & trop générales. En effet, ſi on prenoit à la lettre & mot à mot le terme de déluge, comme ſignifiant un débordement univerſel, je demanderois encore d'où auroit pu venir cette prodigieuſe quantité d'eau, en ſi peu de temps, & dans le court eſpace que nous marque Moyſe; car, ſuivant quelques Auteurs, il auroit fallu plus de dix océans, &, ſuivant d'autres, plus de vingt ou de vingt-deux, pour fournir une quantité d'eau capable d'inonder les plus hautes montagnes. On ne ſauroit ſoutenir que le déluge enveloppa le globe entier dans toute ſa rondeur, ſans attribuer à Dieu les plus grandes imperfections.

En attachant au déluge un effet univerſel, nous lui avons donné par conſéquent un ſens trop illimité, un ſens qu'il n'a jamais eu, que nous avons mal compris, par le peu d'attention que nous employons à bien des choſes.

Combien pourroit-on trouver d'exemples dans l'Antiquité, de peuples qui, après le déluge, ſe ſont arrogé le titre de *Seigneurs de tout l'Univers*; adoptant cette qualification comme on adopte celles de *Catholique* & d'*Apoſtolique* que prennent

de nos jours divers Souverains de l'Europe, avec cette différence que ces peuples anciens se qualifioient ainsi, parce qu'ils se croyoient réellement les Maîtres du Monde. Ces préjugés ont souvent donné lieu à de grands abus. Ne voit-on pas les Juifs qui croient faire une bonne action lorsqu'ils font du tort aux Chrétiens, parce qu'ils sont dans la fausse persuasion que nous autres *Gojim*, c'est-à-dire, Païens, n'avons aucun droit juste & légitime à ce que nous possédons, que nous l'avons usurpé, & que tout leur appartient de droit, se croyant encore aujourd'hui les vrais Seigneurs & Maîtres de l'Univers : aussi pensent-ils que le vrai Messie doit venir pour rétablir leur domination sur toute la terre.

Dans le temps où la famille des Hans régnoit à la Chine, les peuples de cet Empire regardoient comme un tribut les présens que les marchands des Indes, de la Perse, de l'Arabie offroient à l'Empereur ; & s'ils étoient présentés au nom de quelques Princes, ces Princes étoient envisagés comme des tributaires : tandis que les présens que l'Empereur leur faisoit étoient regardés comme des récompenses ; & ce qu'il leur faisoit dire passoit pour des ordres. Il est vrai que les Ambassadeurs & les autres Députés que le Czar Pierre Ier

a envoyés à la Chine, ont été traités d'égal à égal; mais l'Empereur n'a jamais pu se résoudre à écrire une lettre au Czar: c'est le Tribunal des affaires étrangeres de la Chine qui écrit ou à l'Ambassadeur ou au College des affaires étrangeres de Russie; & ce n'est que depuis l'année 1727 que M. Metello de Sousa, Envoyé du Roi de Portugal, a obtenu une déclaration de l'Empereur, dans laquelle il est dit qu'on ne doit pas traiter en tributaires ni les Envoyés du Roi de Portugal, ni ceux des autres Souverains d'Europe.

Comment expliquera-t-on ce globe qui étoit autrefois dans la main des Empereurs grecs, & que portent aujourd'hui l'Empereur d'Allemagne & plusieurs Souverains, si ce n'est en disant que c'est un usage des temps les plus reculés, dans lesquels chaque Souverain prétendoit être le Maître de toute la terre, lors même qu'on n'en possédoit que la moindre partie? Plus nous remontons dans l'Antiquité, plus nous trouvons d'emblêmes relatifs à celui-là, que nous employons encore aujourd'hui, & dont nous avons perdu le véritable sens. Que signifient, par exemple, les couronnes des Souverains, si elles ne sont pas l'emblême de la possession de la terre? Les Septante ne rendent-ils pas la mer qui environne la terre, par le mot

d'anneau, *Eccleſ.* 1, 7? Et n'eſt-ce pas l'origine du mot Océan, *Ogé-an*, le grand anneau? Telle eſt encore l'origine des anneaux dont nous nous ſervons dans pluſieurs occaſions, par exemple, dans la cérémonie du mariage, &c. & qui ſuppoſent toujours qu'on embraſſe une choſe en entier.

Toutes ces remarques prouvent qu'il faut employer beaucoup de diſcernement lorſqu'on veut juger des expreſſions emblématiques. On tomberoit dans de grandes erreurs, ſi l'on prenoit au pied de la lettre la vanité de pluſieurs peuples, qui, faute de connoiſſance, ſe regardoient comme les Souverains de la terre. Rien ne ſeroit plus funeſte pour la vérité que de vouloir preſcrire une opinion ſur des choſes dont les motifs & les cauſes ſont inconnus : il vaut mieux garder le ſilence.

Si l'univerſalité du déluge n'eſt pas admiſſible, & que tout porte à adopter le ſentiment contraire, les animaux créés par la main du Tout-Puiſſant auront pu demeurer & vivre dans les autres parties de la terre, ainſi qu'ils l'avoient fait depuis le moment de la création ; car, d'où ſeroient-ils venus ſans cela ? Parmi pluſieurs autres exemples qui concourent à faire regarder les animaux comme attachés à toutes les parties du

Monde, je m'arrêterai ſeulement à celui de l'Archipel, nouvellement découvert par les Ruſſes, entre le Kamtſchatka & l'Amérique. Quantité de ces Iſles ſont ſi ingrates & ſi déſertes, qu'il n'y a pas d'apparence que jamais perſonne les ait habitées, à moins que d'y avoir été forcé par la néceſſité; cependant, lorſqu'elles ont été découvertes, on y a trouvé en abondance des animaux adaptés au climat, comme des zibelines, des loutres, des renards bleus, &c. Dans l'Iſle infortunée de Bering, ſur les côtes de laquelle échoua le vaiſſeau deſtiné à faire des découvertes, on n'y trouva pas de traces qu'il y eût jamais eu même une cabane de pêcheur; néanmoins l'équipage, compoſé de plus de ſoixante perſonnes, ſe nourrit depuis le 7 de Novembre juſqu'au 14 Août de l'année ſuivante, uniquement des animaux que l'on rencontre ſur cette Iſle, d'ailleurs abſolument aride.

L'affluence des animaux étoit ſi conſidérable, que l'on étoit obligé de ſe raſſembler, pour aſſommer à coups de bâton les renards bleus, qui venoient par bandes aſſaillir les cabanes que l'on avoit conſtruites.

Qui a raſſemblé ces animaux dans ces Iſles? Eſt-ce un effet du haſard, ou y ont-ils été amenés par quelques Voyageurs ou par les Habitans?

On n'y a trouvé aucun veſtige qui puiſſe faire préſumer qu'elles aient jamais été fréquentées par des hommes. Il faut recourir à l'autorité de l'Écriture, & dire que celui qui a donné à l'homme la faculté & les reſſources de l'induſtrie pour ſe tranſporter par-tout, a ſuppléé à la privation qu'éprouvent les animaux à cet égard, en les répandant, dès le premier inſtant, ſur la ſurface du globe.



CHAPITRE X.

Réfutation de M. de P., Auteur des Recherches philosophiques sur les Américains, les Égyptiens & les Chinois.

DIVERS Savans, comme je l'ai déjà dit, se sont exercés sur l'origine des Américains : tels *Robert Lecomte* de Normandie (*De origine gentium americanarum*), *Jean de Laet* & *Hornius*, *Acosta*, *l'Escarbot*, *Brerevood*, *Moraes*, *Fischer*, *&c.* Tels sont encore M. *Engel* dans ses *Essais sur la population de l'Amérique*, & M. *de P.* dans ses *Recherches philosophiques sur les Américains, les Égyptiens & les Chinois*, où il s'est plus attaché à l'agrément du style qu'aux vérités historiques. M. *Engel*, plus versé dans ce genre de connoissances, nous a donné dans son Traité bien des choses curieuses & amusantes ; tandis que M. *de P.* a rassemblé des faits qu'il a exposés d'une maniere plus propre à flatter l'imagination qu'à convaincre l'esprit. Il est fâcheux qu'un Auteur, dont la plume est d'ailleurs éloquente, ait avancé des choses qu'il n'a pas entendues, ou qu'il n'a pas exposées dans leur véritable jour. Sans avoir pour les écrits de

l'Antiquité ce respect outré qui ne peut qu'induire en erreur ceux qui s'y livrent, sans examiner si au moins la vraisemblance s'y trouve ménagée, il semble que M. *de P.* eût pu ajouter plus de foi qu'il ne fait aux fragmens qui nous restent de *Philostrate*, aux récits de *Strabon*, de *Pline*, de *Plutarque* & d'*Hérodote*. D'ailleurs, le P. *Gaubil*, le P. *Sollier*, le P. *Parrenin*, l'Abbé *Pluche*, MM. *Fourmont*, *Shaw*, *Kœmpfer*, *Tavernier*, &c. qu'il regarde comme des romanciers, ont pour la plupart voyagé dans la partie orientale de l'Asie ; & il n'est pas probable que tous ces Savans se soient concertés pour ne nous débiter que des fables, sur tout ce qui est relatif à la Chine, ou qu'ils aient été remplis de préjugés & dénués de jugement au point d'adopter indistinctement le vrai & le faux.

La méthode la plus sûre pour juger d'une nation qui nous a précédés d'un grand nombre de siecles, est de consulter

1°. Les témoignages que les Historiens nous en ont laissés ;

2°. De rechercher quelles ont été & quelles sont ses coutumes ;

3°. De comparer ses coutumes & sa religion avec celles des peuples plus anciens qu'elle ;

4°. De voir s'il y a quelque rapport entre son

langage & celui des peuples avec lesquels on prétend qu'elle doit avoir la même origine.

C'est d'après ces principes que j'examinerai le Livre des Recherches philosophiques sur les Égyptiens & les Chinois, dont quantité de passages me paroissent mériter d'être éclaircis. Je ne m'arrêterai qu'aux faits principaux, sans entrer dans une discussion qui fatigueroit les Lecteurs.

M. *de P.*, à la page 23 de sa Préface, prétend que le pays de *Serica* est le même que celui qu'on appelloit *Igur;* que les peuples connus sous le nom de *Seres*, ne sont ni Chinois ni Indiens: c'est ce qu'il falloit prouver: le nom de *Seres* vient originairement de *Serk*, *Sericum*, soirie; le Géographe de Ravenne appelle les Indes *Serica*; les anciens peuples de la Scandinavie appelloient l'Afrique *Serica* (*Voyez* Snorro, *Sturlonid. Yngl. Saga*, chap. 1; *Harald*, *Hardr. Saga*, chap. 5). *Rubruquis*, dans son Voyage en Tatarie, *chap. XXVIII*, *pag.* 59, dit expressément: « Au-delà » du pays de Muc est le grand Cathay, où habi- » toient anciennement ceux que l'on appelloit » Seres; car de-là viennent les bonnes étoffes de » soie, & le nom de Seres vient à cause de leur » ville capitale ainsi nommée. Ils n'obéissent pas » encore aux Moalles ou Tatars ». Le pays d'Igur, Uigur ou Iugur étoit absolument distinct de celui

de Serica. Les Huns s'y établirent après leur expulſion de la Chine : leur premier nom étoit *Gyn-Phan, gens qui demeurent dans les environs du Diable ;* & l'on entend ſous le nom d'*Igarie*, ces grandes chaînes de montagnes qui ſéparent la Sibirie de la Ruſſie, que l'on appelle communément les montagnes de Verchoturie. Une partie de ces peuples parcourut, à la fin du IX[e] ſiecle, la Ruſſie, & fixa enfin ſa demeure près du Danube. Les deſcendans de ceux qui ſe ſont retirés dans ces montagnes ſont appellés aujourd'hui *Vogules*.

La meilleure preuve que l'on puiſſe fournir de leur origine commune, eſt la conformité qui ſe trouve entre le langage de ces peuples & celui des Hongrois modernes.

FRANÇOIS.	HONGROIS.	VOGULE.
Un.	Eki	Akukot.
Deux.	Kêt, Ketto.	Kita, Kitu.
Trois.	Harom.	Chorom.
Quatre.	Nêdi, ou Nelli.	Nila, Nile.
Cinq.	Ot.	Atte.
Six.	Hat.	Kat.
Sept.	Hêt.	Sata.
Huit.	Nyoltz.	Neulyn.
Neuf.	Kilentz.	Kelentz.
Dix.	Tiz.	Tot.
Onze.	Tizen-egi.	Ok-ay.
Vingt.	Huſz.	Kuſa.
Quarante.	Negyven.	Nêlmen.

FRANÇOIS.	HONGROIS.	VOGULE.
Cent.	Szâz.	Szed, Schæt.
Mille.	Ezer.	Szotyr, Schotr.
La nuit.	Ej.	Ji.
L'hiver.	Tel.	Talga.
Le feu.	Tûtz.	Taut.
La fosse.	To.	Tu.
La mer.	Anja.	Ank.
L'œil.	Szem.	Scham.
La langue.	Njelo.	Nielm.
Le foie.	May.	Mag.
Le couteau.	Kés.	Katschi.
La fleche.	Nyd.	Njd.
L'arc.	Ju.	Jut, Jaut.
Le traîneau.	Szan.	Schun.
Le cheval.	Lo.	Lo, Lu.
Le chat.	Matska.	Matschich.
Le renard.	Roka.	Oksar.
La grue.	Daru.	Taru.
L'oye.	Lud.	Lhûnt.
La plume.	Toll.	Tolle, Toul.
Le poisson.	Hal.	Hûhl.

M. *de P.*, à la page 9, tome II, voulant donner une idée de la médiocrité des Chinois dans l'art de bâtir, dit que depuis tant de siecles que les arts sont exercés parmi eux, ils n'ont encore pu élever que des maisons avec un simple rez-de-chaussée, dont les parties ne consistent qu'en une charpente liée avec des tenons de fer : mais il ignore sans doute que cette méthode est l'unique qui puisse avoir lieu dans un pays assujetti à de fréquens tremblemens de terre ; il veut qu'il existe

une maniere de bâtir propre à prévenir les effets terribles de ces révolutions souterreines, & il ajoute que c'est parce que les Chinois ne bâtissent pas en pierre, & ne donnent pas assez de solidité à leurs murs & à leurs fondemens, qu'ils sont plus fréquemment exposés aux ravages des tremblemens de terre. Pour combattre cette opinion, il suffit de rapporter l'exemple du dernier tremblement de terre de Lisbonne, où toutes les maisons étoient bâties en pierre, & celui des premiers Espagnols au Pérou, qui périssoient sous les ruines des magnifiques bâtimens qu'ils avoient élevés; tandis que les naturels du pays, qui connoissoient le danger de cette maniere de construire, habitoient de simples cabanes, & se réjouissoient en voyant leurs tyrans élever des tombeaux pour s'y ensevelir vivans.

En lisant la page 171 & suivantes, où M. *de P.* parle des Bohémiens, que les Allemands appellent *Zigeuner*, on est porté à croire qu'il n'a pas eu des notions bien exactes sur ce qui regarde l'Histoire d'Égypte.

Tous les peuples que l'on comprend sous le nom général d'Esclavons, comme les Polonois, les Bohémiens, les Vendes, les Croates, les Bosniens, les Dalmatiens & les Russes, se sont eux-mêmes donné le nom de *Slaves*, mot originaire

de la langue esclavonne, qui signifie *gloire*, *bravoure*. Leur véritable & premier nom étoit *Czighi*, & leur premiere patrie le mont Caucase. Les Bohémiens seuls ont conservé leur premier nom de *Czechi*. De ces mêmes peuples viennent ceux que M. *de P*. appelle Bohémiens, & auxquels les Allemands donnent le nom de *Zigeuner*. Le Juif *Binjamin* assure que les Esclavons vendoient une quantité considérable de leurs enfans aux peuples qui les avoisinoient. Saladin, Sultan d'Égypte, voulant établir au XIIe siecle une milice pareille à celle des Janissaires, acheta un grand nombre de ces enfans qu'il fit élever dans la religion mahométane, auxquels il fit apprendre l'exercice, & dont il composa sa garde ordinaire. En Égypte, on leur donnoit le nom de *Mameluks*, ce qui signifie un *esclave acheté*, du mot *Malak*, acheter, s'approprier. De-là vient qu'on appelle un renégat *Mameluk*, parce que les premiers Mameluks étoient des enfans chrétiens élevés dès leur enfance dans la religion mahométane. Ces Mameluks, qui sont les véritables *Czighi*, s'emparerent peu-à-peu d'un pouvoir assez étendu pour faire trembler les Sultans eux-mêmes; c'est pourquoi, l'an 1517, le Sultan Selim prit la résolution de s'en défaire. Ceux qui furent assez heureux pour échapper à la proscription, se répandirent dans les contrées

contrées voiſines, & reprirent de nouveau leur premier & véritable nom de *Czighi* (voyez *Bergeron* dans ſon *Abrégé de l'Hiſtoire des Sarraſins & des Mahométans*, ch. 8, p. 375.). C'eſt de ce nom de Czighi qu'eſt provenue la dénomination moderne de Zigeuner : les François leur ont conſervé leur véritable nom d'Égyptiens ou Bohémiens (voyez *Étienne Paſquier* dans ſes *Recherches ſur la France*, liv. 4, ch. 17.).

M. *de P.* a cherché à prouver, dès la page 20 de ſa Préface, que les Chinois ne ſont point des Colonies égyptiennes : il établit pour baſe de ſon raiſonnement que les Chinois ſont une nation ſcythe, ou ce qui, ſelon lui, eſt la même choſe, une nation tatare; &, d'après cette aſſertion, il tire nombre de conſéquences, ſans s'appercevoir qu'il poſe en fait ce qui eſt en queſtion.

Remarquons d'abord que ſi les Chinois deſcendent des Tatares, ces derniers doivent néceſſairement en être inſtruits, & leurs Hiſtoriens en auroient fait mention dans leurs écrits. Nous ne prendrons pour preuve du contraire que ce qu'*Abilſeda*, Auteur national, en dit dans ſon *Opus geographicum*, à la page 126. « Nous ne connoiſſons preſ» que rien de cet Empire chinois, ſi vaſte & cou» vert d'un ſi grand nombre de villes; & le peu » que nous en connoiſſons mérite à peine qu'on

» y faſſe attention, étant auſſi obſcur que confus.
» Nous ne ſavons rien également de certain &
» d'exact à l'égard des Indes.

L'origine des Scythes & des Tatares n'eſt pas commune : il ſuffit, pour en avoir la certitude, de lire ce que nous en ont tranſmis les Hiſtoriens ruſſes & tatares. Ces derniers, dans leurs émigrations, ne ſont jamais venus des pays qu'habitoient les Scythes : on leur a ſucceſſivement donné différens noms : on les appelloit d'abord Torkmenes, Petſcheneges, Torkes, Taur-Menes, Moabites, Agarenes, c'eſt-à-dire, Sarazenes. Le nom de Tatares leur a été donné du fleuve Tata, qui, à 200 verſtes de Jakuzk, ſe jette dans l'Aldan, par les 62 degrés 30 minutes de latitude ſeptentrionale. C'eſt mal-à-propos qu'ils ont reçu cette dénomination, que l'ignorance des Ruſſes, ſur le pays d'où ils venoient, leur avoit donné du nom de l'endroit où ils les avoient rencontrés pour la premiere fois. Ils regardent encore aujourd'hui comme une injure de s'entendre appeller du nom de Tatares, & ils prétendent être appellés Mongols. Je vais à ce ſujet donner un extrait des Annales ruſſes, dont les faits éclairciront mieux la queſtion que tous les raiſonnemens qu'on pourroit employer.

Ad A. 1224. « *Poſt hæc Phænomena, irrupere*

» *gentiles quorum origo nobis eſt incognita, nomine*
» *Tatari, Moabitæ. Fertur eos appellari Taur-Me-*
» *nos aut Petſchenegos. Teſtatur Hiſtoria Tataro-*
» *rum Methodii Epiſcopi, eos proſiluiſſe è deſerto*
» *Euthyrio, ſito inter Septentrionem & Orientem*
» *ubi fluit Gedeon.*

» *De iis auguria hæc ſunt: ad terminum Mundi*
» *devaſtabunt terram ab Oriente ad Euphratem,*
» *venientque ad Pontum Euxinum, exceptâ Æthio-*
» *piâ quam non adorientur. Audivimus ſanè eos mul-*
» *tas devaſtaſſe oras, nempè Jaſios, Obeſios & Kaſo-*
» *gos; aggreſſi ſunt Polovzenſes eoſque vicerunt,*
» *alteros ad fluvium Dnepr, alteros ad ripas Doni*
» *uſque ad fretum maris profligarunt, ubi & periit*
» *hæc impia gens, filii Iſmaëlis. Komanorum Prin-*
» *ceps, nomine Kotjak, cum cæteris fugit in Ruſſiam,*
» *venitque ad generum ſuum, magnum Ducem*
» *Mſtiſlav, Mſtiſlavi filium, ſocrum magni Ducis*
» *& Principis Jaroſlavi, Vſevolodi filii, & ad*
» *cunctos Ruſſiæ Principes, magnis cum muneribus,*
» *implorans auxilium; cujus ad petita annuerunt*
» *Principes Mſtiſlav, Mſtiſlavi filius Halizenſis,*
» *& Mſtiſlav, Romani filius Kiovienſis, & Mi-*
» *chaël Czernigovienſis cæterique quàmplurimi Prin-*
» *cipes juvenes, qui auxiliati ſunt Polovzenſes;*
» *cumque tranſcenderint amnem Dnepr, cæteris ſupe-*
» *rantibus cataractas, caſtra metati ſunt ad flu-*

» *vium Kotitsii ad vadum ; cumque Russi & Polov-*
» *zenses venerint ad Tataros , cruentum iniere bel-*
» *lum : ità ut per octo dies pugnarent cum hosti-*
» *bus. Propulerunt tandem, die 27 Junii, extra*
» *fluvium Kalka, ubi tanta orta est clades, ut nun-*
» *quam similis huic extiterit ; nam & Alexander*
» *filius cum 70 virorum fortissimorum occubuit. Fer-*
» *tur etiam ibidem occisos fuisse decem Principes,*
» *excepto Mstislavo Halizensi & Vladimero Rurici*
» *filio Kioviensi ; hi Principes fugâ saluti consuluere ;*
» *decima duntaxat pars Russorum ensem Tataro-*
» *rum evasit , quæ reversa est in patriam suam* ».

Tous les peuples qui occupoient les pays qui se trouvent entre la mer de Chvalinskoi & la mer de Varæschskoi, ont, suivant les anciennes Annales russes, reçu des Grecs le nom de Scythes, & le pays qu'ils habitoient, celui de grande Scythie. Voyez *Nestor* dans ses *Annales*, années 904, 907.

Il paroît par cet exposé que la dénomination de Scythes est un nom générique que les Grecs leur avoient donné, parce qu'ils ne les connoissoient que confusément ; mais ils changerent ce nom à mesure que les guerres qu'ils eurent avec ces peuples leur firent mieux connoître leur origine ; en sorte que cette dénomination n'étoit plus en usage long-temps avant l'irruption des Tatares.

Ces faits étant authentiques & rapportés par des

Écrivains d'une autorité inconteſtable, comment M. *de P.* a-t-il pu confondre l'origine des Scythes avec celle des Tatares, les uns & les autres étant venus d'un côté tout oppoſé. Ce qui a pu l'induire en erreur, c'eſt ſans doute le mêlange qui ſe fit de ces peuples, lorſque les Tatares eurent conquis les contrées qu'habitoient les Scythes. *Plan Carpin* dit expreſſément (dans ſon *Voyage en Tatarie*, p. 58) : « Les nations qui ont vaillamment réſiſté » aux Tatares, & réſiſtent encore, ſans avoir pu » être aſſujetties par eux, ſont la grande Inde, » Mangie, partie des Alains & des Cathayns, les » Sayes ». Ces Mangies ſont la même nation que M. *de P.* appelle *Mandzi*, nom qu'il traduit par *Barbares du Sud*, & qui ſignifie *Habitans du Sud.* Dans la ſuppoſition que ſa traduction de *Barbares du Sud* ſoit exacte, M. *de P.* eſt-il en droit d'en conclure « que ces peuples étoient des Sauvages » dénués de toute connoiſſance des principes de » la morale, & qu'ils venoient de la Tatarie, le » vrai pays des peuples Nomades ou Paſteurs » ? Les Patriarches qui menoient la vie de Paſteurs, les Égyptiens qui avoient parmi leurs tribus celle des Nomes, étoient donc des Barbares, ſelon la traduction de M. *de P.*

Le mot de *Barbare* ne ſe prend d'ailleurs que chez nous dans un ſens qui dénote une eſpece de

mépris ; car, dans ſa véritable ſignification, il déſigne tout peuple qui parle une langue inconnue. *Jul. Cæſ. Scaliger*, dit, *exercitat.* 51 : « Les » Numides ſont appellés *Barbares* d'un mot arabe » qui ſignifie *murmure*, *baragouinage*, & ce nom » leur fut donné par les Arabes, parce qu'ils par- » lent une langue inconnue à ceux-ci ». *Hérodote* dit également, *l.* 1, *p.* 73 : « Neco, Roi » d'Égypte, commença un canal qui devoit venir » de la mer Méditerranée au Golfe Arabique ; » mais un Oracle lui fit diſcontinuer ſon entre- » priſe, lorſque le canal étoit déjà fait à moitié, » en diſant qu'il fortifieroit par-là les *Barbares*, » mot par lequel les Égyptiens déſignent tous » ceux qui parlent une langue étrangere ». Ovide, exilé dans la Sarmatie, écrivoit à ſes amis de Rome : » Je ſuis regardé ici comme un *Barbare*, parce » que perſonne n'entend mon langage ».

J'ai fait voir de quelle contrée ſont venus les Tatares, & quels pays habitoient les anciens Scythes ; je crois ne pouvoir mieux conſtater la différence qui ſe trouve entre ces peuples, qu'en rapportant quelques autres exemples de leurs coutumes : ce que je n'aurai pas beſoin de faire à l'égard des Chinois, dont les uſages ſont ſi connus.

Il n'y a pas dans l'Antiquité un trait plus caractériſé, & qui puiſſe mieux faire connoître les

Scythes, que la réponſe que fit leur Roi Inda-Thyrſe à Darius, fils d'Hyſtaſpes, lorſque celui ci lui demanda qu'il le reconnût pour ſon maître, & qu'il lui donnât de bon gré de la terre & de l'eau en ſigne de ſouveraineté, ou qu'il le traiteroit en ennemi. Inda-Thyrſe lui répondit : « Je ne » fuis point; je ne fais que ce que les Scythes ont » accoutumé de faire en temps de paix : cependant » ſi vous voulez que nous nous battions, vous » n'avez qu'à violer les tombeaux de nos peres ; » alors vous nous trouverez prêts à nous venger. » Vous pourrez établir votre domination ſur » d'autres peuples, mais jamais ſur nous ; nous » ne connoiſſons point d'autres Souverains que le » Ciel, nos Aïeux, & la Terre notre Déeſſe » : *Hérodote*, liv. 4, ch. 126, 127.

Ceux qui ignorent quelle étoit leur vénération pour les tombeaux de leurs peres, n'ont qu'à lire ce qu'en dit *Hérodote* dans ſon quatrieme livre. Ils eurent ſucceſſivement différentes manieres d'enſevelir leurs morts. Dans les premiers âges, leur coutume étoit de les porter en terre avec la plus grande vénération, immédiatement après leur décès : voyez *Pindare*, Olympiad. ode 3 ; *Pomponius Mela*, liv. 3, ch. 5. Ils adopterent enſuite celle de brûler les morts, & d'en renfermer les cendres dans des pots qu'on couvroit d'une motte

de terre : *Homere*, Odyſſ. 5, ℣. 74; *Cæſar, de Bello gallico*, l. 6, ch. 18; *Sherigham, de Anglorum gentis origine*, p. 454. Ils eurent encore l'uſage d'élever une eſpece de colline ſur le corps des morts. On trouve dans l'intérieur de la Sibirie (1) beaucoup de ces tombeaux érigés dès les premiers âges. On trouve auſſi fort communément en Sibirie & en Suede de ces pots de terre, qui ſont une preuve de leur ſeconde maniere d'enterrer leurs morts. Divers monumens, en aſſez grande quantité dans la Finlande, le Danemarck, la Suede & l'Ingrie, conſtatent la troiſieme. Lorſque le Prince Orlow fit jetter les fondemens d'un bâtiment à Katſchina, on déterra beaucoup de ſquelettes qui paroiſſoient avoir été aſſis dans leurs collines; leur taille étoit giganteſque; ils avoient une hache entre les jambes, de grandes boucles d'oreilles & pluſieurs autres ornemens & outils pareils à ceux dont les Finlandois ſe ſervent encore aujourd'hui.

---

(1) On me permettra de me ſervir du nom de *Sibirie* au lieu de Sibérie; car Sibir étoit autrefois le nom de la réſidence du Chan Kutſchum, aux bords de l'Irtiſch, & le ruiſſeau qui l'entouroit s'appelloit Sibirka & non pas Siberka. Par la même raiſon, j'ai préféré de dire *Tatare* & non pas Tartare, parce que le fleuve d'où vient ce nom s'appelle *Tata*. C'eſt ici un exemple de ces *r* ajoutées par les François à tant de noms.

Ce n'étoit point là la coutume des anciens Tatares. Lorſque quelqu'un d'entr'eux mouroit, on laiſſoit un de ſes parens, ou à ſon défaut un de ſes amis, pour le garder pendant quelque temps; & s'il étoit de la race ſouveraine, on ne ſavoit pas l'endroit de ſa ſépulture, dit *Rubruquis*. Cette coutume venoit de Perſe; le lieu de la ſépulture des Rois de Perſe étoit toujours ignoré: voyez les Voyages de *Chardin* en Perſe, tom. III, p. 76, & tom. IX, p. 103, *édit. d'Amſterdam*, *in*-12.

Les Scythes appelloient Dieu, *Thur*, *Thor*, *Tyr* ou *Odin*; les Tatares lui donnoient le nom d'*Allah*; on ne voit aucune analogie entre ces termes eſſentiels des deux langues. Quant à ce qui regarde le mot *Thor*, nous trouvons qu'*Hérodote*, dans la réponſe d'Inda-Thyrſe à Darius, ſubſtitue Ζευς, Jupiter, au nom Scythe. *Jornandes*, *de rebus geticis*, ch. 5, nous dit que le premier Juge des Scythes étoit appellé *Zeuta*. Ce mot de *Zeuta* ne ſignifie autre choſe que Θεος, car les Doriens & les Lacédémoniens changeoient ſouvent le Θ en Z, de même que les Allemands. *Thur*, *Tyr*, *Thor*, *Jupiter*, *Zeuta*, *Zevs*, *Odin*, n'ont donc qu'une même ſignification, qui revient au mot Θεος. Les mots *Odin*, *Atys*, *Attin* qui ſignifient l'unité, eſt par conſéquent une même choſe avec *Atin*, Dieu des anciens Phrygiens, avec *Adonaï* ou *Jodaïm*,

Dieu des Hébreux, *Adonis*, Dieu des Syriens, *Adon*, *Adonin*, Dieu des Phéniciens & des Assyriens, *Vedam*, Dieu des Indiens, *Teut-Atin*, Dieu des anciens Teutons, *Andate*, *And-Attin*, Dieu des Bretons, *Voda*, *Voddon*, Dieu des Arabes, *Adin*, l'Unité des Russes, *Odin*, l'Unité des Esclavons; toutes ces dénominations ne signifiant autre chose que l'unique & le vrai Dieu: mais quel rapport entre ces mots & le nom d'*Allah* que les Tatares donnoient à l'Etre Suprême?

Les Scythes avoient une espece de Baptême; ils jettoient de l'eau sur le corps des enfans nouvellement nés, & prioient quelques-uns de leurs amis les plus distingués de donner un nom à l'enfant. Cette cérémonie devoit les préserver de tous les dangers auxquels la vie humaine est exposée: voyez *Snorro Sturlonid.*, *Har. Harf. Saga*, ch. 40 & tom. I, p. 223; *Olearius*, Voyage en Perse, l. 2, ch. 9.

Les Tatares au contraire employoient la Circoncision; cette cérémonie n'avoit lieu que depuis l'âge de sept ans jusqu'à seize: ils pensoient que dès cet instant deux Anges se plaçoient sur les épaules de l'enfant, & tenoient un compte exact de ses actions bonnes ou mauvaises, dès qu'il avoit passé l'âge de seize ans. Lorsqu'une femme

étoit prête d'accoucher, le mari tendoit un drap autour de sa cabane, le battoit sans interruption avec des baguettes, jusqu'à ce que l'enfant fût venu au monde, & crioit *Gart-Czit-Kir! Va-t-en, Diable!* L'enfant recevoit son nom du premier objet qui se présentoit aux yeux du pere, à l'instant de l'accouchement. De-là vient que le second fils de Czingis-Chan fut nommé *Tolai*, qui veut dire *lievre:* le premier s'appelloit *Tschutschi*, parce que lorsque sa mere revenoit de la captivité avec ce fils, le pere lui adressa ces mots: *Voyez! la-voilà qui vient avec un Tschutschi*, c'est-à-dire, *avec un hôte:* voyez les Voyages de *Rubruquis* en Tatarie, & l'Histoire généalogique des Tatares, traduite du Manuscrit tatare d'Abul-Gasi-Bayadour-Chan.

La Mythologie des Scythes, différente de celle des Tatares, se trouve dans un Livre très-rare, qui a pour titre *Edda des Islandois*, écrit en 1215 en Islandois, par *Snorron*, fils de Sturla, & publié par Jean *Resenius* à Copenhague, en 1665, in-4. Ces deux Mythologies n'ont pas la moindre ressemblance entr'elles. Les Tatares avoient la coutume de se purifier par le feu, & tous ceux qui les approchoient étoient obligés de passer par deux feux, croyant que cet élément purifioit toutes choses.

Omnia purgat edax ignis.

Le feu consumant purifie tout.

Ovid. Fast. IV, ℣. 785.

Ils adoroient le Soleil & le Feu, & ne contraignoient personne à embrasser leur religion: Voyez *Carpin* & *Rubruquis* dans leurs Voyages en Tatarie.

Le seuil du Palais des Chans des Tatares étoit sacré; quiconque marchoit dessus étoit puni; il falloit l'enjamber: la porte en étoit également sacrée; les gens qui avoient reçu quelque grace du Chan, alloient la baiser en pompe & en cérémonie; & le Chan même, par respect, ne la passoit jamais à cheval: voyez les Voyages de *Chardin*.

Leur divination se faisoit au moyen des os de mouton brûlés. Le Prophete *Daniel*, II, 2, faisant mention des quatre especes de divination, commence par celle qu'il appelle *Hhartumim de Heroujim Toumim*, ce qui signifie, *des os brûlés*: cette coutume est donc très-ancienne, & tire son origine de la Chaldée: les Chaldéens la transmirent aux Medes; les Medes aux Persans, & les Persans aux Tatares.

Leurs Princes s'appelloient *Gog & Magog*, c'est-à-dire, *Prince des Princes*; & c'est d'eux que parle *Ezechiel*, lorsqu'il dit: « *Et educam te &*

» *omnem exercitum tuum, Perſæ, Æthiopes &*
» *Lybies cum eis* ».

Ils adhéroient à la doctrine d'*Al-Thenaouiat*, ce qui ſignifie en langue perſanne, *la Religion des Deux Principes* : ils n'avoient point de Lamas chez eux, mais des Schamans, qui profeſſoient la Religion de *Taoſſé*, & non pas celle des Lamas ou de la Secte de *Fo* : voyez *Gaubil* dans ſon Hiſtoire de la Dynaſtie des Mongous, p. 105, 106, 291.

Les premiers Tatares s'appelloient *Su-Moalls*, c'eſt-à-dire, les Moalls des eaux : leur pays étoit à-peu-près au nord de la Corée : voyez *Carpin*, p. 39, *Rubruquis*, p. 89, *Gaubil*, dans l'Hiſtoire de la Dynaſtie des Mongous, *p.* 2, *remarque* 1.

Le neuvieme jour de la lune de Mai, ils avoient la coutume d'aſſembler toutes les jumens blanches qui ſe trouvoient dans leurs haras, pour les conſacrer à Dieu. Tous ces exemples prouvent combien different les Tatares & les Scythes.

Ajoutons quelques mots à l'égard des Chinois. M. *de P.* auroit pu ſe convaincre facilement que les Chinois ne ſont ni Tatares ni Scythes. *Carpin* lui auroit appris, *p.* 40, que Czingis-Chan, après avoir vaincu les Naimans & les Kara-Kitains, marcha contre les Kitaiens, c'eſt-à-dire, contre les Chinois ; que leur Empereur raſſembla de

grandes forces ; & que le combat s'étant engagé, les Mongales (nom dérivé de celui de Moalls) furent vaincus, & que Czingis-Chan, avec les débris de ſon armée, s'enfuit dans ſon pays. Quelque temps après, il alla attaquer avec de nouvelles troupes les Huires ou Jugurs, qui étoient Chrétiens Neſtoriens, & qu'il vainquit. C'eſt d'eux que les Mongales ou Tatares ont pris les caracteres de leur écriture. Delà Czinghis-Chan marcha contre les Sarviurs, les Caranites ou Cara-Its, les Voirœts ou Uirœts & contre les Comans, & ſubjugua leurs pays. Peu de temps après, il raſſembla tous ſes peuples pour aller attaquer de nouveau les Kitaiens, ſur leſquels il remporta enfin la victoire : ces derniers ne portoient point de barbe ; leur figure reſſembloit aſſez à celle des Mongales, mais ils n'avoient pas le viſage ſi large ; ils avoient une langue qui leur étoit propre, & les ouvrages qui ſortoient des mains de leurs artiſans égaloient en perfection ceux des peuples les plus policés : leur pays abondoit en bleds, en vins, en or, en argent, en ſoieries, enfin en tout ce qui peut contribuer aux commodités de la vie. *Carpin* ajoute : » Les Kitaiens » ou Chinois ſont de petite ſtature & parlent du » nez ; ils ont, comme tous les Orientaux, les yeux » petits ; ils ſont excellens ouvriers en toutes

» ſortes de métiers, & leurs médecins fort experts » en la connoiſſance des vertus & propriétés des » ſimples ».

Ce rapport de *Carpin* n'eſt pas conforme à ce que M. *de P.* dit de leurs ouvriers : les relations du premier ſont confirmées par le témoignage de beaucoup d'Écrivains chinois & des Miſſionnaires qui ont voyagé dans le pays. Nous ſommes aſſurés, d'après les faits que ces Miſſionnaires ont recueillis, que les Kitaiens ont été défaits par les Tatares. Eſt-il raiſonnable, après cela, d'être du même ſentiment que M. *de P.*, lorſqu'il dit que les Tatares & les Kitaiens ont une origine commune ? Je ne crois pas que l'on puiſſe ajouter plus de foi à ce qu'il dit de leur inexpérience totale dans toute eſpece d'ouvrages.

M. *de P.* prétend que les Scythes, auſſi-bien que les Chinois, avoient un dragon repréſenté ſur leurs drapeaux & ſur leurs boucliers, d'où il conclut qu'ils ne ſont qu'un même peuple. *Tacite* cependant attribue aux Scythes un uſage différent : » Lorſque les anciens peuples de la Scandinavie » & du Nord, dit-il, ou les Scythes, alloient à » la guerre, ils peignoient leurs boucliers, leurs » drapeaux, leurs viſages & leurs mains de cou- » leur noire, afin de faire plus de peur à l'ennemi.

Je m'appuierai encore, pour ce qui concerne

l'origine des Tatares, des Scythes & des Chinois, du passage d'un Auteur que M. *de P.* cite souvent en sa faveur, le célebre M. *Fischer*, qui s'exprime cependant ainsi, dans son Traité de l'origine des Tatares, *p.* 46 : « Je vais démontrer » ici en peu de mots, 1°. que les anciens Tatares, » situés aux confins de la Chine, n'ont aucun rapport de sang ni de langage avec ceux qui portent » aujourd'hui ce nom ; qu'au contraire, ils leur » sont absolument étrangers : 2°. que les nations » asiatiques & européennes, que nous nommons » indistinctement Tatares, sont originaires des » Turcs : 3°. qu'avant Czingis-Chan les anciens » Mogols étoient de la même origine, & parloient la même langue : 4°. que les Mongols, » qui descendent aujourd'hui d'un mêlange de diverses nations, principalement des Kalmaks (1), » adopterent leur langage ».

---

(1) On me permettra de me servir du nom *Kalmak* au lieu de celui de *Kalmuk* ; parce que ce mot vient originairement des Tatares Mahométans, qui, portant de grands turbans, ont donné, par dérision, à leurs voisins les *Elutes*, le nom de *Kalmaks* ou *Kalpaks*, à cause de leurs grands bonnets ; & qui, par la même raison, ont donné le nom de *Kara-Kalpaks* à leurs confreres, les *Mankattes*, qui portent de grands bonnets noirs : ils

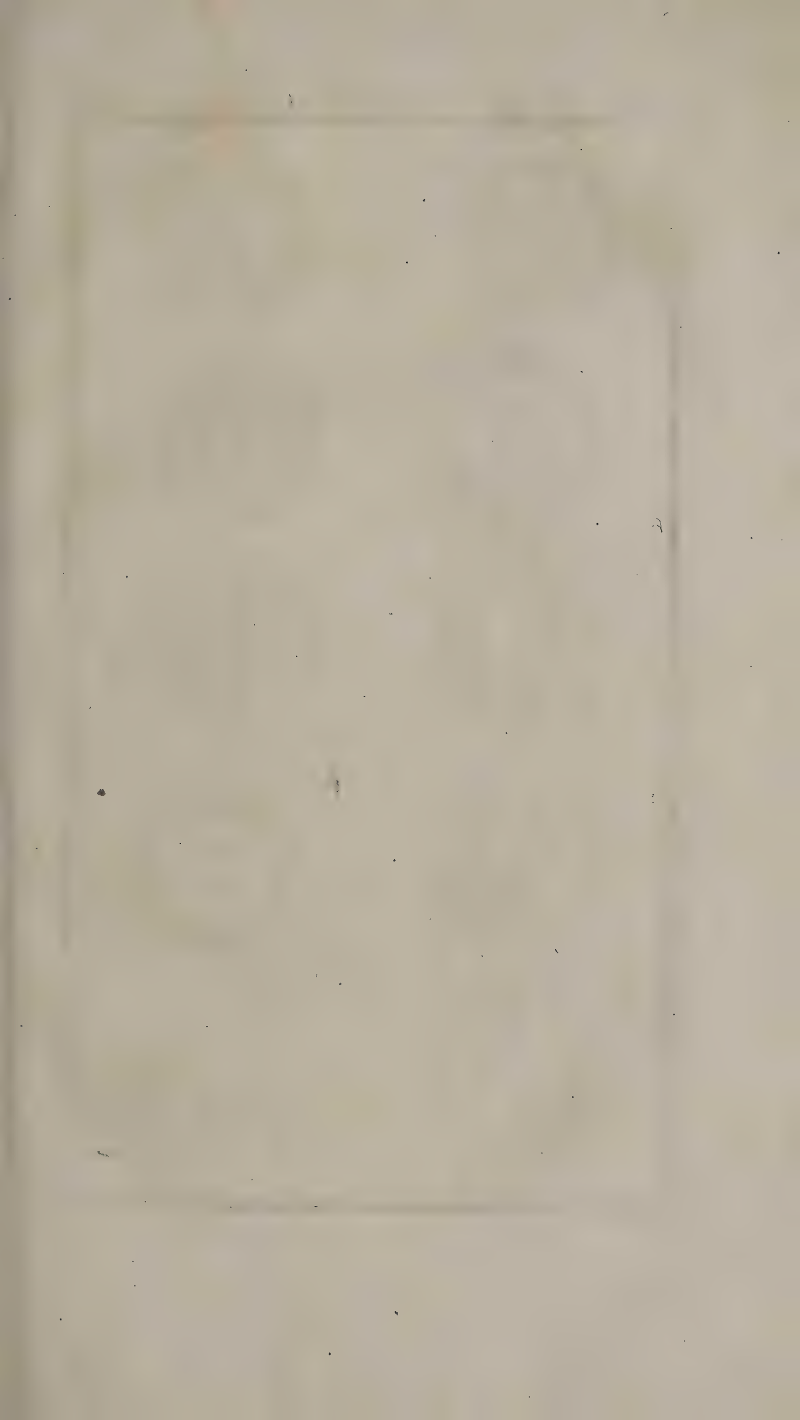
Il n'eſt pas moins ſurprenant que M. *de P.* veuille que la Chymie ſoit reſtée dans la plus grande imperfection dans l'Empire de la Chine : ceux qui ſavent que le mot *Chymia* ou *Simia* eſt pris chez les Orientaux dans un double ſens, s'appercevront bien que M. *de P.* s'appuyoit ſur un principe erroné. Les Orientaux diſtinguent le terme de *Chymia* de celui de *Simia*. La Chymie, ſelon eux, ne s'exerce que ſur les ſucs & ſur les eſſences des plantes, & c'eſt par extenſion qu'elle comprend la préparation des minéraux & des métaux ; ils ſe ſervent du nom particulier de *Simia*, lorſqu'ils parlent de la Chymie en général, & des effets merveilleux qu'elle produit. Ils réuniſſent toujours ces deux mots, lorſqu'ils veulent déſigner toutes les opérations que l'on fait par le moyen du feu, tant ſur les animaux & ſur les plantes, que ſur les minéraux & ſur les métaux. Il eſt étonnant que M. *de P.* ait voulu être le premier à conteſter la connoiſſance des

---

Ils appellent les Perſans *Keſil-Bashi*, ou *têtes rouges*, par rapport à leurs bonnets rouges ; & les Mongoles, *Kara-Kalmaks* ou *Kara-Kalpaks*, par rapport à leurs bonnets brun foncé : ainſi comme le mot *Kalmak* ou *Kalpak*, qui ſignifie un bonnet, eſt leur vrai nom, & non *Kalmouk*, je me ſervirai toujours de celui-là.

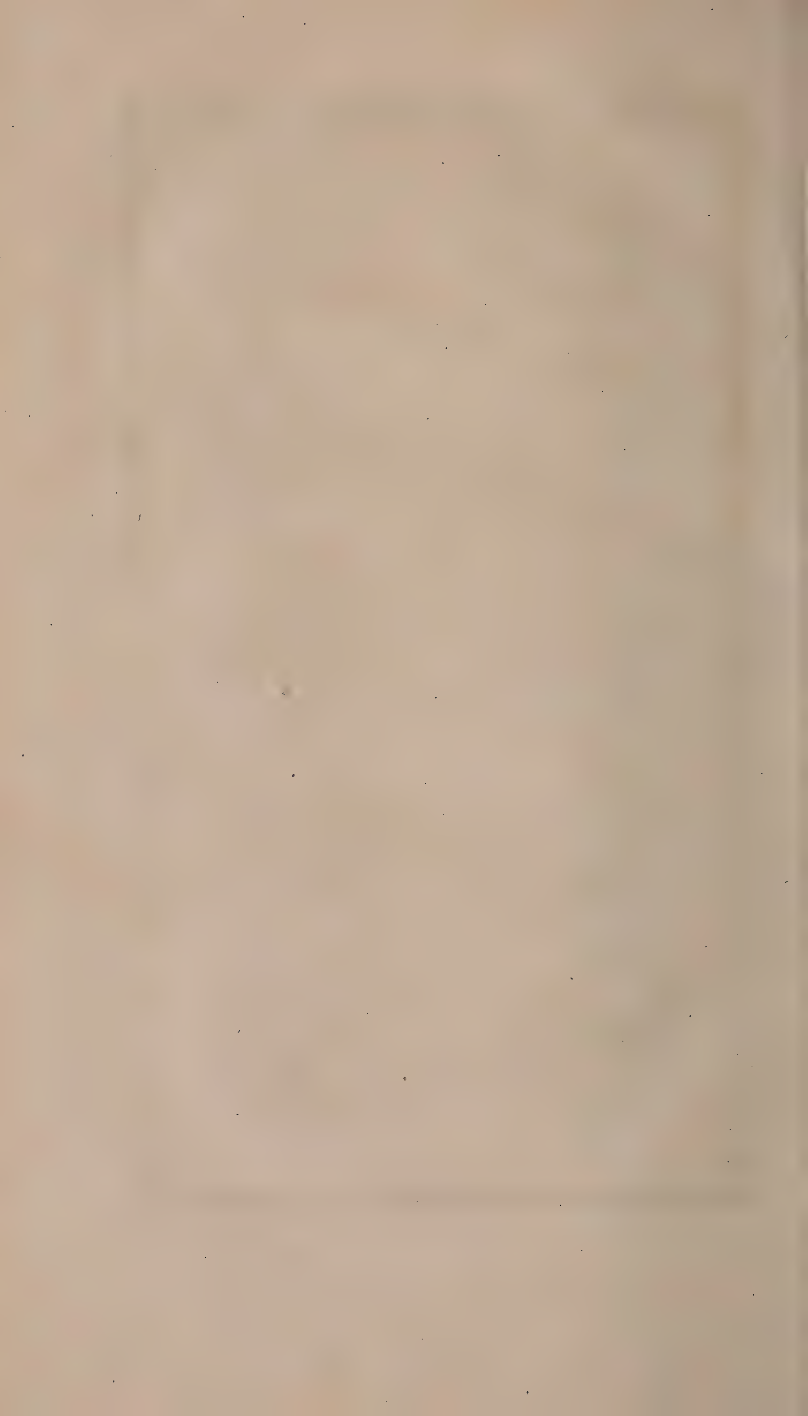
élémens de la Chymie, à un peuple qui non ſeulement en diſtingue ſi bien les diverſes parties, mais duquel même nous avons reçu ſans contredit les premieres notions de cette ſcience.

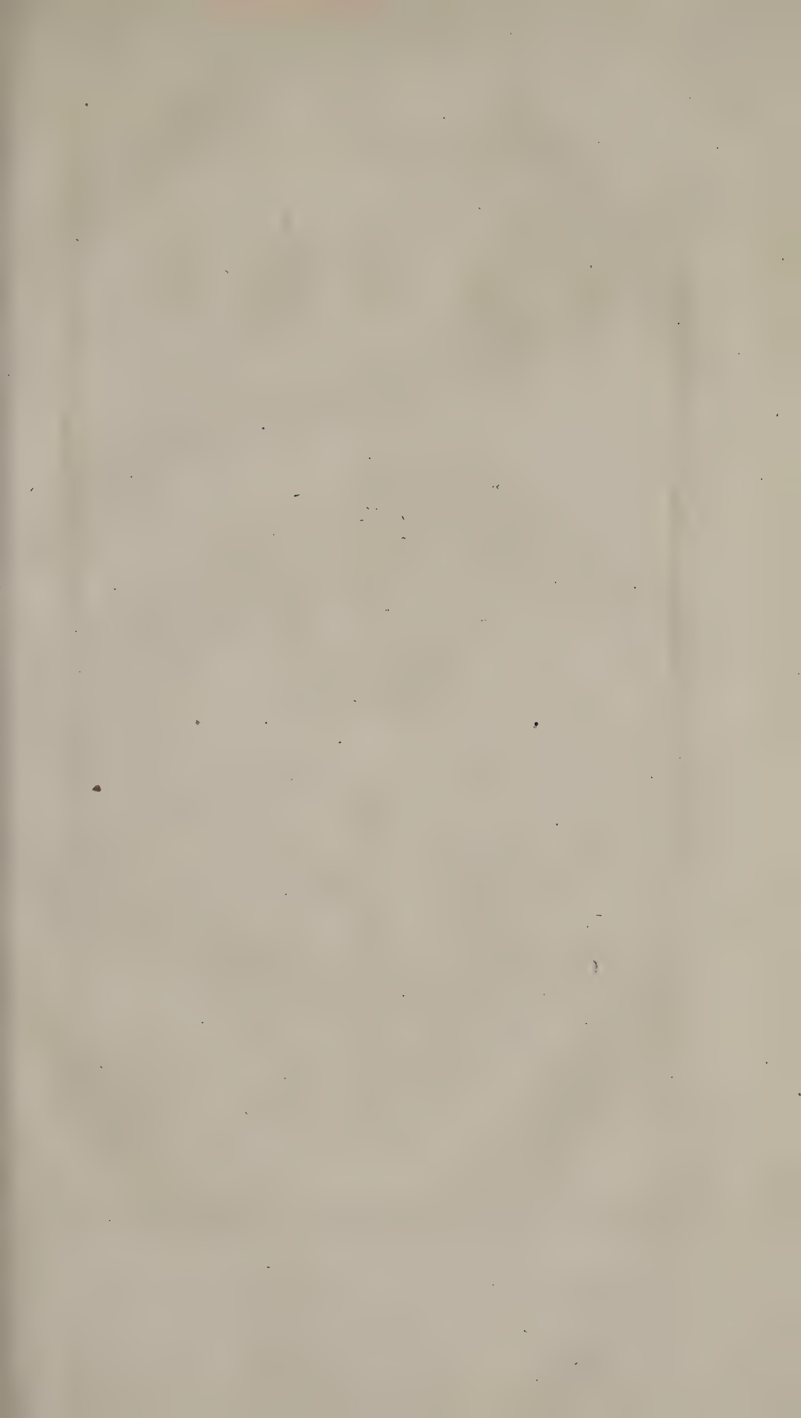
M. *de P.* dit de plus que l'uſage de l'or & de l'argent eſt défendu aux Chinois, parce que dans aucun pays on ne trouve autant de filous & de fripons que chez eux. Mais d'où viennent ces barres d'or & d'argent ſur leſquelles on voit les mêmes empreintes & les mêmes caracteres que ſur l'encre appellée de la Chine, ſi connue en Europe, & que les marchands ruſſes rapportent en échange de leurs fourrures; mais que, ſelon les ordonnances de Ruſſie, ils ſont obligés d'échanger chez les Gouverneurs de leur nation, dans les villes frontieres, contre de l'argent monnoyé en Ruſſie? Il paroît que M. *de P.* avoit des notions confuſes ſur cet objet, ou qu'il vouloit parler d'autre choſe; c'eſt au moins ce que j'ai cru entrevoir. Il exiſte, il eſt vrai, à la Chine une défenſe générale d'exploiter les mines, qui ſont en grande quantité dans le pays, ſous prétexte d'empêcher la corruption de l'air; mais le véritable motif de cette défenſe eſt de prévenir le luxe, & de tenir à bas prix tous les objets de premiere néceſſité. Cette Loi ſage en elle-même eſt fortifiée par une autre conſidération qui en empêche les inconvéniens.



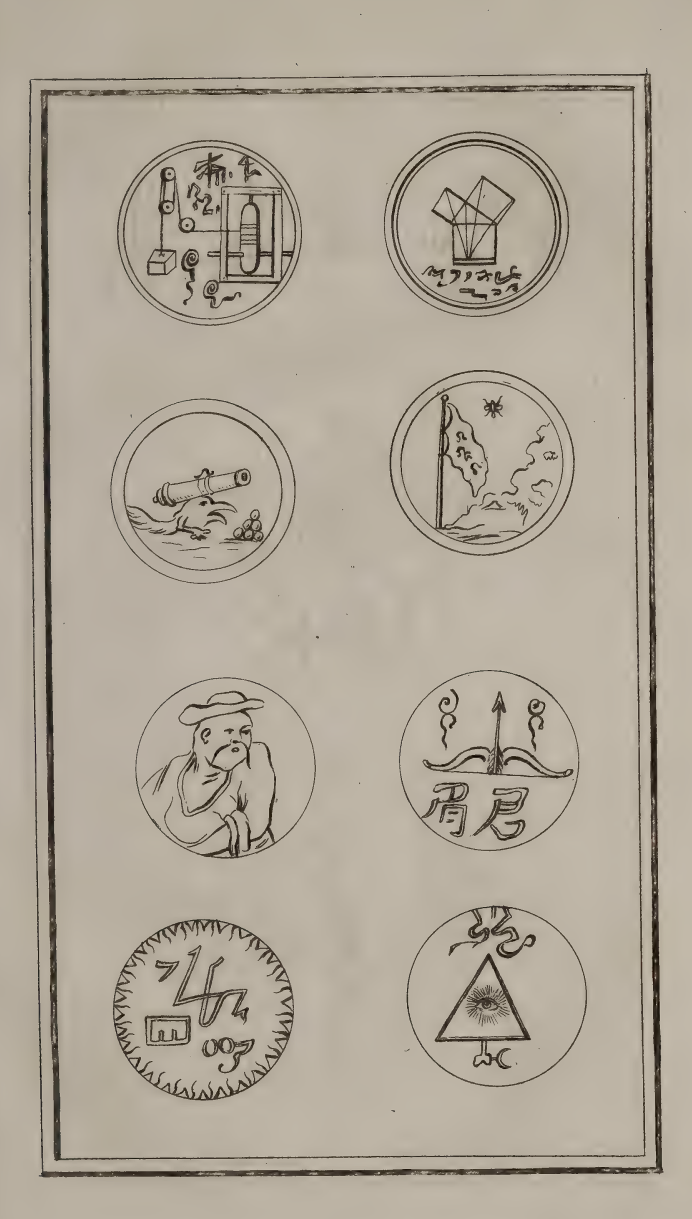


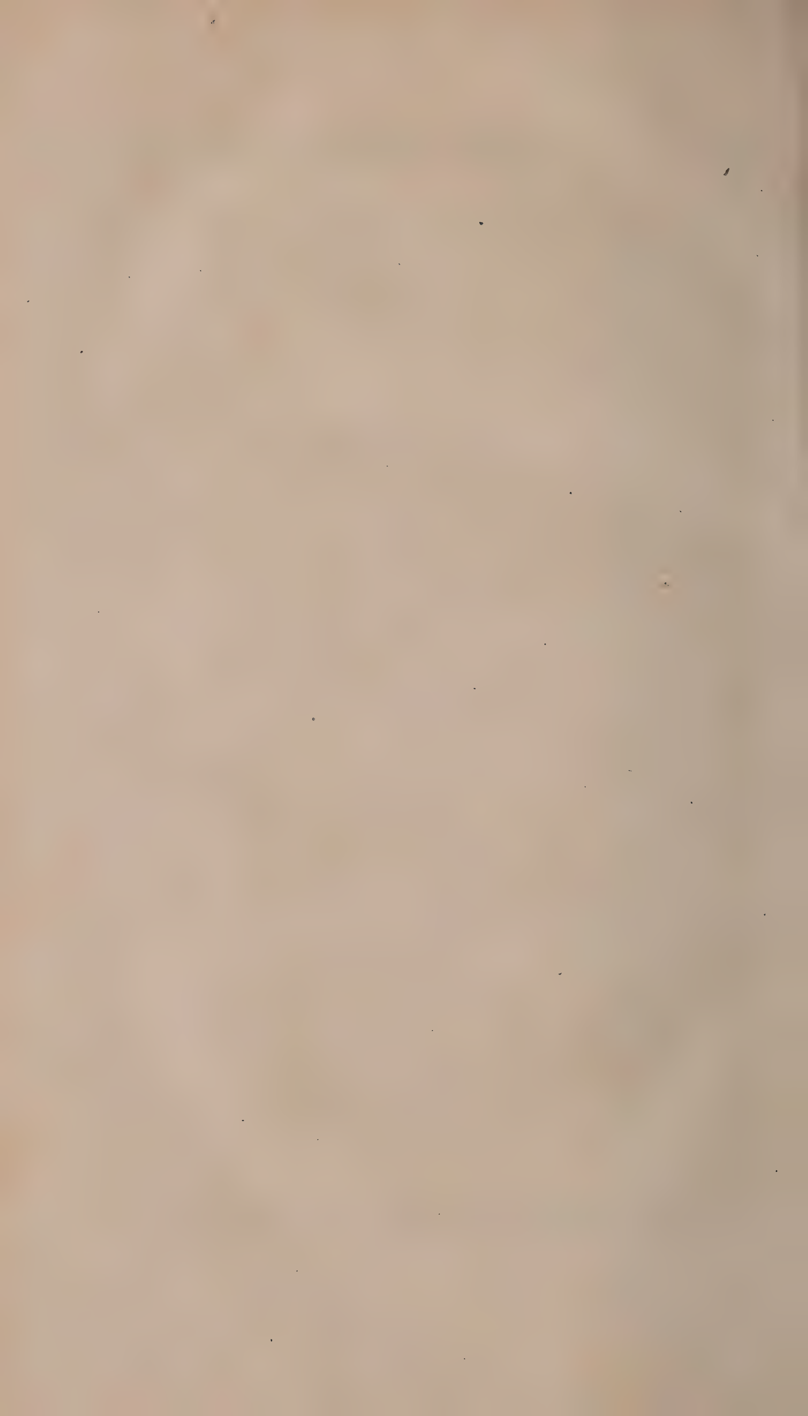







雍正通寶





Les Européens, par la nature de leur commerce, ſont obligés de le faire avec des eſpeces d'or & d'argent, qui ſuffiſent à la circulation intérieure de l'Empire, ſans faire mention d'une autre branche ſecrette de commerce qui ſubſiſte entre les Japonois & les Chinois, & qui eſt la ſource d'un profit immenſe pour ces derniers.

Outre ces barres, qui ſont particuliérement deſtinées au commerce, il y a encore la monnoie courante de l'Empire: les eſpeces ſont de différentes grandeurs; on y voit d'un côté le nom de l'Empereur, & ſur le revers, cette inſcription: *Bau-Tſchoun*, *Monnoie de l'Empire*, comme on peut le voir dans les figures que nous en donnons. Cette monnoie n'eſt cependant pas la ſeule qui ait cours dans l'Empire: la note & les figures que je joins ici, & que je dois à un de mes amis, ſerviront à faire connoître celle qui eſt encore en uſage, & que l'on frappe à l'occaſion des événemens particuliers.

« Une perſonne que vous connoiſſez très-bien, » dont j'ai promis par ſerment de taire le nom, » vint me voir peu de jours après votre départ, » & me montra, ſous la foi du ſecret, des deſſins » que *** avoit fait ſoigneuſement copier ſur des » médailles fort rares, jamais & nulle part con- » nues juſqu'ici, que ***, Jéſuite Miſſionnaire à

» la Chine, fraîchement revenu de ce pays, s'eſt
» procuré. Acceptez-en la copie, que j'ai pris
» moi-même, avec tout le ſoin que j'ai pu, dans
» le cabinet de cette perſonne. Recevez un tréſor
» dont vous êtes ſeul poſſeſſeur dans la république
» des lettres, excepté ***, qui en fait un ſecret.
» A Péterſbourg, aux Ides de Juillet 1774 ».

LOECHNER (1).

Toutes ces figures repréſentent des emblêmes & des hiéroglyphes qui ne ſont que les ſymboles de leur religion, & les expreſſions de leurs ſciences & de leurs arts. L'animal auquel M. *de P.* donne le nom de dragon, de lézard braſilien, & que dans un autre endroit il croit être un crapaud avec des aîles & une queue d'éléphant, n'eſt autre choſe que le *Thermuthis* ou le Serpent ſacré des anciens Égyptiens, comme on pourra s'en convaincre par l'inſpection des figures mêmes. On pourra en trouver une explication plus détaillée dans *Orus Apollo*, *De ſacris apud Ægyptios notis ac cœlaturis : Pariſiis*, 1548.

« Comment repréſentent-ils le monde ? Pour » le peindre, ils tracent un ſerpent mordant ſa

(1) M. *Loechner*, Straſbourgeois de nation, eſt le même qui remplit actuellement la fonction de Profeſſeur du noble Corps des Cadets, à Saint-Péterſbourg.

» queue, & parſemé de diverſes écailles, qui
» ſont autant d'emblêmes myſtérieux des étoiles
» qui ornent le Ciel & l'Univers. Cet animal eſt
» lourd comme la terre, auſſi léger & gliſſant
» que l'eau; & comme, en changeant de peau,
» il quitte tous les ans ſa vieilleſſe, ainſi l'année
» expirante, produite par la révolution du mon-
» de, ſe renouvelle & rajeunit en quelque ſorte.
» En rongeant ſa queue, il déſigne que les êtres
» qui ſont produits dans l'Univers par les ſoins de
» la Divinité, rentrent en quelque façon en elle,
» & ſe réduiſent à rien ».

Les exemples que M. *de P.* cite pour donner une idée du goût des Chinois, à l'égard des arts & des ſciences, ſont défectueux. Parce qu'il voit chez eux des figures à pluſieurs viſages & avec ſept mains, il en conclut que ce ſont des ignorans, & qu'ils ne ſont point deſcendus des Égyptiens. Il eût d'abord fallu, pour avancer une opinion auſſi déciſive, déterminer ce qu'on entend par les vraies ſciences; il eût fallu examiner enſuite comment ils combinent celles qui ſont utiles avec celles qui ſont agréables: il ſeroit difficile d'en trouver de la premiere claſſe dans leſquelles ils n'excellent pas; leur caractere ne les porte pas auſſi vivement vers les ſecondes, parce que ce peuple, peu corrompu par le luxe, aime

mieux s'occuper d'objets qui, en procurant la véritable utilité de l'homme, amenent nécessairement l'agréable à leur suite. Peut-on blâmer un tel peuple & de tels principes ?

Ces figures à plusieurs visages & à sept mains, &c. paroissent singulieres à M. *de P.*; mais sont-elles plus étonnantes que la statue de Janus ? Ce sont des allégories destinées, non à faire briller l'habileté de l'Artiste, mais à donner aux sens une idée des facultés de Dieu. Cette multiplicité de visages & de mains est l'emblême de la présence & de la toute-puissance de l'Etre-Suprême, & sert à rappeller à la mémoire de l'homme les sept vertus principales dont il doit s'occuper. M. *de P.* a tort, même en considérant ces ouvrages relativement au goût qui y présida. Je possede une figure originale de leur fameux *Fudsii* ou *Confucius*; tous ceux qui l'ont vue l'ont admirée, & je ne crois pas qu'un de nos Artistes soit capable de la mieux travailler. Ce ne sont point les traits du visage qu'il faut considérer; car je rirois d'un artiste qui donneroit à une figure chinoise le visage d'un Européen; leurs traits sont fort différens des nôtres : je n'entends parler que de la perfection du travail. La figure de *Fudsii* que je possede, tient à la main le même globe qu'on voit dans celle de la figure représentée sur l'autel du

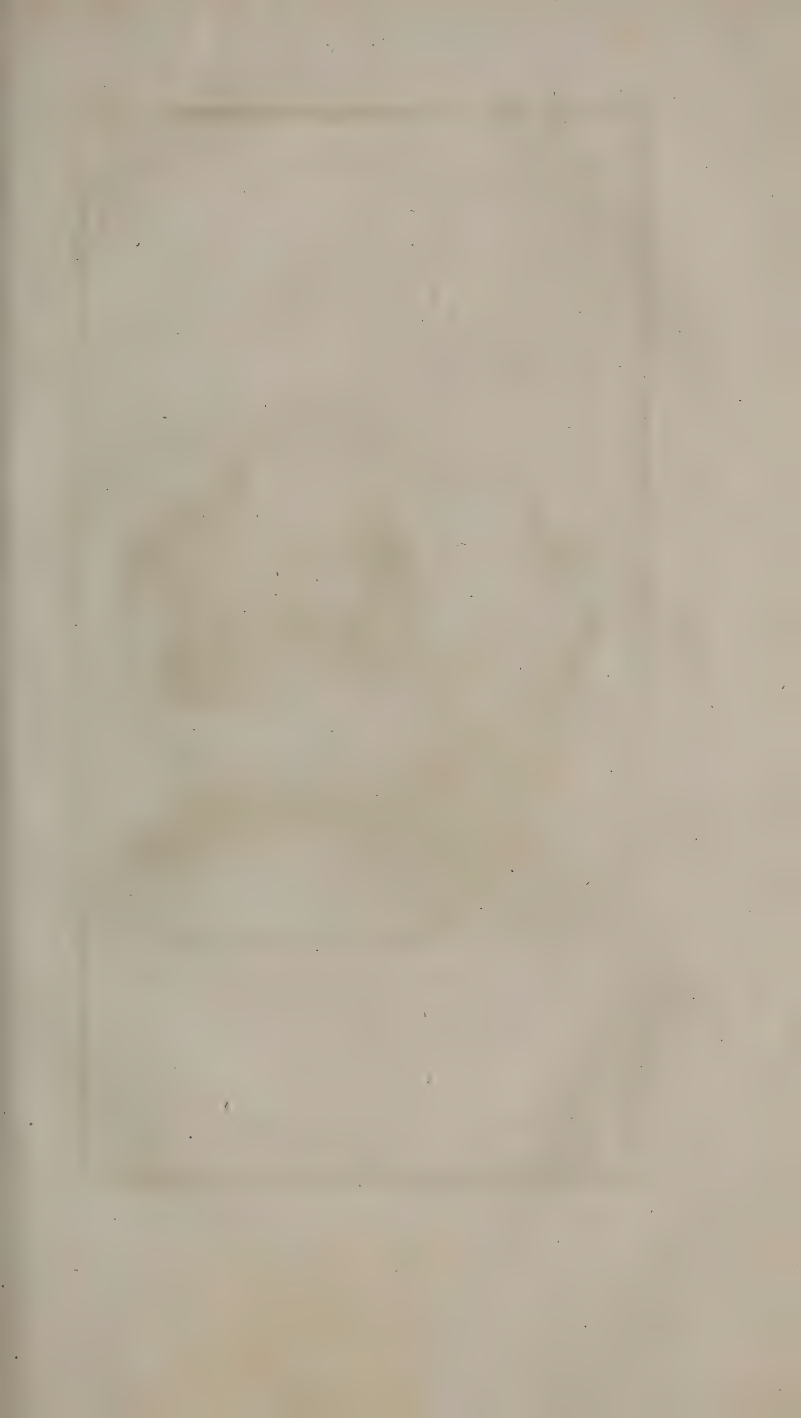








tableau d'Herculanum. Il n'eſt point de connoiſſeurs qui ne faſſent cas des tableaux chinois repréſentant toutes ſortes de payſages en terre graſſe, qui rempliſſent ſeuls un des appartemens du nouveau Palais d'Oranienbaum, près de Saint-Péterſbourg.

M. *de P.* a certainement tort à l'égard de l'objet ſur lequel il attaque M. *de Guignes*, à la p. 162 de ſes Recherches : il prétend que, comme l'on ne trouve chez les Chinois aucune trace des animaux ni des emblêmes qui étoient en vénération chez les Égyptiens, l'on peut en conclure qu'il n'y a aucune analogie entre ces deux peuples. Cependant l'on trouve chez eux la vache, ſymbole de la fertilité, & toutes les autres figures emblématiques ſous leſquelles les anciens habitans de l'Égypte repréſentoient les différens attributs de l'Etre-Suprême. Cela ſeul forme une prévention très-forte contre ce que nous dit M. *de P.* Ajoutons à cela la reſſemblance qui ſe trouve entre l'eſpece de culte que les Chinois rendent à la vache, avec celui que les Égyptiens rendoient à tous les animaux qui pouvoient leur nuire ou leur être utiles ; non qu'ils les adoraſſent comme des Dieux, ainſi qu'on l'a cru mal-à-propos, mais par reconnoiſſance pour les uns, & par crainte du mal que les autres pouvoient leur cauſer.

Sans s'arrêter aux expreſſions de M. *de P.* ſur ce que les Miſſionnaires nous ont rapporté des écrits de *Fudſii* ou *Confucius*, on ne ſera pas fâché de ſavoir que ce Légiſlateur a prédit la venue d'un Sauveur : c'eſt ce que les Chinois repréſentent ſous l'emblême d'une figure qu'ils appellent *Burchan*, nom qu'ils donnent auſſi à Dieu. Ce Burchan a les jambes croiſées, tenant dans ſon ſein un pot du même métal que le reſte de la figure : ſuivant la prédiction que les Chinois diſent avoir été accomplie, Dieu l'a envoyé ſur la terre pour inſtruire les hommes ; après quoi, il eſt remonté au Ciel. Le pot qu'il a dans ſon ſein ſignifie l'extrême pauvreté dans laquelle il a vécu ; il avoit promis l'abondance dans la vie future à ceux qui rempliroient les devoirs de l'humanité envers leurs ſemblables, & qui vivroient ſelon les principes de la morale. Ce qui regarde cette partie des dogmes religieux des Chinois ſur ce ſujet, eſt décrit dans un paſſage du *Sind-Hind* ou *Livre du ſiecle des ſiecles*, que je vais rapporter. C'eſt *Fudſii* qui parle : « Le Monde ayant été créé, les hommes » vécurent long-temps dans une grande ſainteté ; » ils avoient le don de prophétie, & poſſédoient » en outre des forces ſurnaturelles & miraculeuſes. » A cet age d'or ſuccéda une époque malheureuſe ; » la terre produiſit une plante douce comme le









» miel (appellée *ſchime* dans leurs livres) ; un
» homme vorace vint qui en goûta, & qui, par
» ſes éloges, fit naître l'envie aux autres hommes
» d'en manger. Dès-lors la ſainteté diſparut de
» deſſus la face de la terre ; leurs forces ſurna-
» turelles & miraculeuſes, la longueur de leur
» vie & leur grandeur diminuerent ; & le monde
» fut obligé de vivre long-temps dans les téne-
» bres, juſqu'à ce que le ſoleil & les aſtres revin-
» rent répandre la lumiere ſur la terre conſternée.
» Pendant cet intervalle, l'âge des hommes, les
» forces du corps & les vertus diminuerent encore
» davantage ; enfin la vertu diſparut entiérement,
» & à ſa place parurent l'adultere, le meurtre,
» l'injuſtice & tous les vices : & comme en même
» temps la terre ne produiſoit plus rien pour leur
» nourriture, la néceſſité fit inventer la charrue ;
» mais comme ni la vie ni les propriétés n'étoient
» point aſſurées, on choiſit le plus ſage pour
» maître & pour gouverner. Cet homme fit le
» partage de la terre & des biens : alors parurent
» pluſieurs Burchans envoyés pour convertir le
» monde dépravé. *Enedkek* (1) fut un des plus

(1) On donne, ſuivant le témoignage de M. *Bayer*, le nom d'*Enedkek* aux lettres alphabétiques des Brachmanes ; & les Kalmaks, ainſi que les Mongols, aſſurent que ce

» illustres. Cela dura jusqu'au temps où les mortels » ne vécurent plus que cent années. Dans ce temps-» là, vint le grand *Burchan*, fondateur de la reli-» gion des Lamas, *Dshakdshimmuni*; il établit » ses dogmes chez soixante & une nations, mais » par malheur chacun les prit dans un sens opposé: » delà naquirent la division & les différentes reli-» gions qui sont répandues dans le Monde ».

Quoi qu'en dise M. *de P.*, ce passage ressemble fort à ce que l'Écriture nous rapporte.

1°. De l'innocence des premiers hommes.

2°. De leur péché & de leur chûte, pour avoir mangé d'un fruit défendu.

3°. Du décroissement de leurs années de vie.

4°. De leur méchanceté.

5°. De l'origine des Souverains.

6°. De la confusion des langues.

7°. De la mission des Docteurs & des Prophetes.

---

mot d'*Enedkek* ne signifie autre chose que les Indes: c'est delà que les Grecs du moyen âge ont appellé les Indes, Ἰνδικα, ce qui se rapproche assez du mot d'*Enedkek*: voyez *Bayer*, *Comment. Acad. Petrop.* tom. 4, p. 257. Ceci se confirme par les figures mêmes, dont le visage, les yeux, les oreilles présentent la forme que la nature a donnée à ces organes chez les Indiens.

Je ne déciderai pas qui des deux a copié l'autre; je m'en tiendrai là ſur cette matiere.

M. *de P.*, à la p. 319, veut priver les Chinois de la gloire d'avoir inventé la Porcelaine & l'Imprimerie: il s'autoriſe du rapport de M. Lange, Vice-Gouverneur d'Irkurzk & Conſeiller d'État, qui avoit été envoyé à la Chine par la Cour de Ruſſie. Mais M. Lange dit ſeulement que la plus belle porcelaine ſe fait aujourd'hui au Japon; & la porcelaine japonoiſe que l'Empereur de la Chine envoya par Iſmailov à Pierre Ier, ne prouve pas mieux que les Chinois n'en ſont pas les inventeurs. Un moyen ſûr de connoître quel eſt le peuple qui a inventé un art, eſt de ſavoir ſi la dénomination primitive de cet art eſt due à la langue de ce peuple, & je vais lever tout doute à cet égard. *Facſur* ou *fakſour* étoit le ſurnom ou le titre des Rois qui regnoient ſur les contrées méridionales de la Chine, c'eſt-à-dire, des Rois naturels & originaires du pays, tels que ceux de la Dynaſtie de *Song*, & non des Princes étrangers qui s'emparoient du pays les armes à la main. C'eſt de ce nom que les Porcelaines de la Chine ſont appellées *Facſuri* dans tout le levant, nom que les Ruſſes ont altéré en celui de *Farſuri*. Il eſt donc naturel de penſer que l'art de la Porcelaine fut inventé dans les provinces méridionales de la Chine.

Les Chinois ont un ſecret particulier pour y poſer les couleurs : on voit beaucoup de porcelaine peinte en noir, ſoit avec de l'encre que l'on appelle de la Chine, ou du Cobalt.

On ignore en Europe l'art d'appliquer les demi-métaux en peinture ; & les épreuves qu'on en a faites n'ont pu réſiſter à l'action du feu : les Chinois poſſedent cependant ce ſecret, ce qui fait aſſez voir combien l'imputation de M. *de P.* eſt fauſſe, lorſqu'il nie qu'ils euſſent la connoiſſance des principaux procédés de la Chymie.

Quant à l'art de l'Imprimerie, j'ai en ma poſſeſſion des tables d'impreſſion ſur leſquelles ſont gravés des diſcours entiers, qui, par leur contenu, ſont certainement de la plus haute antiquité, & telles à-peu-près que les premieres épreuves qu'on fit en Europe, lorſque l'art de l'Imprimerie y prit naiſſance : voyez ſur ce ſujet les Voyages de M. *Gmelin l'aîné* en Sibérie, tom. 1, p. 248.

Les Chinois exercent depuis les temps les plus reculés les arts & les ſciences, & jamais ils n'ont employé le ſecours des peuples qui les avoiſinoient. M. *de P.* rapporte, à la page 23, tom. 2, qu'un fameux Conquérant, nommé *Koublai*, dont le vrai nom eſt *Houpilai*, & qu'on ſurnomma *Chit-Sou* lorſqu'il fut parvenu à l'Empire, fit conſtruire le fameux canal de la Chine, & qu'il

fut le premier qui établit des écoles publiques pour les ſciences, les arts & la morale. On a deux choſes à alléguer contre cette aſſertion : la premiere, que cet Empereur n'entreprit ce projet qu'en conſéquence d'un Mémoire que les Lettrés lui préſenterent ; la ſeconde, que les Lettrés, afin d'engager l'Empereur à y conſentir, lui repréſenterent dans ce Mémoire, rapporté au long par le Pere *Gaubil* (dans ſon *Hiſtoire de Gentchis-Can & de toute la Dynaſtie des Mongous*, p. 183, 184, 185), ce que les Hiſtoires chinoiſes diſoient du ſoin que *Yao*, *Chun*, *Yu*, & les plus illuſtres Empereurs des familles *Hia*, *Chang*, *Tcheou*, avoient eu de faire fleurir les ſciences ; ils y détailloient enſuite ce qu'avoient fait les Empereurs des *Han* pour la recherche des Livres & le rétabliſſement des ſciences dans tout l'Empire. Ils louent ſur-tout l'Empereur *Taoouti* des *Ovey*, & parlent du College où ce Prince entretenoit trois mille Lettrés, qui travailloient ſur toute ſorte de matieres. Ils ne font qu'indiquer ce qui ſe paſſa ſous les *Tſins* ; & ils parlent du grand College que fit bâtir l'Empereur *Vouti* ; ils font auſſi mention des grandes choſes que l'Empereur *Venti* de la Dynaſtie des *Song* exécuta pour le progrès des ſciences ; ils s'étendent beaucoup ſur ce que fit l'Empereur *Tait-Song* de la grande Dynaſtie des

Tang : « Ce Prince, disent-ils, fit bâtir un College
» magnifique, où il y avoit douze cents cham-
» bres pour la demeure des Lettrés. On y enseignoit
» toute sorte de sciences, & on y voyoit des jeu-
» nes gens de toutes les nations, & de la pre-
» miere qualité ; les Rois & les Princes étrangers
» envoyoient leurs enfans pour être élevés dans
» cette Académie, établie à *Sigan-Fou.* L'Empe-
» reur alloit lui-même quelquefois entendre les
» leçons publiques des Docteurs, interroger les
» écoliers, & récompenser les maîtres & les disci-
» ples. *Coat-Song* imita son pere *Tait-Song*, &
» fit bâtir des écoles impériales, &c. jusques dans
» les villages ». Les Lettrés finissent par représen-
ter combien il seroit utile d'imiter ces exemples.

Le style emblématique sous lequel est voilée la morale chinoise, offre de grandes difficultés aux recherches des Savans : mais il n'en est pas moins constant que les plus grandes vérités sont cachées sous ces emblêmes ; & que les Chinois ont employé cette méthode de dessein prémédité, afin de pouvoir s'occuper tranquillement des arts & des sciences au sein de l'Empire, dont les frontieres ne sont bordées que par des peuples à-demi barbares. Aussi le jugement que des gens de lettres ont porté sur ces derniers, a influé sur ce qu'ils nous ont dit des Chinois.

Il n'a pas été difficile à un peuple vertueux & inſtruit des véritables principes qui peuvent conduire l'homme au bonheur, d'éclairer un Conquérant, quoique Tatare, & de l'initier dans les myſteres des anciens Égyptiens; c'eſt ce qui eſt aſſez prouvé par les belles actions de l'Empereur actuellement regnant, & par ſes Édits, qui ſont des exhortations vraiment paternelles (1). Sa vie eſt celle d'un Sage qui gouverne un peuple ſage.

Lorſque l'Empereur meurt, ſon corps eſt expoſé en public, ainſi que le pratiquoient jadis les Égyptiens: le peuple aſſemblé lui décerne ſon ſuffrage pour l'immortalité, lorſqu'il a gouverné l'Empire avec droiture, avec ſageſſe & avec l'affection qu'un pere doit avoir pour ſes enfans. S'il n'a pas mérité cet honneur, il eſt enterré ſans pompe dans un lieu écarté. Telle fut la conduite des Chinois vaincus, à l'égard de leurs Conquérans. La ſeule reſſource qui leur reſtât pour conſerver leurs anciennes mœurs, leurs coutumes & leurs uſages,

(1) Nous en avons une traduction en ruſſe, que M. *Alexius Leontier*, Interprête pour la langue chinoiſe, & Secrétaire du College des affaires étrangeres à Saint Péterſbourg, nous en a donnée, dans cette ville, en 1772, in-8°, contenant vingt-ſix Edits ou exhortations de l'Empereur de la Chine à ſon peuple.

étoit d'instruire eux-mêmes leurs Empereurs.

L'Histoire de la Chine remarque expressément à l'occasion de l'incursion de Czingis-Chan, « qu'il » n'avoit fait que piller, tuer, brûler & détruire » les Royaumes, ainsi que les Mongous qui étoient » sous ses ordres; elle l'accuse de tous les crimes, » dont le plus grand étoit de détruire les familles » royales, & de couper la trame de la généra- » tion: les esprits & les hommes en crevent de » dépit & crient vengeance; car enfin on ne sau- » roit dire au juste en quoi consistoit sa religion ». Il n'est gueres possible de faire un portrait plus effrayant de ce Conquérant; & l'on doit supposer que le peuple qui l'a fait, avoit des mœurs plus humaines, & qu'il connoissoit mieux les princi- pes de la morale. Czingis-Chan étant mort, son fils Ogotay prit possession du Trône: ce Prince, élevé sous les yeux de son pere, avoit hérité de son caractere despotique & sanguinaire; voyons s'il le conserva. L'Histoire de la Chine rapporte qu'encore au commencement de son regne, les Mongous n'avoient ni loix ni coutumes fixes pour le Gouvernement; les Officiers nommés pour gouverner les provinces faisoient mourir selon leur volonté, & enveloppoient dans le massacre des familles entieres; mais elle remarque aussi-tôt après qu'un Mandarin de la race royale des *Leao*, appellé

appellé *Yelutchoutſay*, que Czingis-Chan avoit déjà fait venir à ſa Cour, & pour lequel il conçut dès la premiere entrevue une grande eſtime, fut chargé par ſon fils de dreſſer des loix, & elle n'oublie pas d'ajouter qu'Ogotay, après leur publication, les fit obſerver ſévérement. Elle rapporte de plus que ce même Mandarin diſpoſa Ogotay à déterminer ce que chaque famille chinoiſe donneroit tous les ans en redevance au Souverain, tant en ſoie, & en argent qu'en grain. Dans un autre endroit, cette Hiſtoire dit qu'il s'inſtruiſoit lui-même de tout ce qui étoit relatif au Gouvernement de ſon Empire. Se trouvant un jour ſans proviſions de ris & de ſoieries pour l'entretien de ſon armée, les Grands lui repréſenterent que le pays conquis ne ſeroit d'aucune utilité, à moins qu'on ne tuât tous les Habitans, & qu'en ſe débarraſſant de ces gens inutiles, on pourroit faire de leur pays de vaſtes pâturages, qui pourroient être d'un grand ſecours. Ogotay, dont l'inſtruction avoit déjà adouci le caractere, conſulta ſon Mandarin ſur cette propoſition : celui-ci, après lui avoir expliqué la vraie maniere de rendre un pays utile & heureux, en ſatisfaiſant aux beſoins de l'Empereur, ſans incommoder les peuples, lui fit ſentir ce que cette idée préſentoit d'horrible & d'inhumain.

L'Hiſtoire ajoute que l'Empereur admira ſon diſcours, & qu'il comprit qu'un Souverain devoit penſer à autre choſe qu'à ſe rendre fameux par les maſſacres; qu'il falloit des Capitaines pour combattre, mais qu'on a beſoin auſſi de Magiſtrats pour gouverner, de Payſans pour labourer, de Marchands, de Mandarins pour avoir ſoin des revenus de l'Empereur, & même de Gens de lettres; & qu'enfin tous les projets du Mandarin, pour la proſpérité de l'Empire, furent mis en exécution.

On voit auſſi dans un autre paſſage de l'Hiſtoire chinoiſe, que l'Empereur *Mengko* perſuada aux Mongous de s'adonner aux ſciences; qu'il fit des efforts incroyables pour en venir à bout, & qu'il y réuſſit tellement, que les Tatares ne céderent en rien aux Chinois.

M. *de P.* a cru devoir encore reprendre, p. 17, tom. 2, M. *de Guignes* & M. l'Abbé *Barthelemy*, ſur trois autres objets : ſur la chevelure des Chinois, pretendant que ceux-ci avoient été forcés par les Tatares, depuis l'année 1644, à ſe couper les cheveux; ſur leurs bonnets pointus, qu'il regarde comme une coëffure propre aux Tatares; & ſur leurs barques, qu'il aſſure être plus ſemblables aux canots des Eſquimaux & des Hurons & aux gondoles de Veniſe, qu'aux bateaux qu'on

employoit ſur le Nil. Les relations des Navigateurs européens, qui font journellement le commerce de la Chine, ne méritent ſans doute pas moins d'attention & de foi que les conjectures de M. *de P.* Nous ſavons par eux que tous les Chinois portent une grande queue treſſée ſur le ſommet de la tête, & qu'ils n'ont que le devant de la tête raſé; au lieu que les Tatares « ſe raſent » un petit quarré ſur le haut de la tête, & font » deſcendre leurs cheveux du haut juſques ſur les » tempes de part & d'autre. Ils ſe raſent auſſi les » tempes & le col, puis le front juſqu'à la nuque, » & laiſſent une touffe de cheveux, qui leur deſ» cend juſques ſur les ſourcils; au côté du derriere » de la tête ils laiſſent des cheveux, dont ils font » des treſſes, qu'ils laiſſent pendre juſques ſur les » oreilles ». *Rubruquis*, Voyage en Tatarie, *ch.* 8, *pag.* 15.

Quant au ſecond point, les Chinois portent un chapeau pointu, parfaitement reſſemblant à celui des anciens Égyptiens, ainſi que l'on peut s'en convaincre par l'inſpection des médailles que nous avons fait graver; tandis que les Tatares n'ont, pour ſe couvrir la tête, qu'une ſimple calotte d'étoffe, qu'ils appellent *Takjà* ou *Kabèdsh.*

Je ne releverai point ce que M. *de P.* dit ſur la reſſemblance des canots des Hurons & des Eſqui-

maux avec les bateaux à rames de la Méditerranée, parce que tout le monde ſait combien la différence en eſt grande ; mais je ne puis donner de meilleure preuve, pour faire voir que les barques des Chinois & celles des Égyptiens ſont conſtruites ſur un même modele, que de prier mes lecteurs d'examiner celles des Égyptiens, qui ſont repréſentées dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, & de les comparer avec celles dont *Marc Paul* (dans ſes Voyages, liv. 2, ch. 59, p. 114) nous donne la deſcription, en diſant « que » les plus grands vaiſſeaux de la ville de Singui » ſont couverts d'un ſeul pont, & que chaque » navire n'a qu'un mât pour mettre voile. Ils ne » ſe ſervent point des cordes des Canabiens, ſi ce » n'eſt pour le mât & les voiles ; mais ils font les » manœuvres & les autres cordes de grands roſeaux » dont on tire ordinairement les vaiſſeaux ſur le » fleuve. Ils coupent ces roſeaux qui peuvent » avoir quinze pas de long ; & ramaſſant les dé» bris de ces roſeaux, ils les tordent & en font des » cordes très-longues, dont quelques-unes ſont » de trois cents pas de long ; & ces manœuvres » ſont plus fortes que les cordes mêmes des Cana» biens ». Cette eſpece de vaiſſeaux n'eſt pas la ſeule dont ſe ſervent les Chinois. Le même Auteur, *liv. 3, chap. 1, pag. 123*, dit : « Les plus

» grands navires dont ils se servent sur mer, sont
» faits ordinairement de bois de sapin; ils n'ont
» qu'un pont que nos matelots appellent couver-
» ture, sur lequel il y a environ quarante barra-
» ques pour les marchands. Chaque vaisseau a un
» gouvernail, quatre mâts & autant de voiles; les
» planches en sont jointes avec des clous de fer,
» & les fentes en sont bien étoupées; & parce que
» la poix ou goudron est rare dans leur pays, ils
» goudronnent leurs vaisseaux avec de l'huile d'un
» certain arbre mêlée avec de la chaux. Les grands
» vaisseaux peuvent porter deux cents hommes
» qui les conduisent en mer avec des rames: cha-
» que navire peut outre cela porter environ six
» mille caisses de poivre. Il y a de petites chalou-
» pes attachées à la queue de ces grands vaisseaux,
» qui servent à la pêche & à jetter les ancres ».
On voit par ce dernier passage, ainsi que par le premier, qu'il ne se trouve aucune ressemblance entre les barques des Chinois & les canots des Esquimaux & des Hurons, & les gondoles de Venise.

Mettons présentement en parallele la descrip-tion que le même Auteur fait des vaisseaux des Tatares. » Ils ont des vaisseaux, dit-il, mais qui
» ne sont pas trop sûrs, n'étant joints qu'avec des
» chevilles de bois & des cordes faites d'écorces de

» certains bois des Indes : ces écorces ſont prépa-
» rées à-peu-près comme le chanvre ; on en fait
» des filaſſes, & de cette filaſſe, des cordes très-
» fortes, liées & ſerrées avec du crin de cheval,
» & qui peuvent réſiſter à l'impétuoſité des eaux
» & de la tempête ; elles ont cela de propre, qu'el-
» les ne pourriſſent & ne ſe gâtent pas dans l'eau.
» Ces vaiſſeaux n'ont qu'un mât, une voile, un
» timon, & ne ſe couvrent que d'une couverture ;
» ils ne ſont point enduits de poix, mais de la
» ſemence de poiſſons, & lorſqu'ils font le voyage,
» ils prennent pluſieurs vaiſſeaux, car la mer eſt
» fort orageuſe, & les vaiſſeaux ne ſont point
» garnis de fer ».

Les expreſſions dont M. *de P.* ſe ſert, en parlant du livre claſſique des Chinois, appellé *Chou-King*, dont M. *de Guignes* a fait imprimer la traduction, ſont mal fondées : le premier reproche qu'il lui fait, eſt de ne donner aucune idée de l'origine des Chinois ; comme s'il étoit raiſonnable de reprendre un Auteur qui auroit écrit l'Hiſtoire d'Allemagne, depuis Henri l'Oiſeleur juſqu'à François Ier, ſur ce qu'il n'auroit pas fait une longue diſſertation ſur l'origine des Allemands. Le ſecond eſt de n'y avoir inſéré que les principes les plus communs de la morale. Sans doute que M. *de P.* ne regarde pas les inſtructions d'un Empereur à

ſon peuple, & les diſcours ſur la morale qu'il a tenus à ſon armée, comme dignes d'être inſérés dans l'Hiſtoire? Mais n'eſt-il pas plus intéreſſant de lire une Hiſtoire à laquelle on a adapté les principes d'une morale ſage, que les hiſtoriettes monacales & les détails faſtidieux dans leſquels ſont entrés une grande partie des Hiſtoriens allemands.

Je ne répondrai pas à ce que M. *de P.* dit des ouvriers chinois qui courent de maiſon en maiſon avec leurs outils pour demander de l'ouvrage; il eſt en contradiction là-deſſus avec ce qu'il a dit lui-même, aux pages 8 & 22 du tome 2 : car un peuple qui exerce un commerce conſidérable & qui poſſede une grande agriculture, n'eſt pas réduit à la néceſſité de courir de maiſon en maiſon pour trouver ſa ſubſiſtance. Les Chinois ont des foires comme celles qui ſont en uſage dans tous les pays de l'Europe: les marchands des différentes parties de l'Empire s'y raſſemblent pour faire les échanges qui forment la baſe de leur commerce intérieur & de celui qu'ils font avec les nations étrangeres. On lit ſur leurs boutiques cette inſcription remarquable, *Pou-Hou, c'eſt ici qu'on ne trompe pas ;* car la mauvaiſe foi eſt punie ſur le champ de la corde, ſans qu'aucune conſidération, de quelque eſpece qu'elle ſoit, puiſſe ſouſtraire

le coupable au châtiment. Cette rigueur eſt même exercée à l'égard des marchands étrangers qui ſe trouvent en faute, & ils ſont punis dans le lieu même du délit.

Quant à la boiſſon de l'immortalité, ſur laquelle M. *de P.* plaiſante, elle n'eſt autre choſe que l'exercice des vertus les plus ſublimes que preſcrit la loi naturelle.

La Métempſycoſe eſt un autre objet de l'animadverſion de cet Auteur : je ne dirai autre choſe à cet égard, ſinon que quelques Lettrés, avec leſquels j'ai eu une converſation ſur cet objet, n'ont pu s'empêcher de rire des préjugés qui ſont répandus dans la plupart de nos livres ſur cette partie de leurs dogmes.

J'ignore ce que M. *de P.* veut faire entendre lorſqu'il dit que les provinces méridionales de l'Empire ſont liées avec *Pe-Tſcheli*, par le grand canal ; ſans doute il regarde le nom de *Pe-Tſcheli* comme étant celui d'une province ; mais ce n'eſt nullement la ſignification de ce terme : on appelle *Tſcheli* le lieu qu'habite l'Empereur avec ſa Cour, ou un endroit dans lequel il y a un palais impérial. Ce terme ſignifie *la Cour ;* & le nom de *Pe-Tſcheli* eſt toujours donné à la ville où l'Empereur a jugé à propos de fixer ſa réſidence pendant les diverſes ſaiſons de l'année.

Telles ſont les erreurs principales que j'ai cru devoir relever dans le Livre des Recherches philoſophiques ſur les Égyptiens & les Chinois ; mais comme il pourroit encore reſter quelque doute ſur la différence entre l'origine de ce dernier peuple & celle des Tatares & des Scythes, je terminerai ce chapitre par une Table polyglotte des Langues parlées par les peuples de la Scythie, du Tangut, de la Chine, par les Tatares, les Mongoles, les Mandzhures, les Kalmaks, les Lamutes : elle ſera la preuve la plus convaincante de cette différence ; puiſque, de tous les termes des Chinois, Scythes & Tatares, que j'y rapproche, il n'y en a pas deux entre leſquels on puiſſe appercevoir quelqu'analogie.



TABLE POLYGLOTTE

DES LATINS,	DES SCYTHES.	DES TATARES.	DES TANGUTAINS.
Unum.	Yxi.	Ber.	Dshi, Dshig.
Duo.	Kaxi.	Ika.	Ni.
Tria.	Kolme.	Us.	Sſum.
Quatuor.	Neljæ.	Dort.	Schi.
Quinque.	Wys.	Besz.	Nga.
Sex.	Kûs.	Alta.	Tu, Dûg.
Septem.	Seitſemæn.	Jetty.	Düng, Dung.
Octo.	Kahdexan.	Segys.	Dshid, Dshat.
Novem.	Yh-Dexan.	Togus.	Gu.
Decem.	Kymmenen.	On.	Dshu, Dshu'hambà.
Undecim.	Yxi-Toiſta.	On-ber.	Dshu, Dshl.
Duodecim.	Kaxi-Kymmendæ.	Aggermi.	Niſchù, Niſchut'-hombà.
Triginta.	Kolmet-Kymmen-dæ.	Otus.	Sſum-ſchu, Sſum-ſchut'hambà.
Quadraginta.	Neljæ-Kymmen-dæ.	Kork.	Schi-ſchut'hambà.
Centum.	Sata.	Cius.	Dshadshe, Dſet'-hambà.
Mille.	Tuhat.	Myn.	Domdsho, Donzé.
Myrias.	Kymmenen-Ta-hata.	On-myn.	Ti, Ti-dsho.
Centum millia.	Sata-Tuhata.	Cius-myn.	Bom, Bum, Bum-dsho.
Decies centena millia.	Jen.	On-cius-myn.	Saga, Schïva.
Deus.	Jumala.	Tara, Allah.	Sandshi.
Diabolus.	Parkele.	Szaytan.	Ndi, Da, Sereſnù.

DU LANGAGE,

DES CHINOIS.	DES KALMAKS.	DES MONGOLES.	DES MANDZHURES.	DES LAMUTES.
ï, ïgo.	Negè.	Nege.	Emu.	Umin.
Elb, Lænd-go.	Chojyr.	Choiir.	Dzue.	Djor.
San, San-go.	Gurbà.	Gurba.	Ilan.	Elan.
Si, Si-go.	Dorbo.	Dürba.	Dujn.	Digin.
U, U-go.	Tabù.	Tabu.	Sundza.	Tonkan.
Lu, Liu, Liu-go.	Surejà.	Sureja.	Ningun.	Ninkan.
Zi, Zi-go.	Dolò.	Dolo.	Nadan.	Nadan.
Ba, Ba-go.	Naimà.	Naima.	Dzakun.	Djepkan.
Giû, Dſiû, Dſiû-go.	Jeſſù.	Juſſu.	Niun.	Niun.
Schi, Schi-go.	Arbà.	Arban.	Dzuan.	Men.
Schi-ï, Schi-ï-go.	Arbangnege.	Arban-nege.	Dzuan-ému.	Uman-diuluk.
Elb-Schi.	Chorìn.	Chori.	Orin.	Djor-mêr.
San-Schi.	Guczin.	Guczi.	Guzin.	Elan-mêr.
Si-ſchi.	Düczin.	Düczi.	Déchi.	Digin-mêr.
Żæn, ï-zæn.	Dzo.	Dzo.	Tangu.	Nêma.
Ban, ï-van.	Mingan.	Minga.	Mingan.	Men-jemat.
Schi-van, ï-ï.	Tümèn.	Tume.	Tumen.	Tumen.
Be-van, ï-bai-van.	Bum.	Arban-Tume.	Dzuan-tumen.	Nêma-men-Jemat.
Schan-di.	Bum-ſaja.	Dzo-Tume.	Tangu-tumen.	Nêma-tumen.
Gui.	Burcan Saiaczi (Creator).	Burchan.	Dergi-di.	Sacki.
Tæn.	Czitkir.	Czitkyr.	Chutu.	Atinkoh.

Latins.	*Scythes.*	*Tatares.*	*Tangutains.*
Cœlum.	Taivas.	Kuk.	Lcha, Nôm-lcha.
Nubes.	Pilvi.	Avada.	Pring.
Ventus.	Tûli.	Cil.	Lung.
Procella.	Tuuli-Saa.	Buran.	Lung-tſchìn.
Pluvia.	Sade.	Cylyn.	Dsherba, Zar.
Nix.	Lumi.	Kar.	Kha.
Grando.	Raked.	Bus.	Sſerba.
Fulgur.	Leimahus.	Jaſzin.	Nom-dſha, dze.
Tonitru.	Ukkonen-Julina.	Kukukra.	Bru, Bruk-dà.
Sol.	Auringo.	Kujaſz.	Nimakùng.
Luna.	Kuu.	Ay.	Gongkà, Doſchir.
Stella.	Tahti.	Jyldys.	Nomſchè.
Dies.	Pauva.	Kun.	Na, Nak.
Nox.	Yo.	Tyn.	Sching.
Annus.	Vuoſi Ajaſtaika.	Cit.	Lo.
Menſis.	Kuokauſi.	Ay.	Davhà.
Ignis.	Valkia, Tuli.	Ot.	Me.
Fumus.	Savu.	Tytyh.	Dua.
Pruna.	Hili, Tutinen-hili.	Iſyk-kòs.	Mem-bar.
Aer.	Ilma.	Cit.	Dim.
Aqua.	Veſſi.	Su.	Tſchu.
Mare.	Meri.	Dengis.	Dſham-tzu.
Lacus, Foſſa.	Jarvi.	Kut.	Tzu, Dengà.
Inſula.	Saari, Salo, Luoto.	. . . .	. . . . . .
Fons, Scatebra.	Lahe, Lahten, Silma.	Cziszma.	Tſchuni.
Puteus.	Kaivo.	Kuin.	Tom, Tom-tzu.
Terra.	Mâ.	Cer.	Sſa.
Mons.	Vuori.	Atag.	Erì.
Collis.	Mattas.	Kſi-ata.	Ritſchùng.
Vallis.	Laaxi.	Nau.	Buk.

Chinois.	*Kalmaks.*	*Mongoles.*	*Mandzhures.*	*Lamutes.*
Jun.	Tengrì.	Tengri, Tingri.	Abkà.	Nian.
Phun.	Ulün.	Ulo.	Tugi.	Togoczin.
Da-phun.	Salkìn.	Salki.	Edun.	Hoedun.
ïû.	Hey-borò.	Czùrga, Hey-boro.	Burga, Amba edùn.	Czoma-odin.
Siüæ.	Churah-borò.	Borò.	Archà.	Udman.
Bou-dſi.	Czaſùn.	Caſu.	Nimangi.	Imando.
Schandæn.	Mendür.	Mindür.	Bono.	Bot.
Lei.	Sdongjà, Ca-kilgan.	Galka, Kilina.	Talkian.	Talinuran.
. . . . .	. . . .	. . . .	. . . . .	.
Lei.	Tengri Dogar.	Tengri-Dogorchù.	Andzan.	Agdi.
Schi-tu.	Naràn.	Nara.	Sezun.	Jutten.
Jue-læn.	Sarà.	Sara.	Bia.	Bêg.
Sin-ſin.	Odùn.	Odo, Odu.	Uſczcha.	Oſe, Oſekat.
Schi, Dſcheu.	Udür.	Udür.	Jnengi.	Iniong.
E.	Sò.	Synu.	Dobori.	Dolbo.
Næn, Sui.	Cil.	Cil.	Anià.	Angannî.
Jue.	Sarà.	Sarà.	Bia.	Bêg.
Cho.	Gal.	Gal.	Tua.	Togo.
Jæn.	Ùtàn.	Uta.	Sczan'gian.	Sangnjà.
Tan.	Chalong-cok.	Chalong-cok.	. . . . .	. . . . .
Zi.	Sürüta-chaſar.	Sürüta chaſar.	Sukdun.	Turan.
Schui.	Uſùn.	Uſu.	Muku.	Mu.
Chai, Jan.	Dalay.	Dalay.	Méderi.	Tum.
Chu, Dſche.	Nor.	Nor.	Omo.	Tonker.
Dou, Schan.	Kura.	Kura.	Tun.	Bur.
Juan, cho-Schui.	Bulàk.	Bulak.	Sekien.	Niaûta.
Dſik.	Gudùk.	Choduk.	Chuſin.	. . . . .
Dï, Tu.	Gazàr.	Gadzar.	Na boy chon.	Tor.
Schan.	Uulà.	Oola, Dübbè, Chaddà.	Alin.	Urakizan.
Schan-phin.	Bagan-ûlà.	Gubè.	Chada.	Dor.
Schan-gu.	. . . . .	. . . . .	Alini.	. . . . .

Latins.	*Scythes.*	*Tatares.*	*Tangutains.*
Campus.	Peldo.	Bazu.	Tang.
Defertum.	Korpi.	Kyr.	Tang.
Via.	Tiê.	Cot.	Lom-lam.
Sylva.	Matfa.	Urman.	Na, Nak.
Arbor.	Puu, Tammi.	Agas.	Sching.
Betula.	Koivu.	Kain.	Kain.
Abies.	Mandy.	Narrad.	Salgyn.
Pinus.	Kuufi.	Czirfze.	. . . . . .
Larix.	. . . . . .	Tyt.	. . . . . .
Folium.	Lahti.	Japrak.	Lupt.
Lignum.	Puu, Puita.	Otun.	Scherem-ju.
Lapis.	Kivi.	Tasz.	Do, Rto.
Arena.	Heka, Sanda.	Kum.	Sching-vha, Scha-ma-fin.
Argilla.	Savi.	Balczik.	Samàr, Bak.
Aurum.	Kulda.	Altin.	Sfer, Sfer-nan.
Argentum.	Hopia.	Kumufz.	Ngul urungvù.
Æs.	Vaski.	Bakin.	Sang-mar.
Orichalcum	Valando Vaski.	Kola-bakir.	Sem-fser.
Stannum.	Tina.	Korgasz.	Schani, Schagàr.
Plumbum.	Plyiy.	Kara-korgafz.	Schanàk, Scharna.
Ferrum.	Rauta.	Fémir.	Dsha, Dshak.
Frumentum.	Ruis.	Afz, Aryfz.	} Sfam-ba.
Triticum.	Vahna.	Buday.	} Sfam-ba.
Hordeum.	Ottra.	Arpa.	} Sfam-ba.
Avena.	Kaura.	Sulù.	} Sfam-ba.
Gramen.	Rucho.	Ul'am, Pfan.	Dfang-ngombo.
Farina.	Jauho.	Uŋ.	Poona.

Chinois.	*Kalmaks.*	*Mongoles.*	*Mandzhures.*	*Lamutes.*
Tſchan-di, Ti-tandï.	Kodo.	Talakodo.	Nécin-na.	Avolan, Ammunda.
E-dï.	Talàh.	Talàh.	Bichan, Tala.	. . .
Ay.	Chalgà, Zam.	Chalga, Sam.	Dzuchun.	Oth.
Schu-dſun.	Gol.	Gol.	Budzan.	Irat.
Schu, Mu.	Modò.	Modo.	Mou.	Mo.
Chua-pi-ſchu.	Kuſun.	Chuſſu.	Ila-mou.	Czatban.
Zjan-ſun.	Charagay.	Burgaſu.	Sakezin.	. . . . .
Sun-ſchu.	Szara, Chara-gay.	Naraſſù.	Dzakdan.	Dzagda.
Lo-chan-ſun.	Ulan-Chara-gay.	Szihiniſſù.	Iſzi, Iſi.	Irat.
E, ſchu-e.	Chantagazùn.	Napezi.	Abdacha.	Obdinda.
Tſchai-cho.	Tülian.	Urgüt.	Mou.	Mo.
Schi-ſchi-tu.	Czulà.	Czolo.	Veche.	Djol.
Scha-dſch.	Elezün.	Ilifu.	Jongan.	Onüeng.
Ni, chgân-tu.	Balczig.	Czabor, Sze-var.	Lïfachan, Chandubog-chom.	Onüeng bulla.
Gin, Gin-dſi.	Alta.	Alta.	Ayzin.	Attan.
ïn, ïn-dſi.	Müngo.	Mungu.	Myngun.	Mongen.
Chun-tun.	Dzês.	Ulan-Galiœt.	Guian.	Czinit.
Bai-tun.	Szara-gooli.	Nogon-Goliœt.	Teyſzun.	Czuczerme.
Sï, Si-la.	Cagan-Gorgot-zin.	Cagan-togolga.	Tocholon.	Toddo.
Zian, Kian.	Chara-gorgot-zin.	Bugonay-tulga, Chara-togol-ga.	Tarczan.	Kongnorin-todze.
Te.	Temür.	Tümür.	Séle.	Sol.
Mi.	. . . . .	Tarè, Chara-Talcha.	Dzéku, Cinko-mudszinzi.	Dzekte.
Zïn-ko.	Cagan-toràn.	Cagan-talcha.	Mayſe.	. . . .
Da-mai.	Arbay.	Arbay.	Mudzi.	. . . . .
Lep-dan-mai.	Aleſu.	Aleſu.	Arfà.	. . . .
Zou, Tſchao.	Objusjùn, Cho-ray-objusjùn.	Ubyſſu, Nogo.	Orchò, Soczo orcho.	Orat, Czuk.
Gan-mian.	Gurit.	Talcha, Gurit.	Ufa.	Hultan.

Latins.	*Scythes.*	*Tatares.*	*Tangutains.*
Panis.	Leipa.	Ilm'ak.	Sche.
Radix.	Juri.	Tamar.	Dshud.
Cepa.	Sipuli.	Suchay.	Gog.
Allium.	Kynſi-lauka.	Sarmſak.	Dshok.
Cerevifia, Vinum.	Olta, Vyna.	Sirrà.	. . . .
Mel.	Hunna.	Bat.	Brandſi.
Oleum.	Olji.	Kindir-may.	Maku.
Butyrum.	Voi, Voita.	Sary-may.	Maku.
Lac.	Maito.	Syd.	Oma.
Ovum.	Muna.	Jimurtka.	Gong-nga.
Sal.	Suola.	Tus.	Tza.
Caro.	Liha.	It.	Schtſcha.
Homo, Mas.	Ihminen.	Kſzi.	Mi.
Vir.	Mies.	Ir.	Poi, Portſchà.
Pater.	Iſa, Tari.	Ata.	Pa, Atſchà.
Filius.	Poika.	Ulum.	Bu, Buzà.
Puer.	Poika.	Ul.	Butſchùng.
Infans.	Lapſi.	Bala.	Butſchung.
Fœmina.	Vaimo.	Ykiſzi.	. . . .
Uxor.	Avio-vaimo.	Katin.	Natſchà.
Mater.	Aiti.	Annam.	Ma, Amà.
Filia.	Tutar.	Kys.	Bu-mu.
Soror.	Vanhembi ſiſar.	Sinſem.	Aſchi.
Puella.	Pyka, Pykainen.	Sinlem.	Butſchùng.
Dominus, Herus.	Iſanda.	Uaſi.	Bombù.
Servus, Mancipium.	Orja.	Kut.	. . . . . .
Ancilla.	Palka-pyka.	Katin-kut.	. . . . .
Caput.	Paa.	Baſz.	Jo.

Chinois.	*Kalmaks.*	*Mongoles.*	*Mandzhures.*	*Lamutes.*
Gu, Mian-ſchï.	Booſſòk talcha.	Talcha.	Dzéku, Efen.	Takezta.
Gen, Schu-gen.	End-jusjùn.	Undüſſü	Tuleche.	Kopkan.
Zun.	Songinà püas.	Sankinà-man.	Elu.	Mangita.
Suan.	Dargil.	Sarenſak-go-got.	Suan dà.	Gokohon.
. . . . . .	Szarà.	Szarà.	Nure.	. . . .
Mi, Phun-mi.	Bat.	Bat.	Chibſu.	. . . .
Carent.	Beacün, Too-zun.	Modon-tos.	. . . . . .	Okoni.
Nai-dſi-jeu.	Toozùn.	Taſſu.	Suni-Nimengi.	Imſi.
Nai-dſi.	Usjù.	Sü, Su.	Sun.	Okin.
Dan, Gi-dan.	Undügà.	Undügu.	Umacha.	Umta.
Jàn.	Dabasün.	Dabaſſu.	Crabſun.	Tak.
Schu, Shou.	Marckan, Mar-chay.	Miachà.	Jali.	Uldoe.
Schin.	Künkümin.	Kung.	Nialma.	Boy, Niare.
Chan.	Mokoterè.	Erè.	Eygen.	Aydi.
Phu, Phzin.	E cegè, Iga.	Iga, eczige, Abà.	Ama.	Aman.
Nan-dſi, Cha-ge.	Küblin.	Ko, Kong.	Chacha-dſiu.	Uttu.
Siau-dſi.	Kübün.	Ko.	Chacha-dziu.	Urka.
Siau-jel.	Kookon.	Kobun.	Adzige-dſiu ſa-mo.	Kung-à.
. . . . .	Aſziü.	Aſziu.	Emilo.	Azi.
Zi.	Emè.	Eme.	Sargan.	Aſſeva.
Mu, Mu-zïn.	Ekè.	Ehe, Ice.	Emé.	Onin.
Nu-dſi.	Kookon.	Kug, Uking.	Sargan-dziu.	Kemalakona-düaûttu.
Dſe-dſe.	Egeczi.	Igicze.	Eiun.	Ockim.
Ja-tu.	Koken okun.	Kokenckün.	Sargan-dziu.	Oniat.
Dſchu-ſchin.	Noymene ka-tun.	Neyon, Noing.	Boychodzi, Louie.	Okdienatia.
Nu-zai.	Bot, Kitat, Barluk.	Bot, Kitat, Mochlau.	Achà.	Boot.
Ja-chuan.	Muchutog, Ki-tet, Muchulay.	Sanay barluk.	Néchu.	Boolo.
Tiu.	Tologoy.	Tologoy.	Udzi.	Dool.

Latins.	*Scythes.*	*Tatares.*	*Tangutains.*
Coma.	Hjuxat.	Czas.	Scha, Gofcha.
Pilus in pecude.	Karvat.	Cun.	Bu-bal.
Frons.	Otza.	Manlay.	. . . . .
Oculus.	Silmat.	Kus.	Ni, Nik, Dshan.
Auris.	Kucrvat.	Kullak.	Nazu.
Nafus.	Nena.	Buron.	Na.
Os *pl.* ora.	Suu.	Avus.	Ka.
Labium.	Huulat.	Ir.	Nolon.
Lingua.	Kjeli.	Tet.	Dfe.
Dulce.	Makia.	Tattu.	Atem, Pufiatem.
Amarum.	Karvas, Haikia.	Aczu.	Kvaczermom.
Acidum.	Muikia.	Czùczumen.	Niuro.
Durum.	Kowa.	Katu, Bek.	Kaminku.
Molle.	Pehmia.	Jimfzak.	. . . .
Glabrum, leve.	Paljas, Silia.	. . . .	. . . .
Afperum.	Karvainen, Karhia.	. . . .	Zah.
Calidum.	Lammin, Lamboinen.	Cila.	Dang.
Frigidum.	Kylma.	Sucook.	Lang.
Humidum.	Marka.	Sucook.	Gambè.
Siccum, Aridum.	Kuiva.	Kurru.	Tarutim.
Grave.	Rafcas.	Aur.	Kuniako.
Leve.	Keira, Koikainen.	Jegil.	Tfchembo.
Magnum.	Suuri.	Ulu, Sor.	Tfchiung.
Parvum.	Peen, Vahainen.	Ksken'a.	Kufza.
Longum.	Pitka.	Uzun.	Onoko.
Breve.	Lyhy.	Kyska.	Sokot.
Rectum.	Oikia.	Tus.	Pere.
Curvum.	Vaara.	Kyngyr.	. . . . .
Quadratum.	Nelkolkanen.	. . . .	. . . . .
Rotundum.	Ymbyrjainen.	. . . .	Tonczam.

Chinois.	*Kalmaks.*	*Mongoles.*	*Mandzhures.*	*Lamutes.*
Pha, Tiû-pha.	Uzün.	Ufü, Nofu.	Funieche.	Njurit.
Mou.	Noozun.	Nofu.	Funieche.	Ingat.
. . . . . .	Onkot.	Unkot.	Onkot.	Onkot.
Jan, Jan-dfin.	Nüdün.	Nüdü.	Laza.	Ofal.
Jel-iel-do.	Czekün.	Czike.	Czan.	Korot.
Bi, Bi-dfi.	Chamar.	Chamar.	Oforo.	Ongat.
Niu, Dfui.	Amàn.	Ama.	Anga.	Amgni.
Tfchun.	Urul.	Urül.	Témen.	Omin, Homin.
Schefche-tu.	Kelè.	Kole, Küle.	Ilengu.	Elinge.
. . . .	Amdatay.	Amdatay, Amtugkan.	Canczuchun.	Dallan.
. . . . . .	Gafzun.	Gafzun, Kafzun.	Gofzehon.	Gottan.
. . . . . .	Turgin.	Gafzuchun.	Gufzuchun.	Dicuerfe.
. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .
. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .
. . . . . .	Ila, Ilia.	Ila, Ilia.	. . . . . .	. . . . . .
Nuan, Vin.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .
Lin, Lian.	Dulàn.	Dulang.	Butukan, Vénéechun.	Niamlan.
Schi, Tfchou.	Hiuütün.	Knytung.	Szachurun.	Inganan.
Gan, Gan-di.	Czuktjà.	Noitung.	Ufzchin, Derbechun.	Ulakcza.
. . . . . .	Chooray.	Choray.	Otchon.	Iloeng.
. . . . . .	Urkelan.	. . . . . .	. . . . . .	Urgelan, Urkelan.
Da, Da, Di.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Aiumhun.
Siau, Siau-di.	Ieko, Yho, Undur.	Jike.	Amba.	Oegdjan.
. . . . . .	Bagà.	Bidzechan, Baga.	Adzige.	Niukczukan.
. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	Gonnon.
. . . . . .	Ochor.	Ochor.	. . . . . .	Rumkun.
. . . . . .	. . . . . .	Nunit.	. . . . . .	Gurit.
. . . . . .	. . . . . .	Hamgeja.	. . . . . .	Homgeja.
. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .
Gau, Gau-di.	Borenkug.	Borenkuy.	. . . . . .	. . . . . .

Latins.	*Scythes.*	*Tatares.*	*Tangutains.*
Altum.	Korkia.	Uzun.	Telepko.
Profundum, Humile.	Syva.	Tabanak.	Sell.
Clarum, Serenum.	Kirkas.	Eakt.	Nanà.
Obſcurum.	Pimia.	Karanga.	. . . . .
Limpidum.	Selkja puhdas.	. . . . .	. . . . .
Turbidum.	Sekainen, Sovaiſtu.	. . . . .	. . . . .
Funis.	Touvi.	Cib, Arkan.	Tappà.
Currus.	Vankurit, Rattaat.	Arbà.	Schidà.
Rota.	Ratas.	Kupeak.	Pan-lu.
Traha.	Reki.	Czanà.	Carent.
Saccus.	Sacki.	. . . . .	. . . . .
Habena.	Suitzet.	Cugan.	Schi.
Equus.	Hevoinen.	At.	Da, Tà.
Equus admiſſarius.	Ori.	Ayger.	Ker.
Equus caſtratus, Cantherius.	Runa.	Alaſza.	Alaſcha.
Equa.	Tamma mare.	Bija, Baytat.	Go-ma.
Pullus equinus.	Varſa.	Tay.	Di.
Taurus, Bos.	Harka, Nauta.	Uggus.	Lan, Lang-vu.
Vacca.	Lehma.	Sir.	Nor.
Vitulus.	Vaſika.	Buſan.	Bi, Nortſchùk.
Aſinus.	Aaſi.	. . . . .	. . . . .
Caucelus.	Kameli.	Tya.	Nga-mu.
Ovis.	Lammas.	Sarak.	Luk-lu.
Aries.	Jaara, Peſſi.	Taka	Toiſà.
Agnus.	Lammas-poika.	Baran.	Lugù.
Hircus.	Pukki, Kauris.	Iczhu.	. . . . .
Capra.	Vuohi.	Kaza.	. . . . .
Sus.	Sſika.	Dongus.	. . . . .
Canis.	Koira.	It.	Tſchi.
Felis.	Kiſſa.	Myçz, Koçzaſz.	Ali.

Chinois.	*Kalmaks.*	*Mongoles.*	*Mandzhures.*	*Lamutes.*
Di-ai, Ai, Di.	Undür.	Undür.	Den.	Gudan.
Zin.	Bogono.	Naptar.	Eankala.	Nietkun.
An.	Jegàn, Sarot.	Sarot.	Genyn.	Aiumkun.
. . . . . .	Charango.	Burunkui cha-nonchoy.	Buruchun.	Atarlan.
. . . . . .	Ariòn.	Arion.	Arjon.	Urjon.
. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .
Schin-dſi.	Argamaldzi.	Deſſu.	Futa.	Uſſi.
Tſche-giau-tſche.	Tergen.	Tergè.	Sécen.	Tergèn.
Tſche-lun.	Tergen.	Arat.	Mucheren.	Tergèn.
To-tſchuan.	Czanà.	Ciargay, Czar-gà.	Hunczu, Chunczu.	Torki.
. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .
Pii-tu.	Chazàr.	Chacar.	Hadala, Cha-dala.	Kadàl.
Ma.	Erè, Kirſu.	Kirſù, Mori.	Morin.	Muron.
Jel-ma.	Acargà.	Acargà.	Adzirgàn.	Kurba.
Nu-mà.	Mori.	Mori.	Alaſzàn.	Ata.
Ke-ma.	Güu, Guu.	Guu, Kgu.	Gui-morin.	Nuami.
Jeiau-ma.	Unagàn.	Unaga.	Unachan.	Ankan.
Gun-nïu, Mon.	Càr.	Szar.	Muchaſzan.	Korba.
Nïu, Mu-nïu, Mon-nïu.	Eme-eckéruno.	Uker, Ukìr, Unè.	Echan, Unien.	Okjon.
Nïu-du-dſi.	Tugul.	Tokuczan.	Tukszan.	Ankan.
. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .
Lo-ta.	Temuan.	Tymè.	Temèn.	Tamygèn.
Jan.	Goy.	Choni.	Chonin.	Delakezan.
Schan-jan.	Gucà.	Chuca, Haez.	Niman.	Chonìn.
Jan-gau.	Kurchà.	Choragàn, Churiga.	Chononi-debe-ren.	Kurikàn.
Gun-ſchanian.	Giama toko.	Giama-toko.	Buka-niman.	. . . . . .
Mu-ſchan-jan.	Jamàn.	. . . . . .	Cheche-niman.	. . . . . .
Dſchu-chai.	Gagay.	. . . . . .	Utigan.	. . . . . .
Geu, Ziuan.	Nochoy.	Nochoy.	Indachun.	Ning.
Mau.	Miu.	Mii.	Keſzke.	. . . . . .

CHAPITRE XI.

Récapitulation de tout l'Ouvrage, & conclusion.

MALGRÉ la quantité d'écrits dans lesquels on a traité la question de la population de l'Amérique, elle étoit restée, pour ainsi dire, dans sa premiere obscurité; ou du moins on n'avoit rien avancé jusqu'ici de positif sur l'origine des peuples de cette partie du Monde. S'il est dangereux de s'abandonner sur une mer inconnue sans boussole & sans guide, il ne l'est pas moins de vouloir lever le voile qui couvre l'Antiquité à nos yeux, & d'y rechercher l'origine des peuples, sans avoir de fil pour s'y conduire. Par l'une de ces méthodes, on s'expose à faire naufrage : par l'autre, après des perquisitions infinies, on n'a tout au plus que quelques probabilités à offrir. Pour éviter ces écueils, j'ai cherché dans cet Ouvrage, non à présenter simplement des probabilités, mais à donner des preuves qui portassent la démonstration avec elles, ou qui ajoutassent un plus grand degré de force à des faits & à des opinions qui n'étoient que vraisemblables.

Je crois avoir mis hors de doute la question

qui concerne l'antiquité de la population de l'Amérique.

On tenteroit en vain de lui fixer une époque plus récente, ou même de soutenir que ses peuples n'ont jamais eu aucune communication avec les autres peuples du Monde : on auroit à détruire d'abord les preuves démonstratives qui résultent de l'assemblage & de la comparaison de la grande quantité de coutumes, les unes singulieres & extravagantes, & les autres cruelles & révoltantes dont j'ai fait mention ; mais ce n'est pas là la question essentielle que j'avois à résoudre : il m'a coûté bien plus de peines, de recherches & de réflexions, pour découvrir à quels peuples de l'Ancien-Monde l'Amérique dut sa population ; c'est là le point principal, & que je crois avoir porté jusqu'à l'évidence. Ce sont d'une part les Chinois & les Africains, & de l'autre la tribu des Karaïtes qui ont disparu en Asie. J'ai retrouvé les traces de l'émigration des premiers en observant leurs usages communs, leurs mœurs particulieres, leurs coutumes & le cours de leur ancien commerce ; le témoignage de l'Histoire m'a servi relativement aux autres. Si j'avois eu quelques renseignemens sur les langues des Américains, si j'avois pu les comparer à celles d'autres peuples, ma démonstration eût été complette.

Les découvertes des Russes, en allant du Kamtschatka en Amériq e, ne laissent plus douter que la population de cette partie du Monde n'ait eu lieu par la voie de l'Asie. Ces découvertes répandent une lumiere nouvelle sur cette portion de la Géographie. Nous savons aujourd'hui la distance qu'il y a entre l'Asie & l'Amérique; nous savons aussi quelle elle peut avoir été dans des temps plus reculés. Ces faits m'ont en même temps mis à portée de décider plusieurs questions qui avoient été problématiques jusqu'ici. On se dispute depuis long-temps pour savoir si la terre s'augmente aux dépens de la mer, ou si celle-ci s'étend aux dépens des terres. L'exemple de la mer Glaciale nous sert non-seulement à résoudre cette question, mais encore à fixer le lieu qui fournit de bois l'Islande, le Groënland, & les autres pays que la nature a privés d'arbres. Des tremblemens de terre fréquens qui engloutissent des forêts entieres, occasionnés par des mines souterreines, semblent annoncer la destruction du pays qui en est le théâtre; mais ils pourvoient aux nécessités des contrées plus éloignées.

Toutes les preuves que je rapporte à l'appui de mon sentiment, sur la population de l'Amérique, auroient pu ne pas convaincre ceux qui, en réflé-

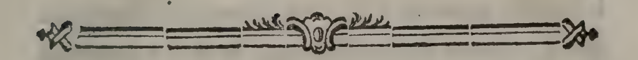
chiſſant ſur la phyſionomie & la couleur qui diſtinguent les Américains de tous les autres peuples, s'imaginent qu'ils doivent former une claſſe ſéparée & diſtincte dans l'eſpece humaine. Pour détruire cette opinion, j'ai auſſi dû parler de la différence de couleur qui caractériſe ces peuples, & je l'ai établie comme l'effet d'une cauſe naturelle & phyſique ; ce qui conduit à obſerver qu'il faut examiner la nature avant que de prononcer ſur un effet quelconque, pour ne pas courir le riſque ſur-tout de l'attribuer à des cauſes qui lui ſont entiérement étrangeres. Le corps humain tranſpire ; cette tranſpiration excitée par les différentes eſpeces d'alimens, eſt modifiée par la différente peſanteur de l'air ; & chez certains peuples, par la coutume de ſe frotter le corps avec des couleurs ou avec des onguens. C'eſt ainſi que non ſeulement les veines, mais auſſi tout l'épiderme d'un homme qui aura eu un dégorgement de bile, deviendront jaunes, parce que le fluide qui coule avec le ſang, & qui eſt ordinairement de couleur blanche, & dont l'air & la chaleur du ſoleil pompent une grande partie, ayant contracté une teinte jaune, la communique à toutes les parties ſous leſquelles il coule. Ceux auxquels la différence des couleurs a fait croire que le genre humain eſt diviſé en eſpeces

diſtinctes les unes des autres, auront ainſi pu s'appercevoir que cette différence n'eſt qu'un effet des loix de la nature, & une ſuite des diverſes coutumes adoptées chez les peuples qui habitent les quatre parties du Monde.

Après avoir fait connoître comment le Nouveau-Monde a été peuplé par les hommes, j'ai auſſi dû indiquer quelle a dû être l'origine des animaux qui y ſont répandus. Parmi toutes les opinions que l'on a élevées pour réſoudre cette queſtion, j'ai embraſſé celle qui m'a paru la plus conforme aux loix de la nature & de la raiſon; cette opinion, qui conſiſte à croire que la main du Créateur a donné à chaque pays les animaux qui convenoient le mieux à ſon climat, à ſa poſition, à ſes circonſtances locales & phyſiques.

Après toutes ces recherches & toutes ces diſcuſſions, il ſemble qu'il ne doit plus reſter de doutes ſur la population de l'Amérique, & je crois avoir répondu d'avance aux objections que l'on pourroit faire ſur le témoignage des Hiſtoriens & des Géographes. Peut-être mon Ouvrage conduira-t-il un jour au développement d'un nouveau plan d'Hiſtoire ancienne, & ſervira-t-il à retrouver le fil des révolutions qui ont bouleverſé les anciens Empires!

FIN.



TRADUCTION DE L'EXTRAIT
DES DIALOGUES DE PLATON,
INTITULÉS
TIMÉE ET CRITIAS,
CONCERNANT L'ISLE ATLANTIDE.

Nous avons cru que nos Lecteurs verroient avec plaiſir, à la ſuite de cet Ouvrage, le récit de Platon au ſujet de l'Iſle Atlantide: nous inſérons donc ici l'extrait des Dialogues de Platon, connus ſous le nom de *Timée* & du *Critias*. Ceux de nos Lecteurs qui ſe donneront la peine d'y jetter un coup d'œil, pour confronter ce que rapporte ce Philoſophe ſur la maniere de bâtir, les coutumes, l'arrangement intérieur & extérieur du pays, avec ce que nous en avons dit dans l'Ouvrage, s'aſſureront ſans peine que nous n'avons rien haſardé qui puiſſe ſouffrir quelque contradiction.

DU TIMÉE.

ÉCOUTEZ, Socrate, un récit très-peu vraiſemblable, & cependant très-vrai, comme Solon, le plus ſage des ſept Sages, diſoit autrefois. Celui-ci étoit parent & intime ami de Dropidas, notre

bisaïeul, comme il l'assure lui-même dans plusieurs endroits de son Poëme, & c'est lui qui dit à Critias, notre grand-pere, ainsi que ce vieillard nous l'a rapporté, que les Athéniens avoient fait de grandes & merveilleuses actions, qui par la longueur du temps & la destruction des hommes sont tombées dans l'oubli......

Je vous raconterai cette ancienne Histoire que j'ai entendue moi-même, & qui ne vient pas d'un jeune-homme. Critias, comme il le dit lui-même, étoit alors déjà âgé de près de quatre-vingt-dix ans, pendant que je n'en avois que dix......

Il y a dans l'Égypte un Nome appellé Saïtique, situé dans le Delta, à l'endroit où le Nil commence à se diviser. La plus grande ville de ce Nome étoit nommée Saïs; le Roi Amasis en tiroit son origine. La Divinité protectrice de cette ville s'appelle Neïth en Égyptien, ce que les Grecs ont rendu par Athené (Minerve). Par cette raison les peuples de cette ville aiment encore beaucoup les Athéniens, & se disent même en être parens. Aussi Solon rapporte-t-il que dans son voyage il avoit été comblé d'honneur par ses habitans. Il s'entretenoit souvent avec eux sur des événemens anciens, & il discouroit sur-tout avec les Prêtres, qui étoient les personnes les plus instruites parmi eux. Il s'apperçut pour lors que ni

lui ni aucun autre Grec ne ſavoit, comme on a coutume de dire, rien du tout à cet égard. Un jour un des plus anciens Prêtres lui adreſſa la parole, & lui dit : « O Solon, Solon ! vous autres Grecs, vous êtes toujours enfans ; il n'y a pas un Grec vieillard ;... car vous êtes tous des novices pour ce qui regarde l'Antiquité, & vous ignorez tout ce qui s'eſt paſſé anciennement, ſoit ici, ſoit chez vous..... Vous ne ſavez pas quelle étoit dans votre pays la plus belle & la meilleure génération d'hommes qui ait jamais exiſté, & de laquelle il n'eſt échappé qu'une foible ſemence dont vous êtes les deſcendans....... Je veux, ô Solon, ſans vous rien diſſimuler, vous raconter tous ces événemens pour l'amour de vous, & ſur-tout pour l'amour de cette Déeſſe qui eut votre ville & la nôtre en partage, qui a nourri & inſtruit l'une & l'autre, & même la vôtre pendant mille ans, en vous formant de la Terre & de Vulcain, ainſi que nous. Tout ce qui s'eſt paſſé dans notre Gouvernement, depuis huit mille ans, eſt écrit dans nos Livres ſacrés ; mais je vous expoſerai en abrégé ce qui eſt arrivé à ces citoyens pendant neuf mille ans, ainſi que leurs loix & leurs actions les plus éclatantes...... Nos écrits rapportent comment votre République a réſiſté aux efforts d'une grande puiſſance, qui, ſortie de

la mer Atlantique, avoit injustement envahi toute l'Europe & l'Asie; car pour lors cette mer étoit guéable. Sur ses bords étoit une Isle, vis-à-vis de l'embouchure, que dans votre langue vous nommez Colonnes d'Hercule. Cette Isle étoit plus étendue que la Lybie & l'Asie ensemble. De-là les Voyageurs pouvoient passer à d'autres Isles, desquelles on pouvoit se rendre dans tout le Continent situé à l'opposite, & sur les bords de la mer, qui proprement est appellée Pontus. Quant au côté qui est au-dedans de l'embouchure dont nous parlons, il y a un port dont l'entrée est fort étroite: là est la mer qui proprement est appellée Pelagus; & la terre qui de tous côtés l'environne réellement, est justement appellée Continent.

Dans cette Isle Atlantide, il y avoit des Rois dont la puissance étoit très-grande; elle s'étendoit sur cette Isle, ainsi que sur beaucoup d'autres Isles & parties du Continent. Ils regnoient en outre, d'une part, sur tous les pays du côté de la Lybie, jusqu'en Égypte, & de l'autre, savoir du côté de l'Europe jusqu'à Tyrrhenia. Ces forces réunies ont tenté de soumettre votre pays, le nôtre & toutes les provinces qui se trouvent en deçà de ladite embouchure. Alors, ô Solon! la puissance de votre République acquit une réputation de

force & de vertu ſupérieure à celle de tous les autres mortels ; car en ſurpaſſant toutes les autres en génie & dans l'art militaire, elle commandoit à une partie des Grecs ; tandis que, forcés de ſe retirer, les autres l'avoient abandonnée. Mais, quoique réduite à une pareille extrémité, elle triompha cependant de ſes agreſſeurs, & en érigea des trophées. Elle garantit de la ſervitude ceux qui en étoient menacés ; & quant à nous autres, qui demeurons au-dedans des frontieres d'Hercule, elle nous rendit à tous le ſalut & la liberté. Mais lorſque dans les derniers temps il arriva des tremblemens de terre & des inondations, tous vos guerriers ont été engloutis dans la terre, dans le malheureux eſpace d'un ſeul jour & d'une ſeule nuit, & l'Iſle Atlantide diſparut ainſi dans la mer. Par cette raiſon auſſi, la mer qui ſe trouve là n'eſt ni navigable ni reconnue par perſonne, puiſqu'il s'y eſt formé peu-à-peu un limon provenant de cette Iſle ſubmergée.

DU CRITIAS.

Il faut avant tout nous rappeller qu'il y a neuf mille ans depuis le temps qu'il s'eſt élevé une guerre entre ceux qui demeuroient au-deſſus & hors des Colonnes d'Hercule, & tous ceux qui habitent les pays en deçà. L'on dit que notre Répu-

blique avoit le commandement ſur ces derniers, & qu'elle conduiſoit toute la guerre. Les autres étoient gouvernés par les Rois de l'Iſle Atlantide, que nous avons déjà dit avoir été plus étendue que la Lybie & l'Aſie, & que maintenant c'étoit un limon impraticable produit par les tremblemens de terre; de maniere que ceux qui voudroient le traverſer, en venant d'ici pour ſe rendre dans la mer appellée Pelagus, en ſeroient empêchés par des obſtacles invincibles...... Les Dieux avoient autrefois partagé la terre entr'eux; Vulcain & Minerve, étant de même nature, ſortant d'un même pere, & ayant les mêmes inclinations pour les ſciences & pour les arts, ont eu auſſi la même portion en partage, ſavoir, cette contrée, qui, par ſa nature, eſt le ſiege de la vertu & de la ſageſſe, & qui eſt faite pour elles. Ayant donc rendu gens de bien les habitans qui y étoient nés, ils leur ont inſpiré la forme de gouvernement de cette République. Les noms de ces hommes ont été conſervés; mais la mémoire de leurs actions a péri par la deſtruction de ceux à qui elle avoit été tranſmiſe, & par la longueur du temps..... Je vous dis ceci en obſervant que Solon a rapporté que les Prêtres, en lui racontant l'hiſtoire de cette guerre, & en parlant de ceux qui en étoient les Chefs, leur donnoient les noms de Cecrops, d'Erechtée,

d'Erechtée, d'Erichtonius, d'Erifichton, & de la plupart de ceux que l'Hiftoire rapporte avoir vécu avant Théfée. Les noms des femmes de ce temps étoient également les mêmes....

Maintenant je vais vous expofer quel a été au commencement l'état de ceux contre qui ils ont fait la guerre, fi la mémoire ne me trompe pas fur des faits que j'ai entendus dans ma grande jeuneffe, afin que vous, comme mes amis, le fachiez auffi. Mais avant que d'entrer en matiere, il faut en peu de mots vous donner un avertiffement, afin que, quand vous entendrez fouvent ces étrangers nommés par des noms grecs, vous n'en foyez point étonnés; car vous allez en favoir la raifon. Solon ayant voulu employer ce récit dans fon Poëme, & recherchant le fens littéral des noms, il a trouvé que ces premiers Égyptiens qui ont écrit cette Hiftoire, les avoient traduits dans leur langue : lui donc, en prenant à fon tour le fens litteral d'un chacun, les a tous traduits dans notre idiôme. Ces écrits étoient autrefois chez mon grand-pere; maintenant ils font chez moi, & je les ai lus dans mon enfance. Si donc vous entendez les mêmes noms comme les nôtres, n'en foyez pas furpris, car je viens de vous en dire la raifon.

Or, il faudroit faire un difcours bien long, s'il

falloit remonter jusqu'à l'origine, pour vous rapporter ce que j'ai déjà dit au sujet du partage que les Dieux ont fait entr'eux de la terre, en donnant aux uns de grands districts, à d'autres de moindres, & en instituant leur culte. L'Isle Atlantide étant donc tombée en partage à Neptune, il y établit les enfans qu'il avoit eus d'une femme mortelle, & il les fixa dans un certain canton de l'Isle. Environ vers le milieu de l'Isle, du côté de la mer, il y avoit une plaine qui, à ce qu'on dit, étoit le canton le plus beau & le plus fertile. Proche de cette plaine, encore vers le milieu, & à la distance d'environ cinquante stades, il y avoit une petite montagne; elle étoit habitée par un de ces hommes qui dès le commencement avoient été formés de la terre. Evenor etoit son nom: sa femme s'appelloit Leucippe, & ils avoient une fille unique qui s'appelloit Clito. Celle-ci étant devenue nubile, son pere & sa mere moururent. Alors Neptune s'étant senti de l'inclination pour elle, il la prit pour femme. Il entoura la colline qu'elle habitoit d'une bonne circonvallation, en traçant autour d'elle différens fossés & élévations de terre, grandes & moindres alternativement, savoir, deux élévations de terre & trois fossés d'eau, lesquels formoient des especes de cercles dont cet endroit étoit le centre, afin de le rendre

inacceſſible aux hommes ; car il n'y avoit point encore de navires pour lors , & l'on ignoroit l'art de s'en ſervir ; & comme Dieu , il orna ſans peine la place enfermée dans cette enceinte ; il y fit jaillir de deſſous la terre deux ſources d'eau , dont l'une étoit chaude & l'autre froide : il y fit auſſi produire à la terre des fruits de différentes eſpeces & en grande quantité , & il y éleva cinq couples d'enfans mâles jumeaux qui étoient nés de lui. Alors il diviſa toute l'Iſle Atlantide en dix parties , & il donna à l'aîné de ſes enfans la demeure maternelle avec le canton d'alentour , lequel étoit le plus grand & le meilleur de tous. Il le nomma Roi des autres , & il appella ceux-ci Archontes. Il donna à un chacun l'empire ſur un grand diſtrict & ſur un grand nombre d'habitans. Il impoſa auſſi des noms à tous. A l'aîné , c'eſt-à-dire , au Chef , il donna un nom , duquel par la ſuite l'Iſle & la mer furent appellées Atlantiques ; car le nom de ce premier Roi étoit Atlas. A ſon frere jumeau il donna le nom d'Eumelus en grec ; mais dans la langue du pays , Gadirus. Ce frere eut en partage une des extrémités de l'Iſle , ſavoir , celle qui eſt ſituée vers les Colonnes d'Hercule , & dans la contrée qui , de nos jours , eſt appellée Gadirica , après le nom de ſon poſſeſſeur. Des ſeconds jumeaux qui naquirent , il appella le premier Am-

pheres, & l'autre Eudæmon. Des troisiemes, l'aîné fut appellé Mneseus, & l'autre eut le nom d'Autochthon. Le premier des quatriemes eut le nom d'Elasippus, & le second, celui de Mestor. Des cinquiemes, le premier fut nommé Azaës, & le second, Diaprepès.

Or, tous ces fils, ainsi que leurs descendans, ont demeuré pendant un grand nombre de générations dans ce pays, & ont regné sur beaucoup d'autres Isles situées le long de la mer, comme il a déjà été dit; de maniere que leur puissance s'étendoit sur tous les pays situés entre l'Égypte & la Tyrrhenia. La famille d'Atlas s'acquit pendant long-temps une grande gloire. Le plus ancien régnoit, & transmettoit toujours le Royaume à l'aîné de la famille; & de cette maniere, ils ont conservé la royauté pendant beaucoup de générations. Ils ont aussi amassé des richesses si grandes, que pas un Prince n'en eut de semblables avant eux, & que probablement aucun n'en aura de pareilles par la suite. Ils avoient à leur disposition toutes les choses nécessaires, qu'on a coutume de fabriquer dans les villes, ou que l'on fait venir des autres pays. Plusieurs choses leur arrivoient au commencement du dehors; mais quant à celles qui sont nécessaires à la vie, l'Isle leur en offroit la plupart. D'abord, ils avoient

dans plusieurs endroits de l'Isle toutes les productions des mines, soit solides, soit fusibles, & sur-tout l'orichalque, métal que l'on ne connoît plus aujourd'hui que par le nom, mais qui chez eux étoit très-connu, très-abondant, & ce qu'il y avoit de plus précieux après l'or. Les forêts produisoient abondamment toute sorte de bois de construction. La terre nourrissoit une très-grande quantité d'animaux, tant domestiques que sauvages : il y avoit même un grand nombre d'Éléphans ; car tous les animaux, tant ceux qui vivent dans les marais, les lacs & les rivieres, que ceux qui habitent les montagnes & les plaines, y trouvoient une ample nourriture, même l'animal le plus grand & le plus vorace. Elle rapportoit en outre, & nourrissoit très-bien tout ce que la terre par-tout ailleurs produit aujourd'hui d'odoriférant, soit racines, herbes, bois, liqueurs, sucs, fleurs ou fruits. Il y avoit également ce fruit doux qu'on fait sécher, & qui nous sert d'aliment, de même que celui que nous mangeons avec le pain, & que nous comprenons sous le nom général de légumes, ainsi que ceux que les arbres nous offrent pour nourriture, pour breuvage ou pour oindre ; les noix de toute espece qui, pour être bonnes & agréables, sont difficiles à garder ; les fruits qui servent à exciter l'appétit ou à récréer

agréablement les malades ; toutes ces choſes ſe trouvoient alors dans cette Iſle ſainte, belle, merveilleuſe & extrêmement abondante.

Or, les habitans de cet endroit ſe ſervoient de ces productions pour conſtruire des temples, des maiſons royales, des ports, des chantiers & d'autres établiſſemens dans l'ordre ſuivant. Ils avoient d'abord un pont ſur les canaux remplis d'eau de la mer, qui environnoient l'ancienne Capitale, pour pouvoir ſe rendre delà dans les bâtimens royaux. Dès le commencement ils avoient conſtruit la réſidence royale dans cette ancienne demeure de la Divinité & de leurs ancêtres. Mais dans la ſuite ſe ſuccédant les uns aux autres, chacun ajoutoit un nouvel embelliſſement à ceux qu'il avoit trouvés ; de maniere que ce bâtiment devint un prodige de grandeur & de beauté ; car ils avoient creuſé un foſſé depuis la mer juſqu'à l'enceinte extérieure de la ville, lequel avoit trois plethres en largeur, cent pieds de profondeur, & cinquante ſtades de longueur...... Au milieu du Château étoit un Temple conſacré à Clito & à Neptune, inacceſſible au vulgaire, revêtu d'une couverture d'or, & ſitué au même endroit acceſſible autrefois, où les dix Chefs de la famille royale avoient reçu le jour. Là ils s'aſſembloient auſſi tous les ans pour offrir chacun des ſacrifices,

Ce Temple de Neptune avoit un ſtade en longueur, & trois plethres en largeur; ſon élévation étoit proportionnée à cette étendue, mais ſa figure étoit d'un goût étranger. Toutes les parties extérieures du Temple étoient argentées excepté les ſommets; ceux-ci étoient couverts d'or. Pour ce qui regarde l'intérieur, les voûtes en étoient d'ivoire ciſelé, & couvertes d'or, d'argent & d'orichalque; le reſte, ſavoir, les parois, les colonnes & le pavé étoient revêtus d'orichalque. Ils y avoient auſſi placé des ſtatues d'or. Ils y avoient repréſenté la Divinité ſe tenant debout ſur un char attelé de ſix chevaux aîlés, & d'une hauteur ſi grande, que la figure touchoit à la voûte de l'édifice. A l'entour du Dieu il y avoit cent Néréïdes aſſiſes ſur des dauphins; car alors on croyoit que c'étoit là leur nombre. Il y avoit en outre pluſieurs autres images conſacrées par des particuliers. A l'entour de l'édifice au dehors, on avoit placé les images des femmes & de tous les Rois deſcendus des dix Chefs, toutes fabriquées d'or, ainſi que beaucoup d'autres préſens conſidérables, tant des Rois que des particuliers, ſoit de la ville même, ſoit d'ailleurs. Il y avoit auſſi là un autel d'une grandeur & d'une ſtructure proportionnées au reſte. Les bâtimens royaux étoient également conformes à la grandeur de l'Empire, & répondoient à la

magnificence du Temple. Ils avoient aussi des sources abondantes d'eau chaude & d'eau froide qui ne tarissoient jamais, & qui servoient également à l'agrément & à la santé. Aux environs de ces sources, on avoit construit des bâtimens & des allées d'arbres pour l'ornement des bains, & on y avoit établi des réservoirs pour des bains en plein air, & d'autres sous des toits pour l'hiver. Les bains des Rois étoient séparés de ceux des particuliers; les femmes en avoient aussi de particuliers pour elles, de même que les chevaux & d'autres animaux, chacun comme l'ordre l'exigeoit. Pour l'écoulement des eaux, on avoit pratiqué un canal qui conduisoit dans le bois consacré à Neptune, qui étoit rempli d'arbres de toute espece. L'excellence du terrein les avoit rendus si beaux & si grands, qu'ils offroient quelque chose de divin. Delà cette eau passoit au moyen des aqueducs & des ponts dans les enceintes extérieures, où il y avoit beaucoup de gymnases pour les hommes & pour les chevaux alternativement, dans les Isles formées par les fossés. Au reste, & dans le centre de la plus grande de ces Isles, ils avoient construit un Hippodrome de la largeur d'un stade, & de la longueur de tout le cercle pour des combats de cavalerie; & des deux côtés ils avoient bâti des logemens pour les Gardes du

Roi ; mais les plus affidés de ceux-ci étoient logés dans la plus petite enceinte, & proche du château dont la garde leur étoit confiée.....

Nous venons de rapporter de mémoire à-peu-près tout ce qui avoit été dit anciennement concernant la ville & l'ancienne demeure ; maintenant nous allons tâcher de donner également une idée du reſte du pays & de ſon arrangement. On rapporte qu'au commencement tout le pays avoit été très-élevé & eſcarpé du côté de la mer ; mais qu'autour de la ville il y avoit eu une petite plaine, laquelle étoit environnée de montagnes qui formoient une pente douce jusqu'à la mer. Toute la longueur, d'une extrémité à l'autre, étoit de 3000 ſtades ; mais en meſurant du milieu, depuis la mer juſqu'en haut, il y avoit deux mille ſtades. Tout le territoire de l'Iſle s'étendoit vers le ſud ; & du côté du nord, il étoit bordé par des montagnes : l'on ajoute que ces montagnes ſurpaſſoient toutes celles d'aujourd'hui en quantité, en grandeur & en beauté. Elles étoient couvertes de nombre de villages & d'habitations très-riches ; elles abondoient en rivieres, en lacs, en prairies, qui fourniſſoient une ample nourriture aux animaux domeſtiques & ſauvages. Il y avoit des forêts qui produiſoient abondamment toutes les eſpeces de bois propres pour toutes ſortes d'ouvrages. De cette maniere

la surface du pays avoit été formée par la nature, & disposée par beaucoup de Rois pendant une longue suite de temps. La figure étoit un quarré régulier, mais oblong. Ce qui y manquoit étoit causé par les détours du canal qui y avoit été construit; & dont la profondeur, la largeur & la longueur étoient telles, qu'on ne pouvoit croire qu'il ait été fait de mains d'hommes....

Pour ce qui regarde les dignités principales, voici l'ordre qui y avoit été établi au commencement. Tous les dix Chefs regnoient chacun dans son district & dans sa ville, sur ses sujets & selon ses loix, punissant même de mort celui qui voloit. Cette communion d'Empire entr'eux étoit établie en conséquence d'un ordre précis de Neptune que la Loi leur imposoit. Cette Loi avoit été gravée par les premiers sur une colonne d'airain, placée dans le Temple de Neptune, qui étoit au centre de l'Isle. Là ils s'assembloient alternativement tous les cinq ou six ans, ayant les mêmes égards pour le nombre pair & impair. Assemblés, ils délibéroient des affaires publiques; ils s'informoient si quelqu'un avoit transgressé la Loi, & ils jugeoient en conséquence. Avant que de prononcer, ils se donnoient mutuellement la foi de la maniere suivante: ils lâchoient d'abord des taureaux en liberté dans le Temple de Neptune, & n'y restant

qu'eux dix, ils prioient le Dieu d'agréer la victime qu'ils alloient prendre, sans employer le fer; & alors ils s'emparoient de la victime avec des bâtons & des cordeaux. Quand ils avoient pris un taureau, ils le conduisoient à la pointe de la colonne, & là ils l'immoloient selon qu'il étoit écrit. Or, il y avoit sur cette colonne, outre la Loi susdite, un serment, avec des imprécations contre ceux qui désobéiroient. Après avoir donc immolé, selon leur Loi, & sanctifié les membres du taureau, ils remplissoient un vase du sang du taureau, en versoient une goutte sur chacun d'eux, & après avoir jetté tout le reste au feu, ils nettoyoient la colonne par-tout; ensuite ils puisoient du sang du vase avec des fioles d'or, le jettoient dans le feu, & juroient qu'ils jugeroient, selon la Loi écrite sur la colonne, qu'ils puniroient celui qui le premier la transgresseroit; qu'eux-mêmes n'enfreindroient aucune des Loix écrites volontairement; qu'ils n'ordonneroient rien qui fût contraire à la Loi de leur pere, ni n'obéiroient à quelqu'un qui leur commanderoit de les transgresser. Chacun ayant ainsi fait des imprécations sur lui-même & sur sa famille, buvoit de la fiole, & l'ayant déposée dans le Temple du Dieu, il s'en alloit ensuite pour prendre le repas & vaquer à ses affaires....

Telle est la puissance qui étoit alors en ces lieux,

& que Dieu, dans un certain ordre par lui établi, a ramenée ici de la maniere ſuivante, à ce que l'on dit. Pendant beaucoup de générations & pendant tout le temps que la nature divine étoit efficace en eux, ils obéirent aux Loix, & ils s'attacherent ſagement à ce qui leur étoit inné de divin; car ils n'avoient que des penſées vraies & élevées, & ils ſe préparoient avec modeſtie & avec prudence à tous les événemens de la fortune. En mépriſant ainſi tout, excepté la vertu, ils regardoient les choſes préſentes comme frivoles. Loin de s'enfler par la poſſeſſion de l'or, de l'argent & des autres choſes précieuſes, ils les regardoient plutôt comme un peſant fardeau. Ils ne s'enivroient point de l'abondance de ces délices, & ce breuvage ne les rendit ni furieux ni inſolens : mais ſobres & prudens, ils remarquoient que toutes ces choſes augmentoient chez eux par leur amitié commune & par leur vertu; & qu'au contraire en les recherchant avec trop d'empreſſement & trop de paſſion, & en leur attribuant un trop grand prix, elles diminuoient & ſe flétriſſoient d'elles-mêmes; que les admirateurs de ces choſes périſſables périſſoient avec elles, tandis que par la même raiſon ils eurent en abondance tout ce dont nous venons de parler, tant que la nature divine agiſſoit en eux. Mais la partie divine ayant été opprimée en eux

par les paſſions, elle y devint foible & languiſſante. Les hommes prévalurent, & ne pouvant plus ſupporter leur état préſent, ils ſuccomberent honteuſement. Ceux qui voyoient juſte obſervoient alors qu'ils avoient perdu le plus précieux de leurs avantages; tandis que ceux qui ne connoiſſoient pas la vie qui conduit à la véritable félicité, les eſtimoient plus parfaits & plus heureux, à meſure qu'ils accumuloient des richeſſes injuſtes, & qu'ils augmentoient en pouvoir. Mais Jupiter, le Dieu des Dieux, vengeur & gardien des Loix par leſquelles il regne ſur les hommes, & qui voit tout ce qui ſe paſſe, obſerva la dépravation de ces hommes autrefois ſi illuſtres; & voulant faire vengeance, afin de les faire rentrer en eux-mêmes & les rendre plus modeſtes, convoqua tous les Dieux dans leur plus magnifique demeure, de laquelle, comme établie dans le milieu de l'Univers, il contemple toutes les générations, & les ayant aſſemblées....

La fin de ce fragment eſt perdue.

ESSAI

SUR les rapports des mots entre les Langues du Nouveau-Monde & celles de l'Ancien, *par l'Auteur du Monde Primitif.*

ENTRE les problêmes de toute eſpece auxquels a donné lieu la découverte de l'Amérique, celui qui regarde la nature & l'origine des Langues qui ſont en uſage dans ce vaſte hémiſphere, n'eſt pas un des moins intéreſſans. Il tient d'un côté aux grandes queſtions relatives à l'origine des Américains, & aux liaiſons qu'ils peuvent avoir eues avec les Peuples de notre hémiſphere. Il ſe lie naturellement d'un autre côté avec les queſtions qu'on ne ceſſe de diſcuter ſur nos propres Langues, & qui ont pour objet l'origine de ces Langues, les rapports qu'elles peuvent avoir avec la Primitive, les changemens qu'elles ne ceſſent de ſubir, les cauſes des différences prodigieuſes qu'on apperçoit entr'elles.

Cependant, on n'a rien dit juſqu'ici de ſatisfaiſant ſur l'origine des Langues de l'Amérique, ou

plutôt on ſemble s'être accordé à les enviſager comme des idiômes informes, indignes d'attention, qui ne peuvent avoir aucun rapport avec les Langues anciennes ou modernes de l'Europe, de l'Aſie ou de l'Afrique, qui furent les enfans du haſard, ou du ſol bourbeux & ſauvage dans lequel végetent les Peuplades qui les parlent. Et ſi quelque faiſeur de ſyſtême croyoit appercevoir des rapports entre quelqu'une de ces Langues & nos Langues mortes, il étoit regardé comme un viſionnaire qui ne méritoit aucune créance.

Ceux qui jugeoient ainſi des Langues de l'Amérique ſembloient avoir tout pour eux. En effet, de quelque maniere qu'on comparât ces Langues, ſoit entr'elles, ſoit avec les nôtres, on n'appercevoit nul rapport, nulle reſſemblance. Dans le nord de l'Amérique, chaque Nation a ſa Langue: les Illinois, les Hurons, les Iroquois, les Eſquimaux, les Acadiens, les Virginiens, les Habitans des Apalaches, les Caraïbes, &c. parlent autant de Langues différentes. Dans l'Empire du Mexique, on en compte autant que de Provinces. Si les Habitans du Pérou en avoient une entendue de tous, c'étoit l'effet du bon eſprit de leurs premiers Incas, qui n'avoient voulu, diſoit-on, qu'une Langue dans leurs Etats; cependant chaque canton avoit ſa Langue particuliere. Le Chili,

le Bréſil, la Guiane ont chacun la leur : il en exiſte une multitude dans cette vaſte étendue de terres qu'arroſe le fleuve des Amazones ; & entre celles-ci ſe diſtingue la Langue des Moxes. Enfin les Habitans des Iſles ſemées dans l'immenſe mer du Sud, ont chacun une Langue qui leur paroît propre ; & ſouvent on en parle pluſieurs dans une même Iſle, dès qu'elle eſt un peu étendue. Ainſi le nombre des Langues en uſage dans l'Amérique ne paroît le céder en rien à celui des Langues de notre hémiſphere.

On n'a d'ailleurs ſur celles-ci, généralement parlant, que des vocabulaires informes ; & qui, lors même qu'ils ſeroient auſſi complets qu'ils le ſont peu, ne nous donneroient que l'état actuel de ces Langues, & nous laiſſeroient dans une ignorance entiere ſur leur état primitif, & ſur les changemens ſucceſſifs qu'elles ont néceſſairement éprouvés, changemens dont la connoiſſance ſeroit cependant ſi utile pour remonter à leur origine.

Quelles conſéquences pouvoit-on tirer de connoiſſances auſſi foibles ? Aucune ſans doute, ni pour ni contre. De l'état actuel des Langues de l'Amérique, on ne pouvoit conclure qu'elles avoient toujours été dans le même état : on n'en

pouvoit donc rien conclure ſur la maniere dont cet immenſe Continent s'étoit peuplé.

Il eſt certain que ces Langues ont éprouvé & éprouvent des changemens continuels, & qu'elles en éprouveront d'auſſi grands, juſqu'à ce qu'elles s'éteignent entiérement avec les Peuplades qui les parlent, & dont le nombre diminue ſans ceſſe de la maniere la plus frappante, ſoit par le peu d'eſpace qui leur reſte depuis l'arrivée des Européens, qui les reſſerrent & les inveſtiſſent de toutes parts; ſoit à cauſe des eaux-de-vie qu'on leur fournit en abondance, qui abregent les jours des générations actuelles, & réduiſent au plus petit nombre poſſible celles qui arrivent.

Mais quel que ſoit l'état actuel de ces Langues, on y apperçoit cependant de très-grands rapports avec celles de notre hémiſphere; & on doit être aſſuré qu'à meſure qu'on raſſemblera avec plus de ſoin des vocabulaires exacts de toutes ces Langues, ces rapports ſe multiplieront, & s'étendront au point de conduire à des réſultats ſurs & d'une utilité ſinguliere, pour déterminer l'origine de ces Nations, dans ce temps ſur-tout où l'on a tant de preuves d'une communication ancienne & facile entre l'Amérique & les autres Parties du Monde.

En attendant, nous réunirons ici, à la ſollicitation de notre digne ami M. SCHERRER, nom-

bre de rapports que nous avons cru appercevoir entre les mots de plusieurs langues d'Amérique & de notre hémisphere. Ce foible essai encouragera peut-être les Savans & les Voyageurs à donner plus d'attention à ces Langues, à en rassembler les mots avec plus de soin, ou à nous faire parvenir de plus grands secours sur ces objets.

I.

Langue des Esquimaux & des Groënlandois.

La Langue des Esquimaux, Peuple le plus septentrional de l'Amérique, est exactement la même que celle des Groënlandois, Peuple le plus septentrional de l'Europe. C'est une vérité si reconnue, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques sur l'Amérique* n'a point fait difficulté d'en convenir. « Les Esquimaux, dit-il, (tom. I. 253.) » ne different en rien des Groënlandois. Ils constituent un même Peuple, une même race d'hommes, dont l'IDIOME, les mœurs, l'instinct & la figure sont parfaitement semblables.

Les Esquimaux se donnent, comme les Groënlandois, les noms d'*Innuit* & de *Karalit*. Le premier de ces mots signifie *homme*.

La Langue Groënlandoise ne commence jamais de mots par les lettres B, C, D, F, G, L, R

& Z, de la plupart desquelles même elle est privée. Ainsi elle a fait disparoître ces lettres des mots à la tête desquels elles se trouvoient, ou elle les a changées en d'autres. C'est une observation indispensable, sans laquelle on ne sauroit parvenir à trouver le rapport du Groënlandois avec les autres Langues.

En voici quelques-uns qui paroîtront sans doute dignes de quelqu'attention. Les mots Groënlandois qui en font la base, sont tirés, à l'exception du seul que nous citons sous la lettre R, du Dictionnaire Groënlandois, Danois & Latin, de Paul Egede, imprimé à Copenhague en 1750.

Ata-tak, pere. Dans nombre d'autres Langues, même de l'Amérique Sept. *Atta*, pere.

Abba, pere, dans l'ancien Groënlandois, mot Oriental.

Alluk-pok, il leche, il lape. Primitif, *Lac*, *Lech.*

Ama-mak, mamelle.

Iglo, maison. Pr. *Cel*, demeure, case: on aura dit *Icelo*, *Iclo*. Hongrois, *Kal-iba*, maison, cabane.

Imek, eau, mer. Oriental, *Im*, mer, vaste.

Imer-pok, boire; *Imuk*, lait.

Ingn-ek, feu, & nombre de dérivés. Latin, *Ignis*. Orient. *In*, soleil, feu.

Inne, lieu; *Innello*, intestins. Latin & Grec, *IN*, dans.

Innak-pok, il chante. Gr. *Hymne*, chant.

Ipek, ordure, ſaleté.

Ipek-pok, être ſouillé, taché, ſale. En Valdois, *Pacot*, boue, ordure.

Iſor-pok, il eſt obſcur. Orient. *Ser*, obſcurité. Franç. *Soir*.

Innuk, homme. Groënland. *Innuſutok*, jeune.

Innuvok, il vit, du Prim. *Gin*, homme.

Kallek, portion ſupérieure; *Kelluvok*, élevé. Prim. *Cel*, élevé. Hongr. *Kel*.

Killak, ciel, du même *Cel*, élevé, ou de *Kœl*, creux.

Kall-ek, tonnerre. Orient. *Koll*. *Kaller-pok*, tonner.

Kalla-pok, bouillir, fermenter, être fervent. Prim. *Kal*, chaleur.

Kale, parle. Orient. *Cal*, parler. Lat. & Gr. *Calo*, appeller.

Kablo, ſourcil, de *Cap*, ſommet, ſur, ce qui couvre.

Kepik, couverture, habillement, du même.

Kammik, bottes; *Kammook*, voyage. Prim. *Cam*, d'où *Chemin*.

Kangak, tête. *Kango*, mont; *Kang-attarpok*, monter, s'élever. Prim. *Can*, d'où le Lat. *Scando*.

Kill-ek, ulcere, pus. Hongr. *Kelis*. Iſland. *Kyle*.

Ki-ek, chaleur. Gr. *Kaiô*, chauffer, brûler.

Kip-ut, faux ; *Kipa-ko*, morceau ; *Kip-uvok*, il a été coupé. Prim. *Kop*, couper.

Kimmag, chien. Gr. &c. *Kyn*.

Kona, femme. Gr. & Nord, *Gyn*, *Kun*.

Konge, Roi. Dans le Nord, *King*. Danois, *Kongen*.

Kar-iſak, cerveau. Prim. *Kar*.

Kalleck, lampe. Norwegien, *Kolle*.

Kulleg, dos. Gr. *Kol*, qui ſuit, qui eſt derriere.

Kutte, gouttes.

Kut-kiug, petit. Hongr. *Kütſ-ig* & *Kitſi*.

Maki-pok, il leve, il éleve. Pr. *Mag*. grand.

Manatò-pok, il mange. Lat. *Mando*. Franç. *Manger*.

Mam-mat, nourriture. Hongr. *Madar*. Primit. *Ma*, *Mad*.

Maitſek, Lat. *Madidus*, mouillé ; Hongr. *Nedves*.

Niſe, poiſſon. Norweg. *Niſa*.

Nuteiſiah, neuf. Or. *Nu*, *Now*.

Nuia, nuée.

Nouk, fin, extrémité ; *Naua-pok*, dans Anderſon, finir, terminer. Or. *Nau*, fin, repos.

Nut-ak, nouveau, neuf. Prim. *Nov*. *No*.

Nuta-vok, il eſt nouveau.

Nuna, terre, ſol, mot commun aux Groënlandois avec les Caraïbes & les Galibis, chez

qui il ſignifie *Terre* & *Lune*. Il a beaucoup de rapport à l'Orient. *Nuh*, habitation, demeure.

Ok-ak, langue, parole. Hongr. *Ige*, parole, mot, diction.

Ok-allupok, parler. *Ok-allutuak*, hiſtoire.

Ok-allubik, temple, lieu conſacré à la parole.

Orn-ga, aîle, 2°. aiſſelle.

Orn-ikpok, il vole, s'envoler. Gr. *Ornis*, oiſeau.

Oma, lui; mot commun aux Langues du Nord & d'Orient.

Pannig, fille. Or. *Bane*.

Pek-ipok, courbé. Nord, *Bog*.

Penna-mich, lame d'épée, pointe. Prim. *Penn*, pointe.

Pig-ak, veille; *Pig-arpok*, il veille. Prim. *Vig*.

Pikka, là-deſſus; *Pikkunga*, ſur. Prim. *Pic*, *Pec*, pointe, ſommet. *Pinga*, qui eſt ſur; *Ping-aſaut*, trois, le nombre ſupérieur, pluriel.

Pinnerſok, beau; *Pinnereau*, il plaît; *Pinner-ſaut*, ornement. Prim. *Wen*, beau.

Pillaut, petite faux; *Pillek*, ſcie. Prim. *Fal*.

Piſſuc, agilité; *Piſſukpok*, il va. Algonquin, *Pitchi-bac*, courir.

Piſſ-kek, ancien, pour *Vit-kek*. Lat. *Vetus*.

Puill-arſok, fontaine. Angl. *Well*, puits.

Pupik, lepre. Héb. BEQ.

Pook, ſac, poche.

Rypar, perdrix. En Ifland. *Ryper.* Dan. *Rype.*

Sekkia, Lat. *Socrus*, belle-mere.

Sor-ojupok, il eft barbouillé, craffeux. Lat. *fordeo.*

Sort-lak, racine. Héb. SHRSH, forsh.

Silla, air, monde, ciel. Gr. *Selas*, lumiere. Orient. *Hell.*

Sik-akpok, il eft fec. Lat. *Siccus.* Fr. *Sec.*

Sekkiner-pôk, le foleil brille, luit. Dan. *Skinner.* Anglois, *Shine.*

Tarr-ak, ombres, ténebres; *Tarfoak*, grandes ténebres. Angl. *Dark-neff.*

Toko, mort. Dan. *Doer*, mourir.

R eft changé ici en K, ce qui eft commun en Groënlandois.

Uge, femaine. Angl. *Week.*

Uipok, il leve les yeux. Pr. *Up*, élévation, fur.

Un-nuk, foir, peut être de la même famille que *Nux*, nuit.

Upernak, printemps, de la même famille que *Ver* des Lat. printemps.

Ullè, flots de la mer. Fr. *Houle.*

Ullok, jour, année; *Ullor-iak*, étoile.

Ces mots paroiffent tenir à l'Orient. *Hell*, lumiere, fplendeur.

Urfok, cuit; d'où *O-pok*, brûler. Or. *Ur*, feu. Lat. *Uro*, *Uftus.*

La Langue Groënlandoiſe d'ailleurs fait uſage d'affixes, à la maniere des Langues Orientales, Hongroiſe & Américaines-Septentrionales ; mais elle les place, à la maniere des Orientales, à la fin des mots. Ainſi on y dit ; *Nuna-ga*, ma terre ; *Nunet*, ta terre ; *Nunà*, ſa terre (de lui pour qui on agit) ; *Nunane*, ſa terre (de lui qui agit) ; *Nunangoak*, une petite terre ; *Nunarſoak*, une grande terre.

Les verbes ſe déſignent, comme dans les Langues Orientales, par la troiſieme perſonne du préſent, qui eſt en même temps un prétérit ; & elle marche par conſéquent la premiere, de même que dans ces Langues : *Ermikpok*, il ſe lave, *Ermik-potit*, tu te laves, *Ermikponga*, je me lave.

Ajoutons que les rapports que nous avons cités ici de la Langue Groënlandoiſe avec la Hongroiſe, ſont d'autant plus remarquables, que cette derniere Langue eſt la même que celle des Vogules, Habitans de la Tartarie, comme M. *Scherrer* l'a fait voir ci-deſſus, & la même que celle des Lapons, les plus près voiſins des Groënlandois, comme l'a reconnu le P. *Hell*, dans ſon voyage en Laponie.

II.

Langues du Canada.

Les Nations Sauvages du Canada parlent diverſes Langues qui paroiſſent être des dialectes de celle des Algonquins. Voici les principales, ſelon le P. *Laſiteau.*

La Langue des Hurons, qu'on peint noble & majeſtueuſe, mais d'une prononciation rude & gutturale.

Celle des Agnies. Elle eſt plus douce & moins gutturale.

Celle des Onontagues. Elle approche le plus de celle des Hurons.

Celle des Onnoiouts. Elle paroît s'être formée de l'Agnies. Ce Peuple affecte de la délicateſſe dans ſa prononciation. Il change R en L, comme les Chinois la Langue Zend. &c.; & il ne fait pas ſentir les finales.

Celle des Tſonnontouan. Elle eſt très-rude : les Iroquois s'en moquent ; cependant, ſelon le Pere *Carheil*, elle eſt la plus énergique & la plus abondante.

Celle des Iroquois, moins réguliere que celle des Hurons.

Voilà donc ſix Dictionnaires qu'il faudroit avoir

pour analyser ces Langues, & arriver à une source commune qui pût nous conduire à des objets de comparaison assurés entre ces Langues & les nôtres. Or, je ne connois à cet égard que le *Vocabulaire de la Langue Huronne* du P. *Sagard Theodat*, imprimé à Paris en 1632, & *celui de la Langue Algonquine* du Baron de *la Hontan*, qu'il a accompagné de quelques mots Hurons.

Ce dernier Voyageur dit que toutes les Langues du Canada » ne different pas tant de l'Al-» gonquine que l'Italien de l'Espagnol, ce qui fait » que tous les Guerriers & les Anciens de tant de » Peuples différens se piquent de la parler avec » toute sorte de délicatesse. Elle est tellement né-» cessaire pour voyager en ce pays-là, qu'en quel-» que lieu où l'on puisse aller, on est assuré de se » faire entendre à toutes sortes de Sauvages, soit » à l'Acadie, à la Baie d'Hudson, dans les Lacs, » & même chez les Iroquois.

La Hontan assure que les Hurons & même les Iroquois n'ont point de lettres labiales, c'est-à-dire point de *b*, *f*, *m*, *p*; que pour prononcer *bon*, ils disent *Ouon*: *Rils* pour *Fils*: *Coansieur* pour *Monsieur*; & qu'aucune Nation du Canada en-deçà du Mississipi n'a la lettre F.

Le P. *Lafiteau* voulant donner quelque idée de ces Langues Canadiennes, assuroit (Mœurs des

Améric. tom. IV, 194.) » qu'elles n'ont proprement que des verbes ; que tout ſe conjugue, & » que rien ne ſe décline ; que chez ces Peuples » tout eſt verbe ; qu'il n'y a point de ſubſtantif, » d'adjectif & d'article ». Le P. *Lafiteau* croyoit dire quelque choſe, & il ne peignoit qu'une chimere.

Si les Onnoiouts changent R en L, les Iroquois au contraire changent L en R, & P & F en K. Ils diſent *Rux* au lieu de *Lux* ; *Rouſikouer* au lieu de *Lucifer*. Ils prononcent *ou* au lieu de *b* & de *m*. Comme les Celtes, ils font précéder *R* de *C* ou de *G* ; & tandis que les Hurons diſent *Areskouï* (Dieu, 2°. Soleil), les Iroquois diſent *Agriskoué*.

T eſt pour eux une eſpece d'article, comme dans la plupart de nos anciennes Langues. Ainſi *Tarr'ha* ſignifie *il y a là une forêt*.

Leurs verbes ſe terminent à l'infinitif en *in*, *ein*, terminaiſon commune aux verbes Grecs, Teutons, Celtes, &c., ce qui eſt déjà un rapport ſingulier.

En voici un autre auſſi frappant. *N* eſt le pronom de la premiere perſonne, *K* celui de la ſeconde, *Ou* celui de la troiſieme.

Ni-ſakia, j'aime.

Ki-ſakia, tu aimes.

Ou-ſakia, il aime.

Min eſt, comme en Grec *Men*, la marque finale de la premiere perſonne du pluriel. *Ni-ſakia-min*, nous aimons.

Ils ont, comme les Péruviens, deux premieres perſonnes plurielles, celle que nous venons de voir, & une autre formée de celle-là & de la terminaiſon de la ſeconde perſonne plurielle.

Ki ſakia-min-aoua, nous & vous aimons.

Or, dans les Langues Orientales, *n* déſigne la premiere perſonne, *k* la ſeconde, *hou* la troiſieme.

Les Langues Latine & Grecque emploient également *n* pour déſigner la premiere perſonne, du moins au pluriel, & *ou*, *hou* pour la troiſieme.

Entrant dans le détail de leurs mots, pluſieurs paroiſſent avoir un grand rapport avec nos anciennes Langues.

Gar & *Har* eſt un mot primitif qui ſignifie *ſur*, *au-deſſus*, & qui déſigne l'élévation. Ils en ont fait *Gar-akoua* & *Ikare*, qui ſignifient tous deux le Soleil, *Iskare*, la Lune; *Haron-hiaye*, le Ciel.

Garr & *Hart*, une forêt. En Héb. IYR, *i-kar*.

Aouen, eau. *Eauoy*, nager, aller à l'eau. *Au*, *Av*, *eau*, eau, dans toutes nos Langues.

Aihtaa, pere; l'*Aita* d'un grand nombre d'anciens Peuples; l'*Atta* d'Homere & du Groënland.

Achia, enfans. Primit. *Ach*, tribu, famille.

Ain, voir. En Orient. *Ain*, *Œn*, œil, 2° ſoleil.

Carhata, village. En Prim. *Kar*, ville ; *Kair*, *Karth*.

Scon, cabane, mot Orient., d'où le Grec *Skenê*, tente, cabane, qui a formé notre mot *ſcene*.

Our-henha, jour. En Or. *Ovr*, *Or*.

Tanonte, donne. Dans nos anciennes Langues, *Da*, *Ta*, *Don*.

Gagnenou, chien. C'eſt l'Onomotapée dont les Latins firent *Canis*, chien.

Houoyſe, aimer, a beaucoup de rapport avec le Primit. *Aoue*, chérir, en Latin, *Aveo*.

Youry, il eſt cuit. En Primit. *Ovr*, feu, d'où le Lat. *Uro*, brûler, chauffer.

Tous ces mots ſont tirés de *Laſiteau*. En voici du Vocabulaire de *la Hontan*.

Hemiſca, aller par eau, *Pimiſca*, naviger, ſe lient avec nos Primit. *Im* & *Iſc*, eau.

Abou, ſuc ; de *Av*, *Ab*, eau, liqueur.

Scoute, feu. Prim. ASh *Eſch*, feu.

Magat, fortement, beaucoup. Pr. & Groënl. *Mag*. tout ce qui eſt grand, étendu.

Okima, chef. Prim. *Og*, grand, ſupérieur.

Mackate, noir, ce qui ſe lie avec le Celte *Macha*, meurtrir, le Fr. *Machuré*, &c.

Kiſs, gelée, mot Celte. Dans l'Edda, *Ghez* ſignifie *gelée*.

Ouagan, esclave. *Gan* est une terminaison Algonquine commune aux substantifs. Reste *oua* pour le radical, qui correspond au Celte *Was*, *Gouas*, esclave, domestique.

Piouel, poil des animaux.

Talamia, saluer. En Orient. *Talam* & *Salam*.

Oudenane, village. Prim. *Den*, habitation, ville.

Arimat, de grand prix, important. Prim. *Rym*, élevé, grand.

Nip, dormir. En Angl. *Nap*. En Celte, *Lap*, d'où *Sleep* dans le Nord.

Malatat, mal; *Malatissi*, mauvais.

Tit, dire. Prim. *Di*, jour, dire.

Ouack-aygan, un fort; *Ouack-aik*, faire un fort. Remettez *ou* en *b*, & vous avez *Bak* des Egyptiens, *Pag* des Celtes, *Pacha* des Péruviens, désignant une habitation, un canton, une contrée.

Yao, corps, substance. *Iao*, Hébr. Chin. Egypt. l'*Etre*.

Ouats-Gaamink-Dach-Irini, les Anglois; mot-à-mot, les hommes d'au-delà la grande mer. *Ouats*, au-delà, en Angl. *Weath*. *Dach*, derriere, en Angl. Dan, &c. *Back*, dos, derriere: ici *d* pour *b* à la grecque, & sur-tout chez un Peuple qui n'a point de *b*. *Irini*, homme; en Péruvien, *Ruma*; en Egypt. *Run*; en Ceyland. *Pi-rimijaa*.

Ockola, robe. Hébr. GLM, *Glo-me*, manteau. Angl. *Cloke*.

Outon, langue. Dans le Nord, *Tong*, *Zung*, langue.

Sakia, aimer. Angl. *Sake*, amour, égard, considération.

Poutaome, faire chaudiere, mot qui tient au Prim. *Pot*, *Pout*, &c.

Alank, étoile. En Prim. *Hal*, *Hel*, briller.

Vendao, lumiere. Prim. *Ven*. En Pehlvi, *Venadan*.

III.

Langue des Caraïbes & des Galibis.

Les Caraïbes étoient les Habitans des Isles qui sont entre l'Amérique Septentrionale & l'Amérique Méridionale, lorsque les Européens en firent la découverte. Leur Langue a un si grand rapport avec celle des Galibis, Peuples de la Terre-Ferme du côté de Cayenne, qu'on voit manifestement qu'ils eurent une origine commune, lors même que ces Peuples n'en conviendroient pas; car les Caraïbes disoient, selon quelques Auteurs, qu'ils étoient sortis du pays des Galibis, & qu'ayant fait la conquête des Isles, ils en avoient exterminé les Habitans mâles, & avoient épousé leurs

filles & leurs femmes. C'eſt ainſi qu'ils rendent raiſon d'une multitude de mots dont le ſexe féminin ſe ſert ſeul chez eux, comme étant les reſtes de leur Langue maternelle, tranſmiſe avec ſoin à leurs filles par les deſcendans de la Nation exterminée. Mais dans l'Hiſtoire des Antilles par Rochefort, tom. 2, on dit poſitivement que les Caraïbes ſont originaires de l'Amérique Septentrionale, de la contrée qu'on appelle aujourd'hui la Floride; qu'ils demeurerent long-temps dans le voiſinage des Apalachites, où quelques-uns de leurs deſcendans s'appellent encore Caraïbes; & qu'ils partirent de chez les Apalachites pour la conquête des Iſles.

Les rapports de la Langue des Caraïbes avec celle des Galibis ſont d'autant plus intéreſſans, qu'ils ne s'étendent pas à tous les mots qui compoſent ces Langues, qu'ils n'en embraſſent pas même la moitié; en ſorte qu'ils ſont une preuve ſans réplique des altérations prodigieuſes qu'ont éprouvé les Langues de l'Amérique; & qu'à cet égard on doit ſe contenter de quelques rapports, étant peut-être impoſſible de reſtituer ces Langues dans leur état primitif. Ils ſont tirés du Vocabulaire Caraïbe de Rochefort, dans ſon Hiſtoire des Antilles in-4°. 1658, & du Dictionnaire Galibi in-8°., imprimé à Paris depuis quelques années.

On

On peut donc rapporter les mots de ces Peuples à quatre classes différentes : 1°. mots communs aux Caraïbes & aux Galibis ; 2°. mots particuliers à chacun ; 3°. mots qu'ils peuvent avoir pris des autres Nations Américaines ; 4°. mots qu'ils ont empruntés des Européens. La maniere dont ils ont altéré ces derniers, & les différences qu'on remarque entre les mots qui leur sont communs, donnent une idée des changemens qu'ils peuvent avoir faits à leurs mots primitifs, & de leur maniere de prononcer.

Exemples des mots Galibis empruntés d'Europe.

Rakabouchou, Arquebuse.
Kaloon, Canon.
Canabire, Navire.
Pisket, Poisson.
Couloubera, Couleuvre.
Carattoni, Rat.
Pipa, Futaille, Tonneau, Pipe.
Paca, Vache.
Kaniche, Canne à sucre.
Choukre, sucre.
Mouche, Beaucoup. C'est l'Espagnol *Mucho*, Beaucoup.
Baina, Peigne. *Bouiroucou*, Porc.
Barou, Balle de fusil. *Chamboura*, Tambour.

Exemples des mots communs aux Galibis & aux Caraïbes.

GALIBI.	CARAÏBE.	FRANÇOIS.
Ouato.	Onattou.	*Feu.*
Veyou.	Huyeyou.	*Soleil.*
Nouna.	Nonum.	*Lune.*
Bebeito & Pepeite.	Bebeité.	*Vent.*
Oukili.	Ouekelli.	*Homme.*
Ouheli.	Ouelli.	*Femme.*
Touna.	Tona.	*Eau.*
Tobou.	Tebou.	*Pierre.*
Ourepa.	Oullaba.	*Arc.*
Iromou.	Liromouli.	*Eté.*
Bulana.	Balanna.	*Mer.*
Penna, Pena.	Bena.	*Porte.*
Eitoto.	Etoutou.	*Ennemi.*
Iroupa.	Iroponti.	*Bon.*

Rapports des mots Caraïbes avec les Langues de notre hémiſphere.

Na marque la premiere perſonne, comme chez les Algonquins ; ainſi d'*Ayoubaka*, marcher, ils font *Nayoubaka-yem*, je marche.

Authe, poiſſon ; mot Arabe.

Baloue, la grand-terre. Prim. *Bal*, grand.

Balana & *Balaoua*, la grand-eau, la mer.

Baba, pere ; 2°. oncle paternel.

Bouleoua, roſeau à faire des fleches. En Malais, *Boulou.* A l'Iſle de Madagaſcar, *Voulou.*

Mouchi-peèli, très-grand. En Prim. *Mag* ; & *Bal*, *Bel* ſignifient *grand.*

Monchinagouti, long ; du même *Mag*, *Mog*, grand.

Huera, *Nehuera*, nudité. Héb. ΥVR, *Wur*, *Hur*, &c.

Mona, la lune, dans la langue des femmes. Prim. *Mon*, *Men.*

Couliela, canot. Prim. *Coel*, creux.

Na-poulou-kayem, je nage. Algonq. *Tapoue*, nager. Orient. *Poul*, lac, marais. Angl. *Pool.*

Chemun, le bon eſprit. En Japonois, *Cami-na*, Dieu. Or. *Sam*, ciel, élevé.

Kemerei, brouillard. Or. *Camar*, obſcur, noir. CMR, *Camar*, noircir.

Canaoua, grand vaiſſeau. Prim. *Can*, ce qui contient.

Icheiri, Dieu. En Algonq. *Ikare*, le ſoleil, de *Gar*, ſur, ou de CHRS, *Kars*, le ſoleil.

Chiririti, rond. Ce mot paroît tenir à la famille Prim. *Ghyr*, rond.

Akoucha, aiguilles. *Hague*, fourmi. *Akourou*, ſcorpion. *Akoulerou*, gros chardon.	}	tiennent au Pr. AK, pointe, piquant, aigu.

Ouattou, feu, tient à l'Or. ASh, *Aſch*, prononcé *Att*, feu.

Toubana, maiſon. Or. *Bana*. Ils diſent auſſi *Banna*.

Tona, eau, riviere. Celt. *Don*, *Tun*.

Akou, œil. Prim. *Ok*, *Auk*.

Phoubae, ſoufle. Grec, *Phusê*, ſoufle.

Bouto, *Poito*, jeune. Prim. *Bov*.

Iché, vouloir. Algonq. *Duiſch*. Nord, *Wish*, deſir, deſirer.

Bebeité, vent. Ce mot paroît tenir à *Vad*, en Zend, Vent, prononcé *Veid*, *Beit*.

Ouarou, le ſec, la terre. Or. *AR*, la terre, le ſec, d'où *Aride*.

Ou paroît un article ou une voyelle ajoutée à la tête des mots chez les Caraïbes & chez les Algonquins.

Acou-rabamé, *Oui-rabama*, quatre. Or. RBy, *Rabo*. En Maſſorete, *Rabang*, quatre.

Aſſimbei, chaud. Or. ASh, *Aſſ*, feu.

Auto, caſe, hute. Celt. *Hut*, *Hot*.

Apoto, grand, gros, enflé. Prim. *Pot*, grand.

Abou-boutou, pied. Prim. *Pou*, pied.

Abihera, ſanglier. Or. *Bher*, d'où Lat. *Aper.*

Coci, aller vîte ; *Cochi*, vîte, promptement. Or. cHUSh, *Kus*, *Kosh*, courir, ſe hâter, marcher nuit & jour. Abenaq. *Kiſ-ous*, le ſoleil.

Balipé, vigoureuſement, fortement. Prim. *Bal*, *Val*, force.

Bambou, roſeau. de même en Indien,

Cambounné, boucaner, rôtir la viande ; *Cambo*, boucan. En Orient. cHMM, *C-hamm*, brûler, chauffer.

Chicatai, *Chiqueté*, couper. Pr. *Chic*, morceau.

Ené, voilà ; *Enourou*, œil. Lat. *En*, voilà. Or. *Ain*, œil, voir.

Eperi, fruit. Or. PRI, *Peri*, fruit.

Icourita, midi, tient à *Icare*, ſoleil.

Immer, mere. Or. *Emma.*

Ipoliri, riviere, fleuve, tient à *Poul*, lac, eau.

Karionarou, liane dont les feuilles donnent en teinture un très-beau cramoiſi. Prim. *Kar*, rouge.

Manati, mamelle. Prim. *Ma.*

Malia & *Maria*, couteau. Prim. *Mal.*

Niſſan, aller, partir. Or. NSy, *Naſſo*. Maſſorete, *Niſan*, aller, partir.

Nuce, haut. Or. NSE, *Naſè*, élever.

Oboui, je ſuis venu ; *Moboui*, tu es venu ; *Noboui*, venu. *Sete-boui*, *Sene-boui*, venir. Orient. *Bo*, venir.

Ocuna & *Ieconari*, genou. Prim. *Gen*, *Cen.*

Opi, baigner, laver. Prim. *Ap*, eau.

Oua, non. Grec, *Ou*; en terminaiſon, *pa*, & répond à notre négation initiale *in*. *Ice*, vouloir; *Ice-pa*, ne vouloir pas.

Oualimé, guerre. En Algonquin, *Nant-Ouali.* Prim. *Bal.*

Ouimbo, ventre, entrailles. Orient. *Ob.*

Ouipi, haut; *Ouipoui*, montagne. En Caraïbe, *Ouebo.* Prim. *Hup.*

Ouin, *Aunique*, *Ahuinique*, *Tewyn*, un, un ſeul.

Pitani, jeune enfant. Prim. *Pet*, petit.

Plia, fleche.

Pouronné, fille. Prim. *Por.* En Zend, *Aperenaeoko*, fille, jeune fille.

Aouembo, fin, fini. Zend, *Apemo*, qui, prononcé *Avemo*, *Aouemo*, approche fort de *Aouembo.*

Ajoutons que l'orthographe du même mot change beaucoup dans toutes ces Langues, ſuivant les perſonnes qui nous les tranſmettent. Ainſi dans le même Dictionnaire Galibi, on voit ſept manieres différentes d'écrire le mot qui répond à peſant, épais, maſſif : *Amotchimbé*, *Maucimbé*, *Maucipé*, *Mochimbé*, *Moſimbé*, *Moſſimbé*, *Naucipé*; en ſorte qu'on le prendroit pour ſept mots différents.

On y voit:

Acoropo, *Acolopo*, *Coropo*, *Colopo* pour *demain.*

Coyare, *Coignaro*, hier.

Noene, *Nonna*, *Nouna*, lune & terre.

Oly, *Ouali*, *Ouary*, fille, femme.

Payra, *Pira*, *Oule-mary*, bois qui ſert à écrire, &c.

I V.

Langue des Abenaquis.

Les Abenaquis, anciennement Canibas, ſont une Nation du Canáda unie aux Souriquois ou Micmas, habitans de l'Acadie, & aux Eteche-mens, leurs voiſins. Ces trois Nations parlent à-peu-près la même Langue, & on l'appelle Langue Abenaquiſe. Je ne connois aucun Ouvrage & aucun Vocabulaire imprimé ſur cette Langue; mais quelques mots que j'en poſſede font voir qu'elle a un très-grand rapport avec la Langue des Sauvages de la Virginie & avec nos anciennes Langues. On aſſure d'ailleurs qu'elle n'eſt qu'un dialecte de la Langue Algonquine & de l'Ou-taouaiſe, & qu'elle eſt riche & énergique.

Ne marque la premiere perſonne, *Ke* la ſeconde, *Ou* la troiſieme, de même que chez les Algon-quins & ceux de Virginie.

Nis ſignifie deux, de même qu'en Virginie & en Thibetan.

Yeou, quatre. Et en Virg. *Yeou.*

Nizinske, vingt. En Virg. *Niſnikha.*

Nanninske, cinquante, en Virg. *Nanannatahshinchag.*

Mereouangan, cœur, & *Raoue*, cœur. C'eſt l'Or. RYE *Rhoé*, affection de cœur, amitié, cœur.

On voit ici la terminaiſon *gan* commune à ces divers Peuples du nord de l'Amérique.

Eſſe, dans les compoſés, *bois à brûler.* C'eſt l'Or. YTZ, *hets*, *heſſ*, bois.

Me, de, comme l'Héb. *Mi*, *Mim.*

V.

Langue des Virginiens.

Cette Langue eſt à-peu-près inconnue : il n'en exiſte qu'une Grammaire, imprimée en 1666 à Londres, ſi rare, que je n'ai pu encore la découvrir nulle part. On n'en a aucun Dictionnaire. *Reland* en donna ſeulement quelques mots dans ſa Differt. ſur les Langues de l'Amérique. Mais on peut y ſuppléer par la Traduction de la Bible que firent dans cette Langue les Miſſionnaires Anglois dans le ſiecle dernier, & dont je dois un exemplaire à la générosité de M. *Iſelin*, Secrétaire perpétuel de la Ville & République de Baſle.

En en parcourant quelques chapitres, j'y ai reconnu divers mots communs, ſoit aux Algonquins & aux Abenaquis; ſoit à nos anciennes Langues.

Ne marque la premiere perſonne, *ke* la ſeconde, *how* la troiſieme.

Ohke, la terre. En Algonq. *Ahke*. En Pehlvi, *Akhe*, le monde, la terre.

Noosh, mon pere. En Algonq. *Noush.*

Matchee, mauvais, méchant. En Algonq. *Matchi.* Abenaq. *Matſighek.* En Héb. MSHCHTH, *Mashketh*, méchant, ruine, mal.

Nippekontu, eau. En Algonq. *Nip.* eau. En Grec, *Nipô*, laver.

Neqoutta, ſix. En Algonq. *Nekoutans.*

Par ces rapports & par d'autres entre ces deux Langues, il paroît que la Langue mere du Canada s'eſt étendue juſques aux côtes de l'Océan.

On y apperçoit auſſi divers rapports avec nos anciennes Langues, ſur-tout celui qui eſt fourni par les mots qui marquent les trois perſonnes, & qui ſe joignent à la tête de chaque mot; en ſorte que *Noush* ſignifie mon pere, & *Koush* ton pere. Cet accord entre ces diverſes Langues de l'Amérique Septentrionale & les Langues Orientales, & qui tient au génie même de ces Langues, ne ſauroit être l'effet du haſard, ſur-tout étant accompagné d'un ſi grand nombre d'autres rapports.

On retrouve dans la Langue de Virginie les terminaisons des mots Hébreux au pluriel, en *im* pour les noms masculins, & en *oth* pour les noms féminins.

Outh, pere, est l'Esclavon *Otse*; l'Or. *Otta*, *Atta*, pere; Tangut, *Atscha*; Czeremisses, *Atja*.

How, lui; *Howan*, qui. Prim. *Hov*, lui.

Kenos, parle. En Tangut & Mongale, *Kel*, parler. Héb. QOL, voix.

Nuk-kuhk-ouwaongash, mes commandemens. *Nu*, mes, avec la reduplication de la consonne suivante *nuk*. *Waongash*, terminaison plurielle. *Kuhk*, commandement. En Héb. CHUQ, *Cuq*, statut, décret, commandement.

Nou-situmm-ouongash, mes jugemens. En Or. SUD, *Sud*, conseil, avis, seigneurie.

Neomunau, il prit. Dans le Nord & en Or. *Nem*, *Nam*, prendre.

Ponumun, placer. En Lat. *Pono*; mais ce mot pourroit être de l'invention des Traducteurs; ils en ont employé d'Anglois, lorsqu'ils n'en ont point trouvé de correspondans dans le Virginien, en leur donnant un air national: tels

Horseoh, chevaux; *Heardsut*, troupeaux; *Asseſoh*, ânes; *Uf-floksut*, brebis.

Wunn, voir. Or. *Œn*, prononcé *Wœn*, voir.

Wunnegan, bon. Prim. *Ven*, *Ouen*, beau, bon.

Wut-chippa-nowonganit, tribu. Héb. *Schebet*, tribu, ſceptre, &c.

Waant-ammonk, ſageſſe ; *Waantam*, ſage. Or. BUN, prononcé *Wun*, *Wan*, intelligent, prudent, ſage.

D'ailleurs les mots de cette Langue ſe diſtinguent preſque toujours par une longueur extraordinaire, due à leurs longues terminaiſons de trois ou quatre ſyllabes, telle que *Gannumnonash* ; à leurs longues initiales, & à la compoſition même de ces mots.

V I.

Langue de Penſylvanie.

Dans le Journal des Savans in-4°. 1710, p. 49 & ſuiv., on trouve quelques mots de la Langue de Penſylvanie, voiſine de celle de Virginie. On voit par-là que ces deux Langues ont un très-grand rapport entr'elles & avec les nôtres.

Matta dans les deux Langues ſignifie *ſans*, *non*.

Winnit, bon ; & en Virginien, *Wunne-gan*.

Anna, mere. *Pone*, pain. En Orient. *Pan*, *Pam*, fruit.

Hatta, avoir. *Paya*, venir.

Metſe, manger. Celt. *Mad*, *Mets*, Mets.

VII.

Langue Mexicaine.

Je ne connois de cette Langue que quelques mots que *Jean de Laet* dit avoir tirés d'un Vocabulaire que les Eſpagnols avoient publié à Mexico, dans cette Langue, & qui ſont rapportés en partie par Reland, dans la Diſſertation dont j'ai déjà parlé, & dans le 48ᵉ vol. de l'Hiſt. des Voyages in-12. Malgré cette diſette de mots, on ne laiſſe pas que d'appercevoir divers rapports de cette Langue avec d'autres.

La premiere perſonne y eſt également déſignée par *Ne*, comme dans toutes celles que nous venons de parcourir, & *lui* par *yeu*; la ſeconde perſonne par *Te*, *k* étant devenu ici *t* par un changement très-commun. Mais ce en quoi la Langue Mexicaine ſe diſtingue ici de toutes les autres, c'eſt par l'addition *Huatl* qu'elle a faite à chacun de ces mots, diſant

Ne-hualt, Moi; *Te-hualt*, toi; *Yeu-hualt*, lui, il. Quant à la valeur de l'addition, c'eſt ce que je ne ſaurois déterminer avec ſi peu d'élémens. Ce doit être un mot expreſſif, & qui déſigne quelque idée relative à une exiſtence élevée.

Tli, *Tl*, abréviation de *Tel*, eſt une terminai-

ſon très-fréquente dans cette Langue : elle paroît répondre à notre terminaiſon *ter* des Latins, & *tre* en François.

Tahtli, pere. Prim. *Tat.*

Nantli, mere, Prim. *Na-na.*

Teuch-poch, fille. En Or. *Tuch*, *Doch*, &c. fille.

Teutcatli, nom du temple de *Vitzliputzli*; mot à mot, dit-on, maiſon de Dieu; mais *Catli*, ſignifie *maiſon* en Mexicain. *Teut* eſt donc Dieu; & c'eſt ainſi un mot Prim.

Ca-tli, maiſon. Prim. & Or. *Ca*, *Caſ*, maiſon.

Vitzli-putzli, Dieu ſouverain du Mexique. C'eſt un mot manifeſtement composé. *Id* ſignifie le temps; *Put*, *Pod*, la puiſſance. Il peut tenir à ces racines, & déſigneroit *le Dieu des temps.*

Lan, pays, région, lieu. En Celt. *Land*, pays; *La*, lieu, qui, en ſe naſalant, fait *Lan.*

A-tl, eau; *A*, *Av*, eau, en Prim.

Ilhuicatl, le ciel. Ce mot paroît composé de *Catl*, maiſon, & de *Ilhui*, qui ſignifiera lumiere, aſtres. En Prim. *Hell*, *Ill*, briller, éclat, ſplendeur, ſoleil, &c.

Tepet, montagne. Prim. *Top*, *Tup*, ſommet, élévation, toupet.

Ameyatli, fontaine. Prim. *Mey*, eaux.

Tecolli, charbon. Prim. *Col*, charbon. *Te* ſeroit un préfixe, une eſpece d'article.

Zahza-catla, lac. Prim. *Ze*, *Za*, mouvement, agitation des eaux. *Ze*, *See*, mer, lac.

VIII.

Langue du Pérou.

Dans un Mémoire de M. *Pelloutier*, ſur le rapport des Américains avec les Celtes (Mém. de Berlin, 1749), on voit que le Docteur *Heinius* trouvoit une *grande conformité* entre la langue Hébraïque & celle des Habitans du Pérou, qu'il croyoit deſcendus des Carthaginois. Il eſt fâcheux que ce Savant n'ait point ſpécifié la nature de ces rapports : nous en aurions profité avec empreſſement, & nos Lecteurs y auroient ſûrement gagné. A ce défaut, voici quelques comparaiſons qui nous ont frappés.

M. de la Condamine, dans ſon Mémoire ſur les anciens monumens du Pérou, au temps des Incas (Mém. de Berl. 1746), rapporte ces ſix mots péruviens, qui ſe trouvent tous liés avec des mots orientaux.

Inca, fils du ſoleil ; *Inti*, ſoleil. En Oriental, *In*, ſoleil.

Inca-Pirca, Palais des Incas. En Or. *Bir*, palais ; d'où *Bir-Int*, palais du ſoleil, ou labyrinthe.

Ichu, jonc délié, dont les Péruviens font la

brique en le pêtriſſant avec de la terre graſſe. En Or. ACHU, jonc.

Tica, brique faite avec l'*ichu*; & *Ticani*, faire la brique. En Or. DUK, pêtrir, filer, broyer.

Hoco, 1°. une niche, 2°. une fenêtre. Prim. *Og*, *Oc*, œil.

C'eſt une choſe digne de remarque que ce ſavant Académicien n'ait rapporté que ſix mots, & qu'ils offrent tous de pareils rapports.

Pacha, le monde, la terre. Prim. *Pag*, canton, terre; de-là *Pacha-Camac*, Dieu, *mot à mot*, Ame du monde.

Cama, ame, en Péruvien, a beaucoup de rapport au Galibi, *Acapo*, ame.

Hanan, ſupérieur, de *An*, *On*, élevé. On a répété le mot radical; *Han-an*.

Hanan-Pacha, ciel; mot à mot, monde ſupérieur.

Runa, homme. En Egypt. *Rum*, homme.

Saca-runna, hommes féroces. *Saca*, ſignifie donc *féroce*.

Maju, fleuve. Prim. *Mai*, eau.

Mama, mere.

Apu, chef, ſeigneur. En Or. *Ab*. Galibi, *You-po-po*, chef, tête. Bréſil, *Apô*, chef ſuprême.

Churi, fils. Prim. & Gr. *Kor*, fils.

Huayna, jeune. Celt. *Yuen*.

Mantara, coup. Celte, *Matar*, ce avec quoi on frappe, on perce; dard, javelot, trait.

Quipos, nœuds de cordelettes, qui tenoient lieu d'écriture. En Chinois, *Coué*: c'eſt la premiere ſyllabe de *Qui-pos*. *Coué* ſignifie en Or. élément; *Po*, bouche, parole.

I X.

Langues des Iſles de la mer du Sud.

Les Langues de la mer du Sud n'étoient connues que par quelques chétifs Vocabulaires qu'avoit recueilli le célebre *le Maire*, dans le premier voyage qu'on eût fait dans ces contrées, lorſque la découverte de l'Iſle *Taïti* ou d'*Otahitée*, faite en trois mois de diſtance, par M. de Bougainville & par MM. Banks, Solander & le Capitaine Cook, leur fournit les moyens d'enrichir la république des lettres d'un grand nombre de mots en uſage dans ces diverſes Iſles. Chacun s'empreſſa d'examiner ces nouveaux mots, pour découvrir par leur moyen ſi les Habitans de ces Iſles éloignées de tout Continent, avoient été les créateurs de leur propre Langue, ou ſi on les devoit conſidérer eux-mêmes comme des Colonies venues d'ailleurs avec une Langue déjà connue.

M. Banks me mit lui-même à cet égard à une épreuve

épreuve unique. A peine étoit-il arrivé en Angleterre avec les richesses qu'il avoit apportées de ces Isles, qu'instruit de mes recherches sur les Langues, il me fit envoyer soixante-deux mots de Taïti ou d'Otahitée numérotés & sans leur explication, afin que j'en découvrisse la valeur.

En lui témoignant ma reconnoissance de son attention, je répondis que je ne m'étois jamais donné pour une personne qui devinoit les Langues, mais seulement qui les comparoit; que dans cette comparaison j'étois toujours dirigé par le son du mot & par sa valeur, & qu'ici je n'avois qu'un point de comparaison; que cependant pour ne pas laisser sans réponse l'espece d'énigme qu'il proposoit, & pour lui donner une idée de ma maniere d'opérer, j'avois essayé de comparer tels & tels de ces mots inconnus que j'indiquois avec tels & tels mots Orientaux & Primitifs qui m'étoient déjà connus, & entre lesquels j'appercevois des rapports de son & de famille; en sorte que si ces mots inconnus avoient un rapport de sens avec ces mots connus, ils devoient offrir en Taïtien telles & telles idées, sans que je puisse déterminer néanmoins leur objet particulier; que c'étoit ainsi qu'une personne qui ne sauroit pas l'Anglois pourroit rapporter à une seule famille, & à l'idée générale de *pointe* & de *piquant* une trentaine de

mots anglois que je citois, ſans ſe tromper, & ſans pouvoir cependant déterminer la valeur propre de chacun. M. Banks parut ſatisfait de cette eſſai, & eut la complaiſance de me faire écrire que j'avois paſſé ſon attente.

Par l'examen des Langues du Sud, dont M. de Bougainville, MM. Banks & Solander, le Capitaine Cook, dans ces derniers temps, & le Maire, il y a près d'un ſiecle & demi, nous ont donné des Vocabulaires, on voit qu'elles tiennent étroitement à la Langue Malaye, la plus méridionale de l'Aſie, & à celles qu'on parle dans les Iſles du midi de l'Aſie & de l'Afrique; en ſorte que toute la portion méridionale de notre globe paroît unie par une Langue commune à-peu-près à toutes les Peuplades qu'on y a rencontrées. Mais comme la Langue Malaye a les plus grands rapports avec les autres Langues de l'Aſie, ſur-tout avec la Langue Arabe, qui en a elle-même de très-grands avec la Celtique, on ne ſera pas étonné de voir que les Langues de la mer du Sud ont de ſi grands rapports avec toutes nos anciennes Langues.

Les Taïtiens ſont riches en voyelles & en diphthongues : ils le ſont moins en conſonnes. Ils ont les voyelles *a*, *he* ou *ê* long & aſpiré l'*êta* des Grecs, *e*, *i*, *o* bref & *o* long, *u* & *oú*, ce qui forme l'octave des ſept voyelles.

Ils ont les diphthongues *ai*, *aou*, *ei*, *eou*; & pour consonnes *l*, *m*, *n*, *p*, *r*, *t*, *v*, c'est-à-dire, deux linguales *l*, *r*, deux labiales *m*, *p*, auxquelles on peut joindre *v*, une nasale *n* & une dentale *t*. Ils ne connoissent donc que quatre touches fixes de l'instrument vocal; & de la plupart ils n'en tirent que l'intonation forte. Ils sont donc obligés de remplacer toutes nos autres lettres par ce petit nombre; aussi le Taïtien *Aotourou* changeoit en *Poutaveri* le nom de *Bougainville*, changeant *b* en *p*, g en *t* & *l* en *r*.

On voit par la comparaison de leur Langue avec le Vocabulaire que le Maire attribuoit aux Isles de Salomon, que ce sont ces mêmes Isles qu'on n'avoit jamais pu retrouver.

Les nombres se désignent dans toutes ces contrées par des noms qui prouvent une origine commune.

NOMBRES.

François.	*Taïti.*	*Isles de Salomon.*	*Sud.*	*Malais.*	*Javan.*	*Isle du Prince.*	*Madagascar.*	*Nouvelle Guinée.*
Un.	Atai.	Taci.	Tika, Lahie.	S-atou.		Hegie.		Tika.
Deux.	Aroua.	Loua.	Rua.	Dua.	Lorou.	Dua.	Rua.	Roa.

On voit ici L, R & D *substitués sans cesse l'un à l'autre.*

François.	*Taïti.*	*Isles de Salomon.*	*Sud.*	*Malais.*	*Javan.*	*Isle du Prince.*	*Madagascar.*	*Nouvelle Guinée.*
Trois.	Atorou.	Tolou.	Torou.	*Tiga.*	Tullu.	Tollu.	Tellou.	Tola.
Quatre.	Aheha.	Fa.	Haa.	Am-pat.	Pappat.	Opat.	Effats.	Fatta.
Cinq.	Erima.	Lima.	Reina.	Lima.	Limo.	Limah.	Limi.	Lima.

Rim & Lim *signifient également* main & cinq, *ce qui est très-bien vu.*

François.	*Taïti.*	*Isles de Salomon.*	*Sud.*	*Malais.*	*Javan.*	*Isle du Prince.*	*Madagascar.*	*Nouvelle Guinée.*
Six.	Aouno.	Houw.	Wheney.	Annam.	Nunnam.	Gunnap.	Ene, Enny.	Wamma.
Sept.	Ahitou.	Fitou.	Hetu.	Tudju.	Petu.	Tudju.	Titou.	Fita.
Huit.	Awarou.	Walou.	Waru.	*Delapan.*	Wolo.	*Delapan.*	Wallon.	Wala.
Neuf.	Ahiwa.	Ywou.	Iva.	*Sambilan.*	*Songo.*	*Salapan.*	Sivi.	Siwa.
Dix.	Aourou.	Ongefoula.	Ahouroa.	Sapoulou.	Sapoulou.	Sapoulou.	Poulo.	Sanga-foula.

Tandis que ce dernier se prononce Sanga-poulo *dans l'Isle de Moyse.*

Les noms qui forment la colonne intitulée *Taïti* ſont de M. de Bougainville. La colonne ſuivante eſt de le Maire, & la troiſieme des Voyageurs Anglois, de même que les quatre autres; mais le mot *Poulo*, dix, qui termine l'avant-derniere, eſt tiré de Reland. Les nombres de la Nouvelle-Guinée ſont de le Maire.

On voit une différence conſtante entre M. de Bougainville & les Anglois. Les noms du premier commencent tous par une voyelle, qui manque chez les autres.

Parties du corps.

Ea, racine, & sûrement *tête*. Nouvelle-Guinée, *Tete*.

Mata, les yeux; mot Malayen & de l'Iſle des Cocos. Dans l'Iſle de Moyſe, *Mattan-ga*. En Jav. *Moto*. Iſle de Savu, *Matta*. Avec la terminaiſon négative *po*, *Mata-po*, louche, borgne.

Taria, les oreilles. Nouv. Guin. *Talingan*. Malais, *Talinga*.

Eou, les mamelles. Mal. *Sous*. Cocos, *Chou*. Javan. *Sou-ſou*.

Etapoue, *Tapoa*, pieds. Prim. *Pou*.

Obou, les inteſtins. Angl. *Oboo*, le ventre. Prim. *Ob*.

Voici quelques rapports entre les Langues de la mer du Sud & le Malayen, apperçus par les Angl.

Maa, manger. Mal. *Maca*. Javan. *Mangan*.
Matte, tuer. Mal. *Matte*. Javan. *Matte*.
Euwa, pluie. Mal. *Udian*. Jav. *Udan*.
Mannu, un oiseau. Jav. *Mannu*.
Eyca, un poiſſon. Mal. *Ican*. Jav. *Iwa*. Iſle de Savu, *Ica*.
Etannou, enterrer. Mal. *Tannam*. Jav. *Tandour*.
Enammou, moſquite. Mal. *Gnammuck*.
Taro, racine de coco. Mal. *Tallas*. Jav. *Tallas*.
Uta, intérieur des terres. Mal. *Utan*.

Ils ont auſſi apperçu ces rapports entre l'Iſle du Prince, le Malais & le Javanois.

Nez, *Erung*. Mal. *Edung*. Jav. *Erung*. Madag. *Ourou*.
Ventre, *Beatung*. Jav. *Wuttong*.
Clou, *Cucu*. Mal. *Cucu*. Jav. *Cucu*.
Main, *Langan*. Mal. *Tangan*. Jav. *Tangan*. Madag. *Tang*.

Mais revenons aux mots de Taïti : nous en allons parcourir quelques-uns dans l'ordre alphabétique, ſuivant l'ortographe françoiſe.

Aibou, venez ; c'eſt le Galibi & l'Or. *Bo*, *Ba*.
Aouira, éclair. *Equramai*, lumiere. *Ouera*,

chaud; *Oura*, rouge, tiennent tous au Prim. OR, OUR, lumiere, feu, chaleur.

Eai, le feu. Or. *Esh.* Nouv. Guin. *Eef.*

Ea-toua, supérieur, les génies, la divinité: c'est le *Latou* des Isles de Salomon & Cocos & de la Nouvelle Guinée. Malay. *Ra-tou*, chef.

Emao, mordre; 2°. requien. *Maa*, manger. *Maeo*, démanger. Tout ceci tient au Prim. *Ma*, mâchoire, manger, &c.

Epouta, blessure; *Pout*, blesser. Prim. *Put*, couper.

Era, le soleil; *Erai*, le ciel; *Eri*, roi; *Eric*, royal. Prim. *Re*, soleil, roi, lumineux.

Epouma, sifler; *Epouponi*, soufler le feu; *Pouponi*, à la voile; onomotapées, comme le *Bucca* des Latins & le *Phusao* des Grecs.

Evai, l'eau; *Evaie*, humide: mot de toute Langue.

Evaine, femme. Malay. *Beine*, femme; & Celt. *Ban.*

Evero, lance. Prim. *Ber.* Lat. *Veru.*

Evuvo, flûte. Orient. *Abub*, flûte; d'où le Lat. *Ambubaiæ.*

Mai, de plus; *Mala*, plus; *Malou*, grand, considérable. Prim. *Ma*, *Mal*, &c. dont la famille est immense.

Malama, lune, flambeau de la nuit. En Mal. *Malam*, nuit; & Jav. soir.

Manoa, bonjour. Pr. Arab. Lat. &c. *Man*, bon.

Mataï, vent. Prim. *Mat*, *Bat*, &c.

Aouerai, occident. Mal. *Baret*.

Mate, tuer. Mal. *Matte*, Jav. *Patte*; mot oriental, d'où *Echec-mat*.

Ouanao, accoucher. Or. *Ban*, *Ben*, enfans, &c.

Poto, petit. Or. *Pet*.

Tara-tane, femme mariée. Mal. *Tara*, associé, uni, & *Tan*, possession, terre.

Tero, noir, paroît tenir à la même racine que le Latin *Ater*.

Toura, dehors. Mal. *Loura*.

Tou-panoa, ouvrir la porte, la fenêtre; *Pa-pani*, fermer, boucher. Mal. *Pent*. porte.

Le Maire dit que dans les Isles de Salomon *Eca* signifioit un roseau de pêcheur. Ce mot appartient à *Eyca*, poisson, en Taïtien, Mal. &c.; & que *Hakoubea* signifioit un clou. Ce seroit le *Cou-cou* des Malayens, Isle du Prince, &c.

En Taït. *Ouatou*, pierre, est le *Fattou* de l'Isle des Cocos, *Batou* des Malayens, *Vatou* de Madag., & peut-être le *Tabou* des Galibis, qui tous signifient *pierre*.

Nouvelle Zélande.

Les Voyageurs Anglois qui avoient avec eux un Taïtien, débarquerent dans cette contrée à plus

de 300 lieues à l'occident de Taïti, en ſe rapprochant de l'Aſie. Leur Indien ne fut pas peu étonné de voir qu'il s'entendoit avec les naturels du pays. On peut voir dans leur relation nombre de mots qui ſont exactement les mêmes ; ce qui fournit une nouvelle preuve du rapport de ces Langues méridionales.

Il réſulteroit de toutes ces obſervations que l'Amérique Septentrionale a été peuplée par le Nord de l'Aſie ; & les Iſles de l'Amérique Méridionale, par l'Aſie Méridionale, de même que le Pérou : tandis que le Bréſil & le Chili, dont les Langues ont un caractere abſolument différent des Langues de l'Amérique Septentrionale, auront pu ſe peupler par l'Afrique Occidentale.



REMARQUES
GÉOGRAPHIQUES
ET CRITIQUES

SUR la véritable longitude du Kamtſchatka*, & ſur la Carte qui contient la route de* Jakuzk *au Port* d'Ochozk.

LE célebre Voyageur *Bering*, dont nous avons fait mention dans cet Ouvrage, p. 161 &c., crut, d'après les obſervations qu'il avoit faites dans ſon premier voyage, que la diſtance de l'embouchure de la riviere de *Kamtſchatka*, juſqu'au 67 d 18′, étoit de 11 d 10′ de latitude, & de 30 d de longitude vers l'eſt. Ce calcul a ſervi juſqu'à préſent de baſe à tous les Géographes, parce que les découvertes faites depuis ce temps-là ſont reſtées dans l'obſcurité, peut-être pour ne pas ſe démentir en rétractant les éloges donnés trop légérement à *Bering*.

Cependant M. *Engel*, ancien Bailli d'Echalens, dans le pays de Vaud, & M. *Robert de Vaugondy*, Géographe du Roi, en comparant tout ce qui a tranſpiré des découvertes des Ruſſes, ont com-

mencé à mettre en doute les calculs du Voyageur Ruſſe.

C'eſt pour diſſiper entiérement les ténebres dans leſquelles on avoit été plongé à cet égard, que nous avons fait graver, & que nous mettons ſous les yeux de nos Lecteurs une carte que nous avons été aſſez heureux de nous procurer en original. Elle repréſente la route de *Jakuzk* au *Port d'Ochozk* dans le *Kamtſchatka.*

Elle a été dreſſée par un Anglois, nommé M. *Williams Walton*, qui a été employé dans ces découvertes, & qui l'envoya le 15 Février 1743 à M. *Fiſcher*, Profeſſeur d'Hiſtoire & Membre de l'Académie Impériale de Saint-Péterſbourg. Nous y joignons la rédaction qu'il en fit à ſon retour, & qui mérite de même que ſa carte autant de confiance que d'attention.

D'après cette carte, on verra combien furent juſtes les obſervations de M. *Engel* dans ſes recherches ſur la poſition de l'Aſie & de l'Amérique, & combien il avoit raiſon de ſe défier avec M. *Gmelin* de l'exactitude du Capitaine *Bering*, que des brouillards épais & preſque perpétuels avoient empêché de reconnoître les côtes; combien il étoit fondé à demander d'après quelle obſervation *Bering* avoit fixé à 30 d. la différence entre le *Kamtſchatka*

& le 67^{d} 18$'$ de latitude où il étoit arrivé ; combien de jours il avoit mis à cette route ; quels sont les rumbs qu'il avoit suivis ; quel détail il donnoit de sa navigation qu'on pût pointer : en sorte que tout ce qu'on pouvoit conjecturer, c'est qu'il avoit couru vers le nord-nord-est.

En mesurant sur les cartes la longueur des côtes, je trouve que cette route devroit avoir 2500 verstes ; mais si on la réduit d'un huitieme, on trouvera 2200 verstes : la distance entre *Kamtschatka* & ce point d'arrivée étant déterminée par un grand cercle, donneroit 2080 verstes ou 400 lieues marines, en supposant 30^{d} de longitude ; & 1742 verstes, ou 335 lieues, en supposant 19^{d} pour la différence en longitude. Or, en partant de la différence de 5^{d} qui se trouve dans la distance de 13^{d} entre *Jakuzk* & *Ochozk* sur les cartes russes, & la distance de 8^{d} de longitude entre ces deux mêmes lieux, d'après notre carte authentique de *Williams Walton*, je réduirois cette différence de 30^{d} en longitude entre *Kamtschatka* & 67^{d} 18$'$, à près de 22^{d} pour le plus grand écart oriental que puisse avoir le Cap *Serze-Kamen.*

Tout le monde verra que nous ne cherchons point à rétrécir à plaisir l'Asie en longitude, puisque nous conservons à la traversée de la mer

d'*Ochozk* à *Bolchaja-Reka* 150 milles d'Allemagne, qui donnent par le calcul 14 d. 24 ' de longitude.

Ainsi en supposant

Jakuzk à 127 d 27 ' de Paris,

Si on y ajoute 8 d pour *Ochozk*,

135 d 27 '

14 d 24 ' pour *Bolschaja-Reka*.

149 d 51 '

1 d 16 ' pour *Avatscha*.

150 d 7 '

22 d pour *Serze-Kamen*.

172 d 7 ', on aura 192 d 7 ' du méridien de l'Isle-de-fer.

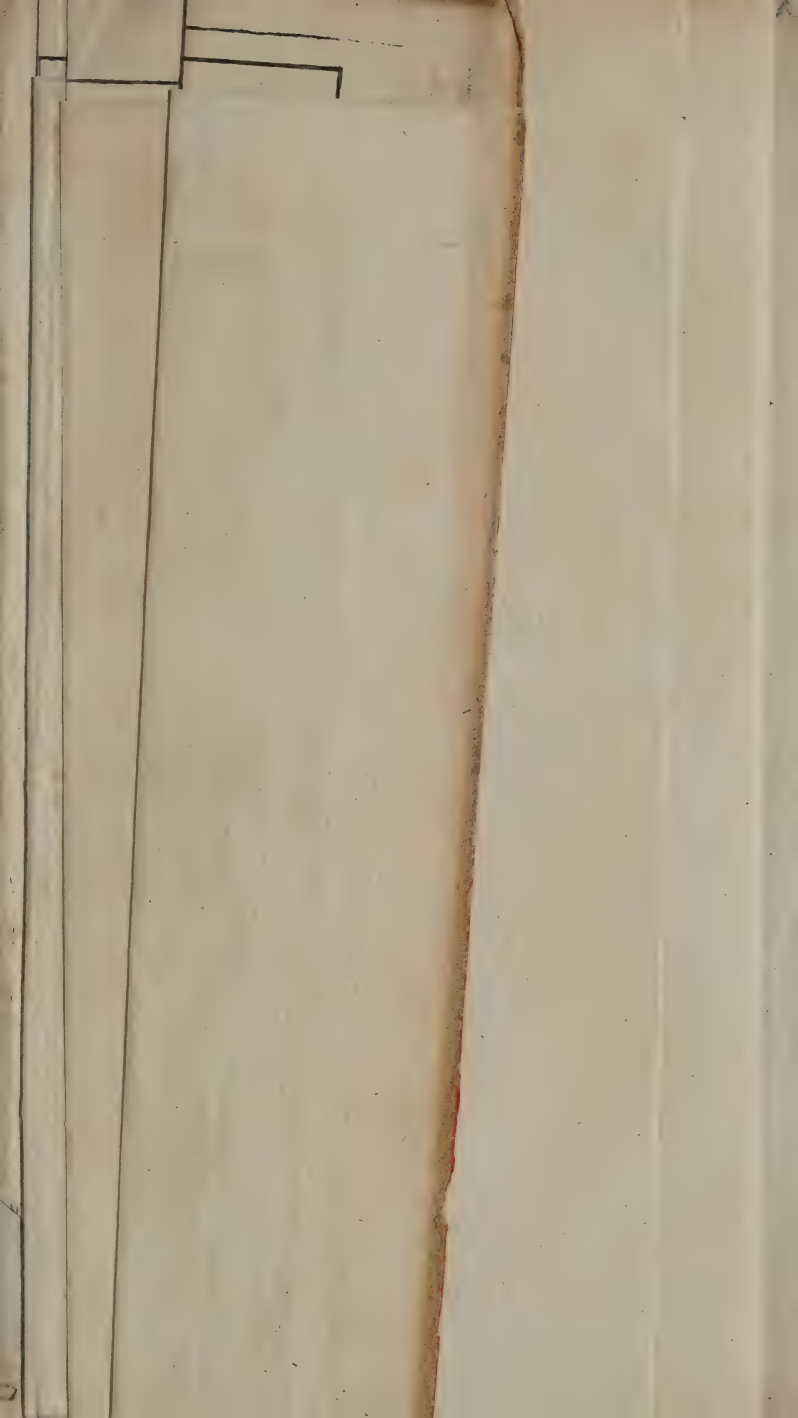
Que seroit-ce donc si on réduisoit la traversée de la mer d'*Ochozk* à raison de 13 à 8 ? On auroit encore 9 d à retrancher. Mais réduisons-la d'un huitieme ; ce seroit 1 d 45 ' à retrancher sur 192 d 7 ' ; ce qui donneroit 190 d 22 ', au lieu de 205 d que les cartes donnent au *Serze-Kamen*, différence de 14 d 38 '.

Rien donc ne démontre mieux la défectuosité du calcul du Capitaine *Bering* que ce résultat tiré d'une carte postérieure plus authentique & plus exacte ; celle de *Williams Walton*, Anglois, levée en faisant la route de *Jakuzk* jusqu'au port d'*Ochozk*,

en ſuivant les rivieres de *Lena*, d'*Aldan*, de *Maja*, de *Judoma* & *Orak*, juſqu'à la mer *Penſchine*, que je préſente ici comme un nouveau préſent à mes Lecteurs curieux. Ceux qui auroient quelque doute ſur ſon authenticité, pourront jetter les yeux ſur les deux originaux que je laiſſerai entre les mains de mon Libraire, afin que les Curieux puiſſent ſe convaincre par eux-mêmes. C'eſt dans la même vue que nous avons conſervé juſqu'aux noms ruſſes, tels qu'ils ſe trouvent ſur la carte originale.

Fautes à corriger.

PAge 20, ligne 4, près de Zarizin ou d'Aſtracan, *liſez* près de Zarizin & d'Aſtracan.
Pag. 23, lig. dern. conſulter, *liſez* examiner.
Pag. 33, l. 4, comme qu'il en ſoit, *liſez*, quoi qu'il en ſoit.
Pag. 51, lig. 20, n'eut, *liſez* n'aie.
Pag. 54, lig. 15, les femmes les font, *liſez* ſe les font.
Pag. 58, lig. 23, de plus, *liſez* le plus.
Pag. 82, lig. 11, Kramus, *liſez* Krumus.
Pag. 104, lig. 5, Sibérie, *liſez* Sibirie.
Pag. 117, lig. 6, Bratyki, *liſez* Bratzki.
Même lig. Sibérie, *liſez* Sibirie.
Pag. 123, lig. 2, Kuczium, *liſez* Kutſchum.
Pag. 178, lig. 22, Dukola, *liſez* Jukola.
Pag. 179, lig. 16, Vialka, *liſez* Viatka.
Pag. 182, lig. 9, avoient conſulté, *liſez* avoient pu conſulter.
Pag. 53, ligne derniere, & premiere de la page 54, à Samarou-Jam, *liſez* Samarov-Jam.
Pag. 72, lig. 17, Kras naja, *liſ.* Kraſnaja en un ſeul mot.



en ſuivant les rivieres de *Lena*, d'*Aldan*, de *Maja*, de *Judoma* & *Orak*, juſqu'à la mer *Penſchine*, que je préſente ici comme un nouveau préſent à mes Lecteurs curieux. Ceux qui auroient quelque doute ſur ſon authenticité, pourront jetter les yeux ſur les deux originaux que je laiſſerai entre les mains de mon Libraire, afin que les Curieux puiſſent ſe convaincre par eux-mêmes. C'eſt dans la même vue que nous avons conſervé juſqu'aux noms ruſſes, tels qu'ils ſe trouvent ſur la carte originale.

Fautes à corriger.

PAge 20, ligne 4, près de Zarizin ou d'Aſtracan, *liſez* près de Zarizin & d'Aſtracan.
Pag. 23, lig. dern. conſulter, *liſez* examiner.
Pag. 33, l. 4, comme qu'il en ſoit, *liſez*, quoi qu'il en ſoit.
Pag. 51, lig. 20, n'eut, *liſez* n'aie.
Pag. 54, lig. 15, les femmes les font, *liſez* ſe les font.
Pag. 58, lig. 23, de plus, *liſez* le plus.
Pag. 82, lig. 11, Kramus, *liſez* Krumus.
Pag. 104, lig. 5, Sibérie, *liſez* Sibirie.
Pag. 117, lig. 6, Bratyki, *liſez* Bratzki.
Même lig. Sibérie, *liſez* Sibirie.
Pag. 123, lig. 2, Kuczium, *liſez* Kutſchum.
Pag. 178, lig. 22, Dukola, *liſez* Jukola.
Pag. 179, lig. 16, Vialka, *liſez* Viatka.
Pag. 182, lig. 9, avoient conſulté, *liſez* avoient pu conſulter.
Pag. 53, ligne derniere, & premiere de la page 54, à Samarou-Jam, *liſez* Samarov-Jam.
Pag. 72, lig. 17, Kras naja, *liſ.* Kraſnaja en un ſeul mot.

l'Embouchure Supérieure de la riviere d'Aldan au 63 degré 24

Карта плосная отъ Города Якуцка до охоцкаго порта по рекамъ Леной Алдана Маяи, Юдомы и Ураномъ до пензинскаго моря

CARTE *dressée et levée en allant de la ville de Jakuzk jusqu'au port d'Ochozk en suivant les rivières de Lena, d'Aldan, de Maja, de Judoma, et Urak jusqu'à la mer Penschine.*

[*Par un Anglois nommé* William Walton *qui en envoya l'original à* Mr. Visher *à Petersbourg le 15 fevrier 1743.*]

Jakutsk

la Ville de Jakusk

LA RIVIÈRE DE LENA

LA RIVIÈRE D'ALDAN

L'Embouchure et le Port de Maiskaja

LA RIVIÈRE MAJA

LA RIVIÈRE JUDOM

LA RIVIÈRE URAK

le Port d'Ochozk

LA MER PENSCHINE

МОРЕ ПЕНЗИНСКОЕ

Calqué d'après l'Original et Gravée par E. Dussy.



TABLE

DES CHAPITRES.

Fin de la Table.







